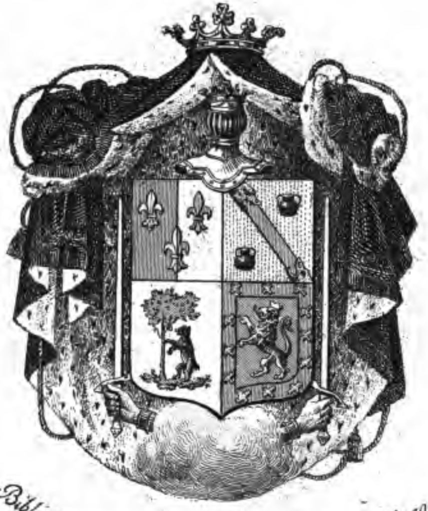



LTE · VOLARE · VOLO

LA

BATAILLE DE LÉPANTE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA GUERRE DE CHYPRE

ET LA

BATAILLE DE LÉPANTE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE QUATORZE CARTES ET PLANS

TOME SECOND

LA BATAILLE DE LÉPANTE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1888

LA

BATAILLE DE LÉPANTE

PREMIÈRE PARTIE.

LA CONCENTRATION.

CHAPITRE PREMIER.

OPÉRATIONS DE LA FLOTTE OTTOMANE SUR LA CÔTE DE DALMATIE. — DÉPART DE VENIERO POUR MESSINE.

Moustapha n'avait pas attendu la reddition de Famagouste pour juger inutile dans les eaux de Chypre la présence de la flotte d'Ali. Un armement aussi considérable ne pouvait rester sur la défensive. Dès les premiers jours de juin de l'année 1571, nous trouvons Pertev-Pacha et Ali à Négrepont. Pertev commandait les troupes embarquées, Ali commandait les vaisseaux de transport et les galères. De Négrepont, la flotte se rend le 13 juin à Milo; de Milo, un vent favorable la conduit à Candie. Marc Quirini s'était fort heureusement retiré dans le port

fortifié de la Canée. Ali arrive de nuit à l'entrée de la baie de la Sude : il espérait y surprendre les Vénitiens; sa déception est grande quand il trouve la rade vide.

Les troupes cependant sont jetées à terre : Pertev-Pacha met tout à feu et à sang. Souvent saccagée, l'île de Candie finissait toujours par lasser par sa résistance les envahisseurs. Après avoir perdu dans diverses escarmouches trois mille sept cents hommes, Pertev-Pacha prend le parti de se rembarquer. Ali le conduit à Cerigo. Les troupes turques pendant quelques jours dévastent l'île; la flotte, qui doit être espalmée avant d'entreprendre une nouvelle campagne, se retire avec son butin sous le fort du Zonchio, au fond de la vaste baie de Navarin.

Quand on peut s'attaquer aux populations paisibles, piller sans remords les villes ouvertes, charger, à défaut de trésors, ses vaisseaux d'esclaves, la guerre ne saurait manquer d'aliment. La civilisation moderne a considérablement restreint le champ des opérations : on a vu, dans la campagne de 1870, une flotte formidable de vaisseaux cuirassés, maîtresse incontestée de la mer, errer pendant des mois entiers de rivage en rivage, sans oser

frapper un seul coup sur des villes que protégeait leur faiblesse. Dieu veuille que ces ménagements chevaleresques servent un jour, si de nouvelles hostilités éclataient, d'exemple à nos ennemis!

Pendant que la grande flotte ottomane s'approchait peu à peu de l'entrée de l'Adriatique, semant partout la mort et la terreur sur son passage, que faisaient donc les escadres chrétiennes?

La ligue était conclue, les forces vénitiennes se tenaient rassemblées à Corfou, le contingent fourni par le Pape achevait son armement à Cività-Vecchia, les Espagnols réunis à Naples et à Palerme n'attendaient que l'arrivée de don Juan d'Autriche, avec les galères de Murcie et de Catalogne, pour se mettre en mouvement : le rendez-vous général fut donné à Messine. De ce port on menaçait aussi bien les côtes barbaresques que la Morée ou Négrepont. Le 21 juin 1571, Marc-Antoine s'embarqua sur la capitane du Pape, avec le célèbre chevalier Romegas[1], le meilleur conseiller à coup sûr qu'il

[1] La part que prit l'Ordre de Malte à la campagne de 1571 a été longuement racontée, en l'année 1715, par le commandeur Bartolomeo dal Pozzo de Vérone. — (*Historia della sacra religione militare di San Giovanni Gerosolimitano detta di Malta.* In Venezia, MDCCXV.) D'après ce récit, l'embarquement de Romegas sur la capitane du Pape n'aurait eu lieu qu'à Messine et seulement au mois d'août. Le vice-roi de Sicile, don Ferdinand d'Avalos, mar-

pût trouver. Les voiles furent déployées, et l'escadre partit de Civitâ-Vecchia, emportée vers le sud par

quis de Pescaire, rapporte le commandeur Bartolomeo dal Pozzo, priait le Grand Maître d'envoyer les galères de la Religion se joindre à la flotte de la Ligue qui devait se réunir à Messine. On était alors à la fin d'avril.

Le Grand Maître envoya d'abord à Naples chercher un nouveau corps de galère, donné à la Religion par le Roi Catholique. A cette occasion, le prieur de Messine, Giustiniani, général des galères de la Religion, présenta, au nom du Grand Maître, ses compliments au cardinal Granvelle. La nouvelle galère étant prête, l'escadre chargée de mâts, d'antennes et de rames, Giustiniani revint le 30 juillet à Malte, accompagné de la galère de Saint-Aubin.

Dans le même temps, revenait de Palerme l'amiral Frà Antonio de Bologne, envoyé près du marquis de Pescaire pour défendre la prééminence de Saint-Jean. L'Ordre était en possession du privilége de précéder tous les étendards, à l'exception des étendards royaux. Cet honneur lui était contesté par différents princes, mais le vice-roi lui était favorable. Malheureusement, le vice-roi mourut sur ces entrefaites à Palerme. Le gouvernement du royaume resta au commandeur Giuseppe Francesco Landriano, de Milan, stratico de Messine. Au bout de trois mois lui succéda don Carlos d'Aragona, prince de Castel-Vetrano.

Toutes les difficultés semblaient aplanies. La Sainte-Ligue fut conclue à Rome, le 20 mai, après onze mois de conférence.

Le commandeur Gio. Francesco la Motta, Piémontais, était alors ambassadeur résident de la Religion à Rome.

Le Grand Maître faisait tous ses efforts pour armer la nouvelle galère venue de Naples. Il eût tenu à honneur de ne pas faire figurer l'Ordre dans la réunion des flottes chrétiennes avec moins de quatre galères, chiffre accoutumé du contingent de la Religion. Mais il ne pouvait trouver ni les mariniers ni les rameurs nécessaires. Il dut se contenter de trois galères et se borner à les renforcer de chevaliers et de soldats.

Le grand bailli d'Allemagne, Frère Joachim Spar, fut nommé capitaine général de terre en cas de débarquement, à cause de sa grande expérience militaire, sans préjudice des droits de la langue

un vent très-frais du nord. Le jour suivant, elle mouillait dans le port de Gaëte. Le 24 juin, au mo-

d'Auvergne, qui a le privilége de choisir le *maréchal* parmi ses chevaliers.

Trois chevaliers furent désignés pour les fonctions de sergents-majors : le Frère Tomaso Coronel, Espagnol ; Frà Vasino Malabaila, Italien, et Frà Ubert Hamberich, Français — (probablement Hombrouk, chevalier de la langue de France, portant : *d'argent à deux fleurs de lys de gueules, en franc quartier palé d'or et de gueules de cinq pièces, ayant un canton d'hermine*).

Le 4 août eut lieu la répartition de la nouvelle caravane, dans une proportion supérieure au chiffre accoutumé. Il fallut repousser beaucoup de demandes. Entre chevaliers et servants d'armes, on embarqua cent quatre-vingt-dix caravaniers, autant qu'en put admettre la capacité des trois galères.

Pour régler les questions de préséance, il fut résolu que le général Giustiniani, sur les galères et dans son prieuré de Messine, aurait le pas sur le grand bailli. Si l'on débarquait, le grand bailli prendrait le pas à son tour et aurait le commandement absolu des troupes débarquées. Giustiniani lui fournirait cinquante hommes par galère, non compris les chevaliers, leurs serviteurs et les aventuriers. Ginstiniani pourrait toujours retenir son *patron* et quatre chevaliers à son choix. Les capitaines des deux autres galères pourraient également garder leur patron et deux chevaliers. Si le grand bailli venait à manquer, le prieur nommerait un autre général de terre. Le prieur, au contraire, disparaissant, le grand bailli resterait régent des galères.

Les trois galères partirent le 10 août de Malte. Le général montait pour capitane la *Vittoria*. La patrone, sous le nom de *Saint-Jean*, avait pour capitaine le Frère Alonso de Texeda, Castillan ; la troisième galère, — la *Saint-Pierre*, — était commandée par le commandeur Frère Pierre de Roquelaure Saint-Aubin, de la langue de Provence. (Pierre de Roquelaure Saint-Aubin, chevalier en 1556, — portant : *d'azur à trois rocs d'échiquier d'argent*.)

Avec ces galères partit le commandeur Mathurin de Lescut Romegas, Gascon. La réputation de sa valeur sur mer était telle que le

ment même où les Turcs de Pertev-Pacha ravageaient Candie, Colonna entrait dans le port de Naples [1].

Pape réclamait ses services avec instance, pour lui donner la charge de ses galères.

A l'arrivée des galères de l'Ordre à Messine, Romegas se présenta au général Colonna, qui le nomma surintendant des galères pontificales. Romegas sur-le-champ commença à disposer les moyens offensifs et défensifs. Les autres capitaines prirent exemple sur lui.

[1] « Marc-Antoine, écrit M. Conforti dans l'excellent ouvrage qu'il a consacré au rôle joué par la noblesse napolitaine en cette grande aventure dont les siècles les plus reculés garderont la mémoire, Marc-Antoine suggéra au Souverain Pontife l'idée d'emprunter au grand-duc Cosme de Florence, grand maître de l'Ordre militaire de Saint-Étienne, les douze galères qui devaient être armées aux frais de la chambre apostolique. Au commencement de juin, ces galères furent réunies à Cività-Vecchia. On y prit les marins et les soldats qui s'engagèrent à servir non-seulement sur la flotte de Colonna, mais aussi sur la flotte vénitienne.

Les galères de Toscane étaient :

La Capitane, commandée par Pompeo Colonna.

La Patrone, commandée par Alfonso d'Appiano.

La Reina, commandée par Alessandro Negroni.

La Soprana, commandée par Antonio d'Ascoli.

La Toscana, commandée par Metello Caracciolo, Napolitain.

La Vittoria, commandée par Baccio da Pisa.

La Pace, commandée par Jacopo Perpignano.

La Pisana, commandée par Ercole Lotta.

La Fiorenza, commandée par Tommaso de' Medici.

La Santa-Maria, commandée par Pandolfo Strozzi.

Il San-Giovanni, commandée par Angelo Biffoli.

L'Elbicina, commandée par Fulvio Galerati.

La Serena, commandée par Ettore Caraffa, duc de Mondragone, Napolitain.

Il y avait, en outre, six frégates. Dès que cette escadre fut ras-

De Naples les forces pontificales pouvaient facilement gagner Messine. La situation de Sébastien

semblée à Cività-Vecchia et qu'on eut fait venir de Corneto l'infanterie, Marc-Antoine jugea le moment venu de s'embarquer. Avant de prendre le large, il voulut aller, avec ses officiers, prendre congé du Saint-Père. Le Pape lui donna sa bénédiction et lui recommanda trois choses : 1° de veiller à la piété de ses gens et de ne pas souffrir qu'aucun d'eux osât blasphémer le nom de Dieu ; 2° de licencier les débauchés et de ne pas garder de jeunes gens imberbes ; 3° de ne pas prendre de soldats des Maremmes.

Marc-Antoine partit de Rome le 13 juin. Il resta à Cività-Vecchia jusqu'au 21.

Le 21, il s'embarqua avec Michele Bonelli, Gabrio Serbelloni, Pompeo Colonna et le chevalier Romegas sur la *Capitane*, Onorato Gaëtani sur la *Grifona*, Mgr Paolo Odescalchi, du nonce Pape, sur la *Vittoria*, et fit voile de Cività-Vecchia, avec un vent du nord. Le lendemain, il mouillait à Gaëte ; le 24, à l'heure des vêpres, dans le port de Naples. Le cardinal vice-roi et les ministres du royaume l'attendaient sur la rive. De Saint-Elme, de Castel-Nuovo et du château de l'Œuf, partaient des décharges d'artillerie. Le peuple de Naples, rassemblé sur le môle, acclamait l'arrivée des Romains.

Il y eut un peu de désordre dans la garnison de la part des Espagnols, toujours prêts à soutenir leurs prétentions nationales, en insultant les pacifiques milices urbaines. Quelques Espagnols et quatre soldats pontificaux furent tués. On aurait couru aux armes, si la prudence de Marc-Antoine n'eût prévenu le danger. Marc-Antoine comptait attendre à Malte l'arrivée de don Juan, mais il reçut de Rome l'ordre de partir sur-le-champ pour Messine. Le 20 juillet il arrivait à Messine. Parmi les Napolitains qui l'accompagnaient on remarque les noms de Curzio Caracciolo, Francesco Ingrignetta, Lucio Cales et Ettore Caraffa, duc de Mondragone. »

La marine pontificale n'existait plus à cette époque. Les douze galères du grand-duc de Toscane portaient bien la bannière du Saint-Père ; en réalité, comme me le faisait remarquer il y a quelques jours un juge des plus autorisés et des plus compétents, elles étaient commandées et armées par les chevaliers de Saint-

Veniero était plus critique. La flotte qu'il comman dait se trouvait divisée en deux tronçons : il était à craindre que les Ottomans ne rendissent la jonction impossible. Quand on apprit qu'Ali-Pacha venait de concentrer ses divers contingents à Navarin, on comprit sur-le-champ qu'il voulait se placer entre l'escadre des provéditeurs et l'escadre de Sébastien Veniero, les neutraliser toutes deux par l'incertitude où il les laisserait de ses mouvements ultérieurs, leur fermer tout au moins la route de la Sicile. L'appréhension devint plus vive encore lorsque la présence de la flotte ottomane fut signalée à l'entrée de l'Adriatique.

De Navarin le capitan-pacha remontait le long de la côte de Morée jusqu'à Zante; de Zante il passait à Céphalonie. Sans vouloir s'attaquer aux forteresses, il brûlait tous les bourgs situés sur le littoral et emmenait les malheureux habitants sur ses vaisseaux. Des deux îles saccagées, Ali, nous assure Romegas, emporta plus de sept mille âmes. De cette façon la flotte acquérait chaque jour de nouvelles forces, sans se détourner de sa route.

Étienne. « Pour moi, ajoute ce précieux critique, je crois que sans les soldats espagnols et sans don Juan d'Autriche, il n'y aurait jamais eu de bataille de Lépante. » Tel a toujours été mon sentiment : je suis heureux de le voir partagé en si bon lieu.

Les alliés n'avaient pas un instant à perdre s'ils voulaient demeurer fidèles au plan de campagne arrêté à Rome : le 20 juillet, Marc-Antoine quittait Naples pour se rendre à Messine, avec les douze galères empruntées à Cosme de Médicis. Le commandant de l'escadre pontificale prenait soin en même temps d'aviser Sébastien Veniero de sa détermination : il le pressait vivement de suivre son exemple, avant que les Turcs le bloquassent dans Corfou. L'escadre de Candie se trouvait momentanément dégagée : elle pouvait, sans approcher des parages où opéraient les Turcs, faire directement route pour la Sicile. Pendant ce temps, Sébastien Veniero lui-même traverserait le canal et irait atterrir à Otrante. Le plan des Turcs se trouverait déjoué : une partie des forces vénitiennes laisserait leur flotte sur la droite ; l'autre partie, de beaucoup la plus considérable, les éviterait en passant devant eux par la route du nord. Une fois appuyé à la côte d'Italie, rencontrant à chaque pas des abris fortifiés, Veniero devait se tenir pour certain d'atteindre sans encombre Messine. Seulement il fallait se hâter. Les circonstances ne comportaient pas le moindre atermoiement.

Le général vénitien hésitait cependant : aban-

donner les îles, la côte de Dalmatie aux ravages des Turcs, exposer Venise même, qui avait mis en mer toutes ses ressources, à rester sans défense, n'était-ce pas encourir la plus grave des responsabilités? Il était malheureusement trop tard pour prendre les ordres du Sénat : Veniero réunit ses capitaines, ne leur dissimula ni ses doutes ni les dangers de la situation, et, fort de leur aveu, finit par se résoudre à courir tous les risques plutôt que de faire échouer par son inaction les grands desseins de la ligue. Ordre fut expédié à Marc Quirini de partir de Candie avec ses soixante galères, et la flotte de Corfou fit voile pour Otrante, quand déjà les pêcheurs et les vigies de l'île signalaient la flotte ottomane se dirigeant, le long de la côte de l'Épire, sur le port albanais de Butrinto. Ce sont là les plus cruels soucis du commandement : obéir à des ordres est toujours facile; prendre sur soi une résolution qui peut mettre en péril le sort de la patrie est une épreuve à laquelle ne résistent guère les santés les plus robustes et les âmes les mieux trempées.

La flotte vénitienne échappait au blocus dont elle était menacée, mais elle laissait à l'ennemi le champ libre. Deux galères restées en arrière, les galères de Michel Barbarigo et de Pedro Bartolozzi Zara-

tino, tombèrent le jour même au pouvoir de l'avant-garde ottomane.

Les Turcs, heureusement, aussi bien que les Vénitiens, étaient à court d'hommes. Cet entassement de soldats et de rameurs dans un espace aussi étroit que le pont d'une galère faisait généralement une consommation effrayante d'équipages. Pendant qu'Ali-Pacha restait mouillé dans le port de Butrinto, en face et à très-petite distance de Corfou, quarante galères durent parcourir la côte pour rassembler sur tous les points des spahis et des timariotes, milices rurales tenues, par la constitution féodale de l'Empire, de répondre au premier appel du Grand Seigneur.

Ainsi renforcée, la flotte poursuivit ses dévastations. Ali commença par enlever d'assaut Sopotò, la petite forteresse albanaise qu'avait conquise Veniero dans le temps où l'amiral vénitien cherchait à occuper ses loisirs; puis il alla s'emparer, toujours en courant, de Timarà, de Dulcigno, d'Antivari, de Budua, où les Vénitiens perdirent encore quatre galères : décidé enfin à frapper un grand coup, il vint mettre par terre et par mer le siége devant Cattaro.

Toutes ces opérations étaient énergiquement con-

duites. Les Turcs s'entendaient merveilleusement aux coups de main dont plus d'un siècle d'irruptions leur avait enseigné la pratique. Ils trouvaient surtout d'admirables auxiliaires dans les corsaires barbaresques[1].

[1] Un écrivain du dix-septième siècle, Pierre d'Aviti, passant en revue les forces militaires des divers États de l'Europe, écrivait en 1637 : « Le Turc entre généralement en campagne avec quatre cent mille hommes. Les soldats payés comprennent : les spahis, les janissaires, les icoglans, les milices des provinces. Les spahis, gens de cheval, presque tous renégats, au nombre de vingt-trois mille, portent la lance, la masse d'armes, le cimeterre. Les janissaires, milice renouvelée par Amurat Ier en 1450, sont des enfants de Chrétiens pris pour tribut en leur jeune âge. Ils se marient rarement; on les a récemment réduits au chiffre de trente-trois mille. Tous les janissaires ont des mousquets, ou des arquebuses incrustées de nacre. Les arquebuses sont lourdes au possible. Aussi le plus souvent les janissaires ne tirent-ils que le coup du logis, puis mettent la main au cimeterre. Les timariotes sont une troupe féodale. Tout possesseur de fief est tenu de lever autant d'hommes à cheval que son fief rapporte de fois 120 livres de rente. On compte soixante mille timariotes en Europe, cent cinquante mille en Asie. En 1543, les Turcs avaient deux mille canonniers. Ils en ont maintenant quatre mille. »

CHAPITRE II.

OULOUCH-ALI ET ALI-PACHA DANS L'ADRIATIQUE.

De tous les corsaires barbaresques, le plus fameux, à cette époque, était le vainqueur du malheureux Saint-Clément, Oulouch-Ali, roi d'Alger. Ce célèbre renégat, — rappelons-le, on pourrait l'avoir oublié, — venu du royaume de Naples, était né à Licastoli, près du cap des Colonnes, sur la côte de Calabre. Sa jeunesse se passa dans un bateau de pêche. Il tomba un beau jour au pouvoir d'un renégat grec qui, sous son nom musulman d'Ali-Ahmed, se livrait à la course avec un remarquable succès. Ali-Ahmed met la rame aux mains de son prisonnier et le laisse à la chaîne pendant plusieurs années, sur le banc d'une galiote. Aucune humiliation ne fut épargnée au malheureux captif : la teigne, dont il fut atteint, faisait de lui un objet de dégoût pour ses compagnons. Nul ne voulait partager les repas ni voguer sur le banc du teigneux. Le courage du jeune Cala-

brais finit par s'émousser à toutes ces épreuves. Il possédait un moyen certain de s'y soustraire : qu'il abjurât seulement la foi de ses pères, qu'il embrassât, comme tant de capitaines fameux, l'islamisme, ses chaînes tombaient à l'instant; la carrière de corsaire lui était ouverte. La constance religieuse résistait bien rarement à la séduction d'aussi brillantes perspectives. Bientôt le nom d'Oulouch-Ali converti à la foi musulmane fut connu dans toute la Méditerranée.

Le renégat s'était d'abord associé à quelques aventuriers algériens pour armer un brigantin; il ne tarda pas à être assez riche pour équiper une galiote. C'était le temps où Dragut, renouvelant les exploits des deux Barberousse, se faisait appeler pompeusement seigneur de Barbarie. Dragut distingua le hardi pirate : la fortune d'Oulouch-Ali était faite. Pour arriver aux honneurs, il fallait, même sur la côte d'Afrique, passer par Constantinople et recevoir la consécration du Commandeur des croyants. Oulouch-Ali fut envoyé dans le Bosphore par Dragut en l'année 1560, pour y solliciter des secours. Cette mission lui fournit l'occasion d'acquérir les bonnes grâces de Piali-Pacha. Nommé gouverneur de Tripoli après la mort

de Dragut en 1565, nous le trouvons en 1568 vice-roi d'Alger. Un mois après, il répare une des plus fortes brèches faites à la fortune de l'Islam : il reprend sur le prince allié des Espagnols la ville de Tunis. En 1570, il anéantit la marine de l'Ordre de Malte. Devenu par ses exploits un des plus grands et des plus renommés feudataires de l'Empire, aussitôt que la guerre est déclarée aux Vénitiens, il accourt, avec ses galères, se mettre à la disposition de Sélim.

Remarquez quelle force prête à l'État musulman ce prosélytisme toujours en action! A chaque instant un sang nouveau vient s'infuser dans les veines appauvries de l'Islamisme : les renégats sont la séve de l'empire; sans eux le vieux tronc ne tarderait pas à tomber en poussière. Les Ottomans pouvaient bien renverser à eux seuls l'empire de Byzance : pour en recueillir l'héritage, ils appartenaient à une souche vraiment trop inférieure. Leurs unions avec les femmes enlevées aux pays conquis durent sans aucun doute améliorer peu à peu la race : néanmoins à toutes les occasions de quelque gravité vous voyez apparaître des esclaves convertis; les janissaires eux-mêmes ont tous eu, au début, une origine chrétienne. Ce fut à Oulouch-Ali que le

capitan-pacha voulut, pendant qu'il préparait le siége de Cattaro, confier le soin de porter la terreur jusqu'au fond de l'Adriatique.

Oulouch-Ali part de Cattaro avec soixante-deux voiles : il avait à peine franchi la bouche étroite de cette baie immense, qu'il voit venir à lui une galère vénitienne. Santo-Trono, le capitaine qui la commande, s'approchait sans méfiance, car on n'avait point encore appris à Venise la présence des Ottomans sur les côtes de l'Esclavonie. Santo-Trono s'imaginait avoir devant lui un détachement de la flotte de Corfou. Dès qu'il reconnaît son erreur, il tourne sur les talons et prend chasse : Oulouch-Ali le poursuit avec tant d'acharnement que les Vénitiens se croient déjà perdus. Ils n'avaient qu'une ressource : se réfugier dans le port de Raguse. L'entrée de ce port, que l'île de Lacroma couvre des vents du large, était, comme de coutume, barrée par une chaîne. Les Ragusais, à coup sûr, n'abaisseraient pas l'obstacle pour donner asile aux fugitifs. Leur prudence était proverbiale : pressée entre deux colosses, l'infime république vivait dans des transes perpétuelles. Sa neutralité méticuleuse faisait seule, depuis plus d'un siècle, son salut. Santo-Trono n'hésite pas : il lance sa galère à toute

vitesse contre la chaîne tendue d'un côté à l'autre de la darse. La chaîne fléchit; la galère bondit pardessus, et les limiers voient la proie leur échapper au moment même où ils allaient la saisir.

Oulouch-Ali pouvait sans aucun doute user de violence, mais la neutralité de Raguse avait souvent été utile aux flottes ottomanes. Les Chrétiens s'étaient engagés, par un des articles de la convention qui les liait entre eux, à la respecter; les Ottomans ne voulurent pas être les premiers à en violer les priviléges. Oulouch-Ali eut recours aux présents, aux caresses, pour obtenir qu'on lui livrât la galère qu'il considérait comme sa prise : il ne put rien obtenir des Ragusais. Jugeant inutile de perdre un temps précieux à insister davantage, — sa croisière ne devait pas, d'après les instructions du capitan-pacha, se prolonger au delà de neuf jours, — il prit le parti de passer outre.

Les habitants de Zara s'étaient endormis dans la sécurité la plus complète : tout à coup l'escadre barbaresque apparaît sous leurs murs. On juge de l'émotion que cette apparition dut causer. L'inquiétude gagne comme une traînée de poudre jusqu'à Venise. Toute la flotte est absente : il ne reste dans les lagunes que quelques galères hors

de service et cinq ou six galéasses. On les arme précipitamment, on construit des forts, on creuse des tranchées, on élève des bastions et des traverses : il semble que l'ennemi soit déjà aux portes. Jamais, depuis la guerre de Chioggia, l'alarme ne fut aussi chaude, la consternation aussi grande. On se demandait ce qu'était devenu Veniero, comment il avait pu laisser passer à sa portée cette avant-garde sans l'intercepter. Si l'on avait su que Veniero était alors en route pour Messine! Heureusement pour les Vénitiens, l'audace fit faute à leurs ennemis. Ils n'osèrent ni attaquer Zara, ni pousser plus avant leurs déprédations. Le retour les inquiétait à juste titre.

Oulouch-Ali venait d'apprendre à Raguse la grandeur des préparatifs des princes coalisés; il possédait le détail minutieux de leurs forces. Sortirait-il donc de l'Adriatique sans y laisser trace de son passage? Il trouve sur sa route, en rétrogradant, les îles de Lesina et de Curzola. Les saccager fut facile : y mettre garnison n'était pas dans sa pensée. Curzola se trouvait protégée par un fortin, chétif ouvrage que gardaient quarante soldats. « A l'appel de l'évêque, racontent les historiens chrétiens, les femmes se déguisèrent en hommes et vinrent garnir

les murailles. Il n'en fallut pas davantage pour décourager les Musulmans. » Tous les peuples ont de ces légendes : Oulouch-Ali se retira surtout parce qu'il avait hâte de rejoindre le capitan-pacha et de porter à sa connaissance les renseignements inquiétants recueillis à Raguse. Il ne faut donc pas rappeler à cette occasion le mot du duc d'Albe : « Les Turcs savent très-bien saper des murailles, ils ne savent pas passer une raie quand ils trouvent en arrière des troupes résolues à la défendre. »

Ali, de son côté, n'avait pas rencontré dans Cattaro une place disposée à capituler devant un simple déploiement de forces. La vieille forteresse était habituée au bruit du canon. Le capitan-pacha fit sortir rapidement de terre deux bastions et y établit douze bouches à feu. Les soldats vénitiens se jetèrent à l'improviste sur ces ouvrages, tuèrent quinze cents Turcs et s'emparèrent de toute l'artillerie ottomane. Ali ne possédait pas d'équipage de siége : une opération de durée n'entrait pas dans son plan de campagne; sans chercher un nouvel échec, il se replia sur Castel-Novo. Les rapports du vice-roi d'Alger avaient déjà fait une assez forte impression sur son esprit : il n'hésita plus à battre en retraite, lorsqu'il apprit que la flotte chrétienne était pres-

que tout entière rassemblée à Messine. Affronter la rencontre des escadres alliées dans les conditions où se trouvait alors la flotte ottomane eût été une imprudence touchant à la folie. Pour combattre, il fallait, avant tout, espalmer les galères, renouveler les vivres, renforcer les chiourmes, remplacer les soldats disparus.

Il y a dans toutes les opérations de guerre des détails dont ne tient peut-être pas assez compte la critique des historiens. Ce n'est que dans les romans de chevalerie que ces questions mesquines ont le droit d'être passées sous silence. Le 16 août, Ali leva l'ancre et, prenant le large, se dirigea de Castel-Novo sur Corfou. De cette façon il se rapprochait peu à peu de ses points d'appui et pouvait mettre moins de précipitation dans ses mouvements : Prévésa, Lépante même, n'étaient plus éloignés.

Avant de donner dans le canal qui sépare Corfou de la rive albanaise, le capitan-pacha détacha huit galères vers Messine, en expédia cinq autres avec quinze galiotes sur la côte de Calabre. Pour donner à ses éclaireurs le temps de recueillir des nouvelles de la flotte chrétienne et de le rallier, il alla jeter l'ancre d'abord à Butrinto, puis enfin, au bout de quelques jours, sur la rade de Corfou. La ville

de Corfou n'est pas défendue par le canon de la forteresse : Ali débarqua ses troupes, incendia les faubourgs, brûla tous les villages voisins et n'eût laissé sans doute derrière lui dans la malheureuse île qu'un monceau de ruines et de cendres, si l'artillerie de la citadelle, tirée en bombe, n'eût tellement inquiété ses vaisseaux qu'il fut obligé de sortir du port après avoir eu trois galères coulées.

Camillo d'Austria, seigneur de Correggio, commandait dans la place un corps de deux mille fantassins : il saisit ce moment pour faire une sortie. Un grand nombre de Turcs restèrent sur le terrain, et plusieurs officiers tombèrent aux mains des Vénitiens. Parmi ces prisonniers se trouvait un Corfiote renégat nommé *il Baffò*. Les Turcs appréciaient fort les services de Baffò : Ali-Pacha se montrait disposé aux plus grands sacrifices pour obtenir la délivrance du renégat : il offrait au baïle, outre une très-grosse rançon, le prisonnier chrétien, quel qu'il fût, que le baïle désignerait. Le gouverneur de Corfou ne voulut à aucun prix relâcher son captif. Il comptait tirer de lui des renseignements plus précieux que tout l'or du monde.

Rien ne prépare mieux au succès que de bonnes informations, mais qu'il est difficile de se les pro-

curer! En 1855, après l'assaut heureux donné à Sébastopol, nous sommes restés des mois entiers sans pouvoir apprendre quelles forces nous avions devant nous sur la rive opposée du port. De Corfou, la flotte ottomane continua de descendre à pas comptés vers le sud : elle alla jeter l'ancre devant Parga. Ali-Pacha se proposait d'attendre à ce mouillage les ordres du Grand Seigneur. Un tchaous avait été expédié de Constantinople : il apporta bientôt au capitan-pacha la nouvelle de la prise de Famagouste et l'ordre formel de combattre la flotte chrétienne, aussitôt qu'on pourrait l'atteindre.

Pie V prévoyait cette infatuation d'un fol orgueil. « Je tiens pour certain, disait-il à ses familiers, que les Turcs, enflés de leurs victoires, voudront affronter notre flotte, et Dieu, — j'en ai le pieux pressentiment, — nous donnera la victoire. » L'événement ne devait pas tarder à justifier la prédiction du Souverain Pontife.

Dès que le firman du Sultan leur eut été communiqué, Ali et Pertev-Pacha se concertèrent sur les dispositions à prendre. Tous deux furent d'avis de se retirer d'abord à Lépante pour y rassembler de tous côtés des renforts. Méhémet-Bey fut détaché à Négrepont avec soixante galères : il en ramena

des vivres, des munitions, 10,000 janissaires, 2,000 spahis et 2,000 volontaires, tous gens vaillants et désireux de se voir en face des Infidèles.

Les spahis cependant sont des gens de cheval, et de Thou remarque avec raison que les cavaliers ne sont pas précisément « instruits à combattre sur mer ». Les pachas, en somme, ne négligeaient rien pour se mettre en état de faire bonne figure à la première rencontre. « A Lépante, raconta plus tard un prisonnier, Alhamet, gouverneur des fils d'Ali-Pacha, ils prirent tout le monde qu'ils purent, ne laissant que les femmes pour fermer les portes des maisons. » On atteignit ainsi le 27 septembre. Ce jour-là, vers neuf heures du matin, la flotte chrétienne arrivait à Corfou.

CHAPITRE III.

LA PÉRIODE DE DÉCOURAGEMENT ET DE SOMBRES AUGURES.

Le vœu le plus cher de Pie V était réalisé. La concentration des escadres chrétiennes à Messine, sous la menace constante d'une intervention de la flotte ottomane, était assurément une opération des plus délicates et des plus hasardeuses. Il fut fort heureux que les Turcs, au lieu de s'appliquer à intercepter ces divisions détachées, aient eu l'idée presque puérile de passer leur temps à promener l'incendie sur les côtes des îles Ioniennes et sur le littoral de la Dalmatie. N'oublions pas cependant qu'une flotte de galères, surtout une flotte aussi considérable, ne saurait s'éloigner sans inconvénient du littoral qui lui fournit des vivres. La lenteur de ses mouvements est aussi un sérieux obstacle à toute entreprise de longue haleine. Suivons néanmoins de près les divers détachements chrétiens dans la navigation qui va les amener successivement

en Sicile. La date de leur départ a son importance, car elle fait mieux ressortir la faute commise par les Turcs.

Marc-Antoine Colonna, nous l'avons déjà dit, quitta Naples le 20 juillet 1571 avec douze galères et six frégates. Les galères de la seigneurie de Gênes se sont jointes pour cette périlleuse traversée à son escadre. Marc-Antoine arrête en route quelques barques, les interroge, et apprend qu'il est exposé à rencontrer dans ces parages de nombreux vaisseaux turcs qui le cherchent. Sur-le-champ il accoste avec la capitane, la patrone que monte l'amiral de Cosme de Médicis, le seigneur Alfonso Appiano [1]. Après avoir longuement délibéré, les deux généraux conviennent de gagner le mouillage de Turbie, sur la côte occidentale de Calabre. Les soldats sont mis à terre et y dressent leurs tentes. Au bout de deux jours l'inquiétude se dissipe : les navires signalés comme des vaisseaux turcs sont tout simplement des galères vénitiennes venant de Corfou et aperçues par des gens effrayés à l'entrée du canal de Messine.

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Derniers Jours de la marine à rames*, p. 83, la généalogie des Appiani, et p. 81 à p. 87, la désastreuse campagne d'Alphonse Appiano et de Requesens au mois d'avril 1567.

A peine Marc-Antoine a-t-il reçu ces nouvelles rassurantes qu'il fait appeler Ascanio della Cornia, mestre de camp des troupes de Sa Sainteté, et se dispose à lever l'ancre. Les soldats se rembarquent : l'escadre pontificale cingle à pleines voiles vers Messine. La flotte de Veniero était dans ce port depuis le 23 juillet. L'amiral vénitien se porte, avec une partie de ses vaisseaux, à la rencontre de Colonna : tous deux entrent dans la vaste darse, au bruit du canon, salués par les mousquetades et par les cris d'allégresse des habitants. Une heure après arrivaient les six galéasses. Leur pesanteur les avait, comme d'habitude, retenues en arrière. Quelles masses imposantes ! Que d'espoir inspirait aux Chrétiens à la veille d'engager une si grosse partie, la nombreuse artillerie qui garnissait la proue, la poupe, les deux flancs, de ces monstrueux bâtiments à rames ! Ainsi donc dans les derniers jours du mois de juillet, Marc-Antoine avec douze galères de Toscane et trois galères de Gênes, Veniero avec quarante-huit galères de Venise, se trouvaient réunis à Messine ; la flotte ottomane, forte de deux cents voiles environ, dévastait Corfou ; les soixante galères de Canale et de Quirini se préparaient à quitter Candie, pour venir se ranger sous le pavillon de Veniero.

Pendant ce temps, que faisait le généralissime impatiemment attendu? Quels inexplicables délais arrêtaient loin de son armée don Juan d'Autriche? Le Pape s'affligeait grandement d'un retard qu'il s'expliquait mal. Courriers sur courriers partaient de Rome pour l'Espagne : qu'on se hâtât, ou la saison propice allait se consumer dans une inaction funeste!

Parti de Madrid dès les premiers jours de juin pour gagner le port de Barcelone, don Juan partageait l'impatience du Pape : il ne pouvait cependant prendre la mer sans soldats, et la majeure partie des troupes qui lui étaient promises poursuivaient encore les débris de l'insurrection des Maures dans les montagnes du royaume de Grenade. Le 11 juin au matin, le fils de Charles-Quint se dirigea vers le sanctuaire de Montserrat. Il tenait, — on ne s'en étonnera pas, — à se recommander à la sainte Vierge, objet de sa dévotion particulière. Le 16, il arrivait à Barcelone, par la route de Martorell et de Molins del Rey.

On a dit des Spartiates qu'ils étaient lents dans toutes leurs entreprises. Qu'on adresserait avec plus de raison pareil reproche aux Espagnols! La lenteur paraît d'ailleurs avoir été le défaut général de l'époque : on gaspille le temps en vaines céré-

monies, on s'attarde sur les plus frivoles prétextes. Pour quitter Madrid il a fallu attendre que les deux fils aînés de l'empereur Maximilien II, qui doivent rentrer en Allemagne par l'Italie, aient obtenu du Roi leur audience de congé. Aussi fallait-il, en ce temps-là, des années pour préparer la moindre expédition. Les distances se mesuraient au nombre de journées qu'on employait à les parcourir, et il semblait qu'il fût inutile de brusquer le départ, de doubler les étapes, quand la route à franchir était si longue. Un voyage dans l'Inde est certainement aujourd'hui une moins grosse affaire que ne le fut au seizième siècle une traversée de la Catalogne en Sicile.

Don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz, avait rallié le port de Carthagène avec les galères de Naples; don Gil d'Andrada venait d'amener à Mayorque les galères du Ponant : don Juan leur donna l'ordre d'aller embarquer dans les ports d'Almérie et de Malaga les deux régiments de Miguel de Moncada et de Lope de Figueroa, — trois mille fantassins environ, — seules troupes qui fussent alors revenues de la guerre des Maures. Le rendez-vous est fixé à Barcelone.

Le 1er juillet 1571, le frère de Philippe II eut

enfin la satisfaction de pouvoir passer avec les deux princes allemands, ses neveux, la revue de la Réale. Le moment de mettre sous voile approchait. On ne rompra pas cependant tout à coup avec les allures solennelles qui présidaient, depuis l'avénement de la majestueuse monarchie, aux mouvements des armées et des flottes. Songez-y donc : il s'agissait de traverser le golfe de Lyon!

Le 11 juillet, don Sancho de Leyva, général des galères d'Espagne, prit les devants avec onze galères, pour chasser devant lui les corsaires barbaresques. Le 20, don Juan, accompagné de trente-sept autres galères, lève le fer et déploie ses voiles à son tour. Une heureuse navigation le conduit le 26 à Gênes. Le doge et la Seigneurie, — honneur inusité, — viennent le recevoir lorsqu'il met pied à terre : on le loge dans le palais de Jean-André Doria. Un hôte aussi illustre pouvait-il toucher le territoire de la République sans y être accueilli par des fêtes? Les ducs de Savoie, de Parme, de Florence, de Ferrare, de Mantoue, toutes les villes de la Lombardie se crurent tenues d'envoyer complimenter le jeune généralissime; Doria donna en son honneur un bal masqué. Don Juan ravit la foule des invités « par sa danse incomparable ».

Gênes avait en apparence reconquis son autonomie; en réalité, elle était devenue la vassale soumise, je dirais presque l'humble sujette du roi d'Espagne. L'absorption de ses principaux personnages dans la flotte royale, la hautaine protection qui lui garantissait une indépendance nominale, ne pouvaient manquer de passer à son cou une chaîne dorée. La visite de don Juan troubla néanmoins profondément les conseils de l'ombrageuse république. Ce fut un grand soulagement pour le doge, une immense satisfaction pour le sénat, quand ils virent l'escadre espagnole sortir de la darse qu'elle emplissait de ses nombreux vaisseaux et se diriger vers les côtes de la Toscane.

Le grand-duc Cosme de Médicis était, non moins que la seigneurie de Gênes, un des obligés de l'Espagne. Charles-Quint, en 1557, lui céda la province de Sienne, se réservant de rappeler au gouvernement de Florence, quand l'occasion l'exigerait, que les présents des princes ne sont jamais gratuits. Cosme se demandait avec un secret effroi si don Juan n'était pas chargé de faire quelque appel onéreux à ses souvenirs. Don Juan le délivra de ses appréhensions : il passa au large de Livourne, ne fit qu'une courte pause à Civilà Vecchia et entra enfin

à Naples le 9 août. A cette date, les Turcs, après avoir dévasté la Dalmatie, mettaient le siége devant Cattaro, et le découragement était à son comble à Messine.

La turbulence arrogante des soldats espagnols qui tenaient garnison dans la place de Messine y causait chaque jour les plus regrettables désordres : Marc-Antoine, en vertu des pouvoirs que lui conférait sa qualité de grand connétable de Naples, fit arrêter et pendre quelques-uns des plus mutins. Cette fermeté opportune étouffa les querelles; elle ne réconcilia pas les Castillans et les Italiens. Je sais par expérience combien il est difficile de maintenir en paix des troupes alliées cantonnées dans la même ville. Le vieux Veniero surtout ne dissimulait pas son mécontentement : les nouvelles qui lui parvenaient à chaque instant de l'Adriatique l'atteignaient en plein cœur. Il avait en quelque sorte livré son pays aux ravages des Turcs, compromis la sécurité de Venise pour satisfaire aux obligations d'une alliance dont le seul résultat était jusqu'à présent de laisser s'écouler dans une désastreuse inertie la saison favorable. Les vivres peu à peu s'épuisaient : pour les renouveler, il voulut se rendre en personne sur la côte de Calabre. Il prit la

mer avec trente-cinq galères. Ses équipages se trouveraient du même coup soustraits aux rixes sanglantes que Marc-Antoine éprouvait tant de peine à prévenir ou à réprimer.

Une tempête violente assaillit malheureusement, à la bouche du Phare, l'escadre vénitienne. Le pilote réal était un Esclavon : ce pilote connaissait admirablement bien les mers du Levant; les parages dans lesquels des circonstances imprévues l'appelaient à exercer ses fonctions ne lui étaient au contraire nullement familiers. En voulant chercher un abri, il conduisit la flotte sur des écueils. Huit galères s'échouèrent! Le lendemain on parvint à en remettre deux à flot.

Sur une de ces galères, le bombardier reçoit l'ordre de tirer le coup de canon de partance : il met maladroitement le feu à une certaine quantité de poudre qui se trouvait sur les rambades et se brûle misérablement. Le sort ne se lassait pas de poursuivre les Vénitiens : deux autres galères allaient, avec le provéditeur Barbarigo, embarquer du vin à Milazzo; elles essuyèrent également une furieuse bourrasque, se jetèrent de nuit à la côte et s'y brisèrent. Sans avoir combattu, la flotte vénitienne se trouvait déjà diminuée de huit galères.

Les délais inutiles se payent presque toujours bien chèrement à la guerre.

Huit galères de Toscane envoyées également à Milazzo par Marc-Antoine pour y prendre du vin, se tirèrent, grâce à leur connaissance des lieux, plus aisément que les vaisseaux vénitiens de péril. Deux de ces galères devaient pousser jusqu'à Palerme. Colonna les envoyait se mettre aux ordres du comte de Landriano, gouverneur de la ville. Le comte de Landriano les chargea de ramener à Messine la suite du marquis de Pescaire. Une courte maladie venait en effet d'emporter brusquement le brillant vice-roi de Sicile. Aucun présage funeste ne devait manquer à l'expédition.

Les deux galères pontificales avaient cependant une autre mission à remplir. Le comte de Landriano leur prescrivit d'escorter de Palerme à Messine les naves sur lesquelles le comte Vinciguerra d'Arcos faisait, en ce moment, embarquer ses soldats. La traversée pouvait être périlleuse; des fustes barbaresques croisaient continuellement entre la Sicile et la côte d'Italie. Heureusement les six autres galères avaient, à l'avance, nettoyé par leur seule apparition le terrain. Le voyage de Palerme à Messine s'accomplit sans encombre. Pour la première fois,

la fortune sembla vouloir sourire aux coalisés.

Cinq grosses naves espagnoles amenant les soldats allemands que commandait le colonel comte de Lodrone, entraient presque à la même heure dans le port. Marc-Antoine fit sur-le-champ débarquer les troupes passagères et s'occupa sans relâche de les exercer. L'infortuné connétable cherchait dans ce déploiement d'activité et dans ces soins assidus une distraction non moins nécessaire à son impatience qu'à ses chagrins domestiques. Sa fille chérie, Donna Giovanna, duchesse de Mondragone, lui était soudainement ravie par le coup le plus cruel et le plus inattendu. Colonna fit prendre le deuil à sa famille militaire, à ses gardes, et, pour mieux témoigner encore, s'il était possible, sa douleur, il voulut que, sur la peinture rouge de ses galères, on étendît, comme un crêpe funèbre, une épaisse couche de noir. Légitime tribut payé à l'affliction d'un père, mais en même temps bien sombre et bien sinistre augure pour une flotte déjà découragée dont la mélancolie s'accroissait de toute la tristesse de son général.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE DE DON JUAN A MESSINE, LE 23 AOUT 1571.

Le temps ne comptait pas pour nos pères : si l'on n'avait constamment présente à la pensée cette sorte de langueur qui présidait alors aux mouvements des armées, on s'expliquerait mal la fastueuse indolence avec laquelle un prince jeune et ardent se traînait vers le rendez-vous qu'il avait lui-même assigné à ses alliés. En partant pour Naples, don Juan laissait une partie de ses forces en arrière : Jean-André Doria dans le port de Gênes, don Juan de Cardona, général des galères de Sicile, sur la côte de Toscane, au port de Lunegiano. Cardona devait prendre à bord de ses vingt-six galères les soldats italiens conduits par Sigismond de Gonzague.

A Naples, le prince trouva le cardinal Granvelle, investi, depuis quelques jours seulement, des pouvoirs de vice-roi. Le cardinal lui remit, avec la solennité voulue, l'étendard de la Ligue béni par le

Pape. La cérémonie eut lieu le 14 août, dans le couvent des Franciscains de Sainte-Claire. La messe fut célébrée par le cardinal vice-roi en personne. A dater de ce jour, rien ne retenait plus le généralissime. Le mauvais temps alors intervint; cinq jours se passèrent encore au mouillage. Il y avait près d'un mois que Colonna et Veniero attendaient les Espagnols à Messine.

Nous sommes plus actifs aujourd'hui; et pourtant, entre les négociations de Londres et l'arrivée des escadres combinées au Mexique en l'année 1862, il s'est bien, si mes souvenirs sont fidèles, écoulé cinq ou six longs mois. La fable du moissonneur qui attend, pour faire tomber les épis sous la faucille, le secours de ses voisins, n'a rien perdu, malgré les chemins de fer, les navires à vapeur et le télégraphe électrique, de son instructive moralité.

Le 21 août fut un jour mémorable : don Juan sortit de la baie de Naples à la tête de vingt-cinq galères. Les dernières hésitations de Philippe II s'étaient-elles donc évanouies? A mon sens, Philippe II n'hésita jamais : il marchait seulement du pas habituel de l'époque. Sur les vingt-cinq galères qu'emmenait don Juan, on n'en comptait que quatorze espagnoles, y compris la réale et la patrone :

les onze autres étaient des galères italiennes. Les plus grands noms de l'Espagne et de l'Italie, réunis dans cette escadre « pour le service de Dieu et de l'Église », jetaient sur l'armement un incomparable éclat et entouraient le fils de Charles-Quint brillant de jeunesse, fier de son illustre parenté, d'un double prestige [1].

[1] « Don Juan, écrit fort élégamment M. Conforti, était alors très-jeune. Beau comme un Apollon, il avait tout le prestige d'un archange envoyé par le Seigneur pour exterminer les ennemis de la foi. La douce expression de sa physionomie nous a été transmise par les nombreuses médailles frappées après la victoire de Lépante. »

Les Turcs, pour rajeunir une séve appauvrie, avaient les renégats; les monarchies européennes avaient les bâtards. Les mariages politiques leur donnaient des Philippe II, des don Carlos, des Charles IX, des Philippe III; elles devaient aux amours irrégulières de leurs souverains les Alcide, les Guillaume, les Dunois, les Borgia, les don Juan d'Autriche, les Beaufort, les Maurice de Saxe. C'est là un procédé de sélection dont Darwin, s'il y eût songé, aurait probablement essayé de tirer parti pour soutenir sa thèse favorite. La morale du siècle, avec son inconsciente indulgence, s'en accommodait.

« .....If my brother had my shape
And I had his. . . . .
And if my legs were too such riding-rods,
My arms such eel-skins stuff'd, my face so thin,...
And, to his shape, were heir to all this land,
I'd give it every foot to have this face. »

(SHAKESPEARE, *King John,* acte I, scène I.)

« Si mon frère était fait comme moi et que sa forme extérieure fût la mienne; si le ciel m'avait donné pour jambes ces deux baguettes de tambour, ces bras logés dans des peaux d'anguille, cette face maigre; si pareille enveloppe devait m'assurer la possession de

Don Luis de Requesens, grand commandeur de Castille; Stefano Mottino, sur lequel ses prouesses dans la guerre de Grenade attirèrent les regards du Roi; don Juan Vasquez de Coronado, capitaine de la réale; Gil d'Andrada, chevalier et commandeur de Saint-Jean; Luis da Costa, capitaine de la patrone, rencontraient là, sous l'étendard de Venise,

l'héritage paternel, je donnerais jusqu'au dernier pouce de terre pour obtenir en échange le corps dont la nature m'a gratifié. »

Le bâtard de Faulconbridge pouvait tenir ce langage; le bâtard de Charles-Quint ne l'eût jamais osé. Sa beauté, sa vigueur, sa vaillance, s'inclinaient avec un respect sincère devant la majesté empreinte par la légitimité de la naissance sur le front de son frère roi des Espagnes. Quelle force, quel gage de stabilité pour les États dans ce respect inné du sang et des lois!

« King Richard Cœur de lion was thy father. »

Le roi Richard Cœur de lion fut ton père; mais l'Église n'a pas béni ses amours : tu seras peut-être roi un jour; tu ne le seras, comme Guillaume, que du droit de ton épée.

« A Naples, continue M. Conforti, les députés allèrent au-devant de don Juan. Le cardinal vice-roi et toute la fleur de la bourgeoisie napolitaine attendaient le débarquement du prince sur un pont magnifiquement décoré. Don Juan était accompagné d'Alexandre Farnèse, prince de Parme, et de François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin. Granvelle mit don Juan à sa droite. Les princes de Parme et d'Urbin, auxquels on voulait faire honneur, prirent la tête du cortége. On leur donnait ainsi le pas sur les élus de Naples. Habitués à avoir le pas sur tous les barons du royaume, les élus murmuraient. Le cardinal leur fit dire que le précédent n'aurait pas de conséquence : il s'engageait à leur en donner l'assurance par écrit. »

Les questions de préséance ne se traitaient pas alors à la légère. Elles étaient la garantie des droits de chacun, des droits surtout que défendait avec acharnement la bourgeoisie.

Monseigneur de Ligny, commandant des trois galères de Savoie; sous l'étendard royal, Ettore Spinola, chevalier d'Alcantara, conduisant les trois galères de la seigneurie de Gênes; Pierre-Baptiste Lomellino et Bendinello Sauli à la tête de cinq galères montées par des volontaires.

Presque tous ces aventuriers étaient des princes, des ducs, des comtes ou des marquis. Francesco Maria, fils de Guido Ubaldo, duc d'Urbin[1]; Alderano

[1] François-Marie de la Rovère, deuxième du nom, était né le 20 février 1549. Il avait, par conséquent, en 1571, vingt-deux ans et venait d'épouser (le 19 janvier 1570) Lucrèce d'Este, fille unique d'Hercule II, duc de Ferrare. Il était fils de Guy-Ubald, duc d'Urbin, et de Victoire Farnèse, fille du duc de Parme. Il avait été élevé à la cour d'Espagne et fut créé chevalier de la Toison d'or. En 1574, il succède à son père. « Ayant rétabli, dit Moreri, la tranquillité dans son État, il se livra à l'étude de la philosophie et des mathématiques. L'an 1598, il perdit Lucrèce d'Este, et épousa en deuxièmes noces Livie de la Rovère, sa cousine, dont il eut Frédéric-Ubald-Antoine de la Rovère. »

Antoine meurt subitement en 1623, laissant une fille posthume, Victoire, qui fut mariée plus tard à Ferdinand II, grand-duc de Toscane.

Inconsolable de la mort de son fils unique, le duc d'Urbin, François-Marie de la Rovère, remet son État à l'Église par un testament daté de l'année 1626, se réservant seulement quelques revenus, avec la disposition des grâces.

Le 28 avril 1631, il meurt à Castel-Durante — l'ancienne *Urbinum Metaurense,* aujourd'hui Urbania — à l'âge de quatre-vingt-deux ans, épuisé par les austérités du carême. L'étude des mathématiques est un plus sûr gage de longévité que le gouvernement des Flandres.

Les biens allodiaux de sa maison passèrent au grand-duc de Tos-

Cibo, marquis de Carrare, fils d'Albéric, prince de Massa[1]; Alexandre Farnèse, fils d'Octave, duc de Parme, de Plaisance et de Cestro; Paolo Giordano Orsino, duc de Bratiano[2], avaient tenu à honneur de

cane. Le pape Urbain VIII fit, au nom de l'Église, prendre possession du duché par son neveu le cardinal Barberini.

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Corsaires barbaresques*, p. 130 et 137, et à l'Appendice, note 13 et note 19, le rôle joué, en 1547, dans la conspiration de Fieschi par le marquis Jules Cibo, prince de Massa et Carrare.

[2] La maison des Orsini, dont nous avons fait « les Ursins », était une des plus illustres et des plus anciennes maisons de l'Italie. « Elle a, dit Moreri, produit cinq papes et plus de trente cardinaux. » Jusqu'à Paul Jourdain des Ursins, cette famille italienne se montra invariablement attachée à la France. Paul Jourdain des Ursins, comte d'Anguillara, né en 1541, lieutenant du Roi en Corse et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, fit le premier défection. Il épousa, en 1553, la fille de Côme I[er], Isabelle de Médicis, et en prit prétexte pour quitter le service du Roi. Quand il renvoya à Henri II le collier de son Ordre, le Roi lui fit dire « que c'était le moindre de ses soucis qu'il le quittât. Il lui avait départi son amitié de très-bon cœur : il s'en passerait désormais très-bien. »

Le pape Pie IV créa, en 1560, Orsini duc de Bratiano. Deux ans après la mort du duc de Florence, au mois de juillet 1576, Orsini tue sa femme. Quinze mois plus tard, le 30 novembre 1577, il fait assassiner à Paris le dernier amant d'Isabelle, Troïle Orsini. En 1581, un nouveau meurtre accompli à son instigation, celui de François Peretti, lui permettra de contracter une seconde union. Virginie Acorambona est devenue veuve : Orsini lui fait accepter sa main. Malheureusement pour cet amoureux sans scrupule, Peretti était le neveu de Sixte-Quint. Orsini dut songer à se mettre à l'abri des vengeances du Pape : il se réfugia sur le lac de Garde, et en 1585 y mourut de la fièvre. Virginie Acorambona ne lui survécut guère. Elle est, à son tour, égorgée, avec son frère Flaminio, à Padoue. Le poignard, au seizième siècle, suppléait, avec un entrain merveilleux, la justice boiteuse. Quels hommes! quel temps!

venir ainsi, à leurs frais, faire leurs premières armes contre les Infidèles, sous les ordres d'un prince aussi jeune qu'eux. Ils allaient à Messine rejoindre ces vétérans à la fleur de l'âge, ces guerriers déjà éprouvés par près de dix années de combats : Ascanio della Cornia [1], mestre de camp général de la Ligue; Pompeo Colonna [2], lieutenant de son cousin Marc-

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Les Chevaliers de Malte*, t. II, p. 175, 177, 178, 203, 214, 217, les antécédents d'Ascanio della Cornia. Ce mestre de camp général de l'infanterie espagnole se vante, en 1565, d'avoir assisté, en 1538, à la bataille de Prévésa. N'eût-il que vingt ans à cette époque, il devait avoir en 1571 au moins cinquante-trois ans. C'était un vétéran.

[2] Pompeo Colonna était fils de Camillo Colonna, seigneur de Zagarolo, — « brave et vaillant capitaine », que nous avons vu commander les Italiens, en 1541, à l'expédition d'Alger, — et de Vittoria Pierfrancesco Colonna.

Il avait épousé Orinzia, fille de Marzio Colonna. En 1552, on l'accuse d'avoir fait assassiner par avidité sa belle-mère, femme de Marzio, Livia, fille aînée de Marc-Antonio Colonna qui fut tué en 1522 d'un coup de canon au siége du château de Milan. En 1554, il fait la guerre de Sienne avec les troupes rassemblées par son père. Camillo Colonna voulait bien servir la cause impériale; il refusait de se ranger sous les ordres du marquis de Marignan. « Dans la guerre entreprise par Paul IV pour favoriser ses neveux Caraffa, guerre connue sous le nom de « guerre de la campagne de Rome », Pompeo, nous apprend Litta, — *Famiglie celebri Italiane del conte Pompeo Litta,* Milan, 1836, — « s'unit à Marc-Antoine contre le Pape ». En 1565, Pie V l'expédie avec sa compagnie d'infanterie au secours de Malte assiégée par les Turcs. En 1570, en 1571, en 1572, nous le trouverons aux côtés de Marc-Antoine, dont il devient dès lors le compagnon inséparable; en 1577, il est nommé vicaire général à Catane; en 1580, *stratico* de Messine. C'est alors que pour apaiser, suppose-t-on, — peu charitablement peut-être, —

Antoine; Ascanio Sforza, comte de Santa Fiore, général de l'infanterie italienne au service du Roi [1]; Paolo Sforza [2], frère du comte, colonel de deux mille fantassins.

les troubles de sa conscience, il fonde à Zagarolo l'église de l'Annonciade, avec une dotation destinée à l'entretien de dix religieux profès. En 1581, au moment où les chevaliers de Saint-Jean, soulevés par le commandeur Romegas, s'insurgent contre leur grand maître, Jean de la Cassière, il est envoyé à Malte pour y rétablir l'ordre dans la communauté révoltée.

Pompeo Colonna meurt en 1584 à bord d'une nef qui le transportait malade de Catane à Messine.

« Sa rapacité, dit Litta, l'avait rendu odieux aux Siciliens. De telles plaintes furent portées contre lui à la cour de Madrid, que la réputation du vice-roi lui-même en souffrit. »

Il est bon que l'on sache quels hommes Philippe II avait à gouverner. Sans doute il n'est ni légal, ni juste de faire étrangler les gens en prison; est-il plus beau de les faire, comme Henri III, égorger à la porte de sa chambre? L'histoire du seizième siècle est un tissu d'horreurs. On comprend, sans songer un instant à les excuser, les meurtres clandestins dont à diverses reprises Philippe II s'est rendu coupable. Le sombre et superstitieux monarque croyait de bonne foi exercer les droits de la royauté. Jeté, faible et chétif, au milieu de bêtes fauves, il appela constamment la ruse et le mystère à son aide. Ce n'était plus un roi, c'était un dompteur. Les sultans en ont fait bien d'autres!

[1] « Bon capitaine, dit Brantôme, à qui l'Empereur — (M. Lalanne fait remarquer avec raison que ce n'est pas l'Empereur, mais Philippe II) — donna son ordre de la Toison. Depuis, il mena en France les forces du pape Pie V et se trouva à la bataille de Moncontour où il fit très-bien. »

[2] « Paul Sforza, dit Moreri, marquis de Proceno, était le sixième fils de Bosio II Sforza, comte de Santa-Fiore, et de Constance Farnèse. Il prit le parti de l'Empereur et des Médicis, et fut un des grands capitaines d'Italie. Il avait épousé Lucrèce-Pio. Il se trouva à la bataille de Lépante. »

La traversée de Naples à Messine, favorisée par un temps splendide, s'accomplit avec une rapidité d'excellent présage. En deux jours la distance fut franchie. Le 23 août, les vigies siciliennes signalèrent une flotte cinglant sous toutes voiles vers le Phare. Les galères de Marc-Antoine et celles de Veniero se portèrent sur-le-champ à la rencontre du généralissime. A quatre milles au large de l'entrée du détroit, elles le rejoignirent. Les salves furent échangées et toute l'armée couverte de ses bannières donna, au bruit du canon qui retentissait de plus belle, au son des tambours et des trompettes dominant le crépitement de la mousqueterie, dans cette darse de Messine où elle apportait l'allégresse.

AVERTISSEMENT.

Consulter les plans et les cartes à la fin du volume.

DEUXIEME PARTIE.

LES PRÉLIMINAIRES DU COMBAT.

CHAPITRE PREMIER.

LE DÉPART. — ORDRES DE MARCHE ET ORDRES DE COMBAT.

Après de longs délais, la flotte de la sainte Ligue était parvenue enfin à se concentrer en Sicile. Pendant quatre jours une tempête, accompagnée de torrents d'eau et d'éclats de tonnerre, régna dans le détroit et empêcha de songer au départ : le 15 septembre, le temps s'embellit. Don Juan s'est rendu compte de l'embarras que lui causeraient les naves, s'il voulait les faire naviguer de conserve avec les galères : il en confie le commandement à don César d'Avalos, les fait remorquer par ses bâtiments à rames hors du port, et leur assigne pour point de ralliement le golfe de Tarente.

Est-ce donc vers Tarente que la flotte va se diriger? Toledo s'est très-vivement prononcé contre le choix de ce rendez-vous. « Tarente, a-t-il écrit, ne me paraît pas aussi convenable que Brindisi pour y rassembler la flotte. Tarente, en effet, n'est pas sur votre route. Y aller serait se donner l'apparence de vouloir rester sur la défensive. Je ne sais pas d'ailleurs si les galères peuvent entrer dans la « petite mer », qui est le seul port vraiment sûr de la baie. En dehors, on ne rencontre qu'un mauvais mouillage pour une si grande flotte. Il conviendrait peu à la réputation de Votre Altesse qu'elle se laissât enfermer dans un tel lieu ou qu'on pût l'obliger à en sortir. Brindisi, au contraire, serait, à mon avis, une excellente station. Le port est assez vaste pour contenir toute l'armée de la Ligue : y aller, c'est aller droit à l'ennemi; c'est montrer qu'on le cherche, là où les affaires de Cattaro et de toute l'Esclavonie doivent l'appeler. Pour se rendre à Brindisi, je recommanderais les étapes suivantes : d'abord Cotrone, qui est un endroit fortifié et assez bien pourvu d'artillerie. De Cotrone, on pourrait se rendre à Gallipoli, qui présente les mêmes avantages; de Gallipoli à Otrante, point fortifié encore, et enfin d'Otrante à Brindisi. Tout ce que j'ai dit ci-dessus

s'applique à une force navale hors d'état d'affronter le combat : si l'on est en mesure de soutenir le choc, tous les chemins sont bons, tous les ports sont assez sûrs. »

Ainsi donc, la période des hésitations n'est pas encore passée : on se dispose à partir; on serait fort embarrassé de dire où l'on ira. Le lendemain du départ des naves, le 16 septembre, dès le point du jour, après avoir entendu la messe, don Juan sort du port. Les galéasses sont remorquées au large; la grande réale, œuvre accomplie des meilleurs maîtres de hache de Barcelone, construite il y a trois ans, par l'ordre de don Diego Hurtado de Mendoza, duc de Villafranca et vice-roi de la Catalogne, lève le fer la première, met en branle ses soixante avirons, et montre au peuple qui couvre le rivage, sa poupe que le ciseau de Juan Bautista Vasquez, le célèbre sculpteur de Séville, a pris soin d'orner des plus ingénieuses allégories. Une immense clameur salue le départ de la capitane : le reste de la flotte appareille et se presse dans le sillage qui lui sert de guide. Quand toutes les galères ont vidé la darse, elles lèvent rames à un signal donné et *se mettent en jolly*. Monté sur un brigantin à la bouche du port, le nonce a vu défiler devant lui six

galéasses, deux cent neuf galères, soixante-dix frégates. Il s'approche, et, la main droite étendue, bénit solennellement la flotte qui va combattre pour la cause du Christ. Les voiles à l'instant tombent des antennes : le sort en est jeté; la Sicile ne reverra plus ces vaisseaux qu'après un désastre ou un triomphe.

Don Juan, le soir venu, jette l'ancre de l'autre côté du détroit, à la fosse Saint-Jean, non loin de la ville de Reggio, en Calabre. Là on se rallie, les naves continuent leur route à la voile, les galères prennent successivement leur mouillage à droite et à gauche de la capitane. Ainsi développées, on juge mieux de la force imposante que l'ardente activité du Souverain Pontife a mise entre les mains du champion de l'Église. Le front de la flotte, quand elle se déploiera en bataille, occupera un espace de près de cinq milles.

Les dispositions à prendre pour la marche et pour le combat ont été longuement étudiées à Messine : je les juge excellentes, et je ne saurais trop les recommander aux méditations de nos futurs commandants en chef. Chaque capitaine a reçu, avant le départ, un memorandum qui lui indique son poste et lui trace minutieusement, pour la naviga-

tion de jour et de nuit, aussi bien que pour le combat, son devoir. Une précaution, dont la sagesse pourrait être discutée et qui trahit jusqu'au dernier moment une fâcheuse méfiance, a été prise de l'aveu des trois généraux : il n'y aura pas une escadre pontificale, une escadre vénitienne, une escadre espagnole; il y aura trois escadres, — l'aile droite, le corps de bataille, l'aile gauche, — une avant-garde et un corps de réserve, dans lesquels les galères de toute nationalité seront entremêlées. On a voulu de cette façon se mettre en garde contre l'abandon ou la mutinerie.

L'avant-garde, commandée par don Juan de Cardona, se composera de sept galères, — 3 de Sicile et 4 de Venise.

Le corps de bataille comptera soixante-deux galères, — 27 de Venise, 9 d'Espagne, 4 de Naples, 7 du Pape, 6 de Jean-André, 3 de Malte, 1 de Savoie, 5 de Gênes, 1 de Grimaldi, 1 de David Imperiale.

A l'aile gauche, vous trouverez cinquante-trois galères, — 41 de Venise, 8 de Naples, 2 de Jean-André, 1 de Lomellino[1], 1 du Pape. —Cette dernière

[1] Lorsqu'en 1528 André Doria rendit la liberté à la République de Gênes, il crut ne pouvoir donner à cette liberté reconquise de base

escadre, on le voit, est presque tout entière une escadre vénitienne : les Vénitiens y figurent dans la proportion de neuf à deux.

plus solide que l'établissement d'une noblesse incontestée. L'aristocratie souveraine par le secours de laquelle il se flattait de dominer à jamais l'esprit de faction et les passions populaires se composa, au début, de vingt-huit familles dont l'illustration antique laissait bien loin derrière elle l'importance accordée aux nobles nouveaux. Ces vingt-huit familles furent : les Grimaldi, les Fieschi, les Doria, les Spinola, les Cattanei, les Calvi, les Centurioni, les Cibo, les Cigala, les Fornari, les Franci, les Grilli, les Gentili, les Imperiali, les Interiani, les Justiniani, les Lercari, les Lomellini, les Marini, les Nigri, les Negroni, les Palavicini, les Pinelli, les Promontorii, les Sauli, les Salvagi, les Viraldi et les Usi de' Mari.

Les rivalités des anciens nobles et des nobles nouveaux n'en troublèrent pas moins à diverses reprises, et de la façon la plus sérieuse, la tranquillité de la République : la précaution prise par Doria fut donc une faute. Rien de plus dangereux qu'une aristocratie fermée.

La famille des Centurioni a fait souche en Espagne. Adam Centurione dut à ses immenses richesses et à la constance avec laquelle il demeura, dans toutes les crises que traversa la République, fidèlement attaché à la cause de Doria, la faveur de Charles-Quint et celle de Philippe II. Le titre de marquis d'Estepa lui fut conféré; mais il ne paraît pas l'avoir porté et se borna, dit-on, à le transmettre à son fils.

Nous trouvons Marco Centurione, marquis d'Estepa, parmi les chevaliers qui prirent part, en 1564, à l'expédition du Peñon de Velez. (Voyez : *Les Chevaliers de Malte*, t. I, p. 99.)

Brantôme, dans les pages qu'il a consacrées au maréchal de Biron, cite au nombre des capitaines qui suivirent le maréchal en Provence « avec quelque cavalerie légère », un Scipion Vimercati et un Centurione, « *Genevois* ».

Imhof nous a donné, dans l'ouvrage intitulé : *Genealogiæ viginti illustrium in Hispania familiarum*, Lipsiæ, anno MDCCXII, la généalogie des marquis d'Estepa et Almuñan.

Marc Centurione, marquis de Laula, en Italie, et premier marquis

L'aile droite comprendra cinquante galères, — 25 de Venise, 6 de Naples, 5 de Sicile, 5 de Jean-André, 2 de Savoie, 1 de Grimaldi, 4 de Negrone, 2 du Pape, 1 de Gênes, 2 de Lomellino.

Au corps de réserve, enfin, vous rencontrerez trente galères, — 10 de Naples, 2 de Sicile, 3 d'Espagne, 12 de Venise, 3 du Pape.

Cette distribution des forces ne présente qu'un total de deux cent deux galères, et nous savons, par une lettre de don Juan lui-même, que le généralissime se croyait assuré d'en emmener, en quittant Messine, deux cent huit. Toute flotte un peu considérable a de ces mécomptes : des avaries imprévues retiennent des vaisseaux au port; d'autres vaisseaux sont détachés pour quelque mission particulière. Deux cent deux, deux cent huit, deux cent neuf galères sont des chiffres mentionnés tour

d'Estepa, en Espagne, mort avant son père, était fils d'Adam Centurione et d'Orientina Grimaldi. Il épousa Batina Negrone. Sa sœur Ginetta était la femme de Giannettino Doria.

Le second marquis d'Estepa fut Jean-Baptiste Centurione; le troisième, Adam Centurione; le quatrième, Francisco Cecilio Bonaventura Centurione, marquis d'Estepa et d'Almuñan, mort le 15 septembre 1688.

La plupart de ces nobles Génois, — les Doria, les Spinola, les Centurioni, les Sauli, les de' Mari, les Grimaldi, les Negroni, les Lomellini, les Imperiali, entre autres, — étaient des armateurs ou des capitaines de galères.

à tour, sans qu'aucune explication permette d'apprécier la cause de ces divergences [1].

[1] Répartition des galères dans la flotte chrétienne, d'après Girolamo Catena, auteur d'une biographie très-complète de Pie V (*Vita del gloriosissimo Papa Pio Quinto scritta da Girolamo Catena* — In Roma, MDLXXXVII). Les galères sont numérotées de gauche à droite.

AVANT-GARDE

COMMANDÉE PAR DON JUAN DE CARDONA.

1. *Santa-Maddalena* (de Venise), capitaine, Marino Contarini.
2. *Le Soleil* (id.), —, Vincenzo Quirini.
3. La patrone de Sicile (Fanal).
4. La capitane de Sicile (Fanal), —, Juan de Cardona.
5. La capitane de Saint-Jean de Sicile (Fanal), —, David Imperiale.
6. La *Santa-Catherina* (de Venise), —, Marco Cigogna.
7. La *Notre-Dame* (id.), —, Pier-Francesco Malipiero.

Total, 7 galères.

AILE GAUCHE

COMMANDÉE PAR BARBARIGO.

1. Première capitane de Venise (Fanal), capitaine, Agostino Barbarigo, provéditeur général de la flotte vénitienne.
2. Deuxième capitane de Venise (Fanal), —, Antonio da Canale, provéditeur de la flotte vénitienne.
3. *La Fortune* (de Venise), —, Andrea Barbarigo.
4. *Le Sagittaire* (de Naples), —, Martino Pirola.
5. *Les Trois Mains* (de Venise), —, Giorgio Barbarigo.
6. *Les Deux Dauphins* (de Candie), —, Francesco Zeni.
7. *Le Lion et Phénix* (de la Canée), —, Francesco Mengano.
8. *Le San-Nicolò* (de Cherso), —, Colane Drascio.
9. *La Victoire* (de Naples), —, Occava di Rocadi.
10. *La Lomellina* (id.), —, Agostino Cancuali.
11. *La Reine* (du Pape), —, le chevalier Fabio Valicati.
12. *La Madone* (de la Canée), —, Filippo Polani.
13. *Le Cheval marin* (de Candie), —, Antonio di Cavalli.
14. *Les Deux Lions* (id.), —, Nicolò Fradello.
15. *Le Lion* (de Capo d'Istria), —, Domenico del Tacco.

Et les soldats embarqués, en savons-nous au moins exactement le nombre? Nous avions tout lieu

1re galéasse en avant, capitaine, Ambrogio Bragadino.
16. *La Croix* (de Céphalonie), —, Marco Cimera.
17. *La Sainte-Vierge* (id.), —, Christoforo Criffa.
18. *Le Lion* (de Candie), —, Francesco Bonvecchio.
19. *Le Christ* (id.), —, Andrea Cornaro.
20. *L'Ange* (id.), —, Giovanni Angelo.
21. *La Pyramide* (id.), —, Francesco Boni.
22. *La Dame au cheval armé* (id.), —, Antonio Eudomeniani.
23. *Le Christ ressuscité* (de Venise), —, Simon Guoro.
24. *Le Christ ressuscité* (id.), —, Federigo Renieri.
25. *Le Christ* (de Corfou), —, Christoforo Condocolli.
26. *Le Christ ressuscité* (de la Canée), —, Giorgio Calergi.
27. *Le Christ* (de Venise), —, Bartolomeo Donato.
28. *Le Christ ressuscité* (de Veglia), —, Lodovico Cicuta.
29. Une galère de Retimo, —, Nicolò Avonali.
30. *Le Christ* (de Candie), —, Giovanni Corneri.
31. *Le Christ ressuscité* (de la Canée), —, Francesco Zancaruoli.
32. *La Ruode* (id.), —, Francesco Molini.
33. *La Sainte-Euphémie* (de Bressa), —, Horatio Fisogna.
34. *La Marquise* (de Jean-André), —, Francesco San-Fedra.
35. *La Fortune* (id.), —, Giovanni Alvigi Belvi.
36. *Il Bravo* (de la Canée), —, Michele Viramano.
37. *Le Cheval marin* (de Venise), —, Antonio de Cavalli.
38. *Le Christ* (de la Canée), —, Danielo Calefatti.
39. *Le Bras* (de Venise), —, Nicolò Lippomano.
40. *Notre-Dame* (de Zante), —, Nicolò Mondini.
41. *Le Christ ressuscité* (de la Canée), —, Francesco Zancaruoli.
2e galéasse en avant, —, Antonio Bragadino.
42. *Notre-Dame* (de Venise), —, Marcantonio Pisani.
43. *Dieu le Père dans la Trinité* (id.), —, Giovanni Contarini.
44. *La Flamme* (de Naples), —, Juan de las Cuevas.
45. *Le Saint-Jean* (id.), —, Garzia di Vergara.
46. *L'Envie* (id.), —, Teribio de Accaves.
47. *La Brave* (id.), —, Miguel Quesada.
48. *Le Saint-Jacques* (id.), —, Moferat Guardiola.

de supposer qu'il en partirait vingt-neuf mille de Messine : don Juan, dans une de ses lettres à Toledo,

49. *Le Saint-Nicolas* (id.), capitaine, Christoforo di Mongius.
50. *Le Christ ressuscité* (de Venise), —, Giovanni-Battista Querini.
51. *L'Ange* (id.), —, Onfrè Giustiniani.
52. *La Sainte-Dorothée* (id.), —, Polo Nani.
53. La troisième capitane de Venise (Fanal), Marco Quirini, provéditeur de la flotte vénitienne.

Total, 53 galères, 2 galéasses.

CORPS DE BATAILLE

COMMANDÉ PAR DON JUAN D'AUTRICHE.

1. La capitane de Lomellini (Fanal), capitaine, Paolo Giordano Orsino.
2. La patrone de Lomellini, —, Pietro-Battista Lomellini.
3. La capitane de Bendinelli (Fanal), —, Bendinelli Sauli.
4. La patrone de Gênes, —, Pellerano.
5. *La Toscana* (du Pape), —, le chevalier Metello Caracciolo.
6. *L'Homme marin* (de Vicence), —, Jacopo Draffrano.
7. *Notre-Dame* (de Venise), —, Giovanni Zeni.
8. *Le Saint-Jérôme* (de Lesina), — Gio. Balzi.
9. *Le Saint-Jean* (de Venise), —, Pietro Badoaro.
10. *Le Saint-Alexandre* (de Bergame), —, Gio. Antonio Colleone.
11. La capitane de' Mari, —, Giorgio d'Asti.
12. *Il Tronco* (de Venise), —, Girolamo Canale.
13. *Le Mont-Gibel* (id.), —, Bertucci Contarini.
14. *La Donzella* (de Candie), —, Francesco Dandolo.

    3e galéasse en avant, —, Jacopo Guoro.
15. *La Tempérance* (de Jean-André), —, Ciprian de' Mari.
16. *La Ventura* (de Naples), —, Vincentio Pascalo.
17. *La Roccaful* (d'Espagne), —, Roccaful.
18. *La Vittoria* (du Pape), —, Baccio de Pise.
19. *La Pyramide avec un chien,* —, Marc-Antonio S. Uliana.
20. *Le Christ* (de Venise), —, Girolamo Contarini.
21. *Le Saint-François* (d'Espagne), —, Christoforo Vasquez.
22. *La Paix* (du Pape), —, Jacopo. Ant. Perpignano.

s'en tient au chiffre de vingt-cinq mille. On peut présumer, il est vrai, que don Juan fait abstraction

23. *La Perle* (de Jean-André), capitaine, Gio. Battista Spinola.
24. *La Roue avec un serpent* (de Venise), —, Gabrio da Canale.
25. *La Pyramide* (id.), —, Francesco Boni.
26. *La Palme* (id.), —, Girolamo Veniero.
27. La capitane de Gil d'Andrada (Fanal), —, Bernardo Cinoguera.
28. *La Grenade* (d'Espagne), —, Paulo Bottino.
29. La capitane de Gênes (Fanal), —, Ettore Spinola et le prince de Parme.
30. La capitane de Venise (Fanal), —, Sébastien Veniero, capitaine général de la flotte vénitienne.

A POUPE DE DON JUAN ET DE VENIERO.

31. La patrone réale (Fanal).
32. LA RÉALE (Fanal), —, Don Juan d'Autriche, capitaine général de la Ligue.

A POUPE DE DON JUAN ET DE COLONNA.

33. La capitane du grand commandeur de Castille (Fanal).
34. La capitane de Sa Sainteté (Fanal), Marcantonio Colonna, capitaine général de Sa Sainteté et lieutenant général de la Ligue.
35. La capitane de Savoie (Fanal), —, Mgr de Ligny et le prince d'Urbin.
36. *La Grifona* (du Pape), —, Alessandro Negrone.
37. *Le Saint-Théodore* (de Venise), —, Theodoro Balbi.
38. *La Mendoza* (de Naples), —, Martino de Caide.
39. *La Montagne* (de la Canée), —, Alessandro Vizzamano.
40. *Le Saint-Jean-Baptiste* (de Venise), —, Gio. Mocenigo.
41. *La Vittoria* (de Jean-André), —, Filippo Doria.
42. *La Pisana* (du Pape), —, Ercole Lotta.
43. *La Fighiera* (d'Espagne), —, Diego Lopez d'Illianos.
44. *Le Christ* (de Venise), —, Giorgio Pisani.
45. *Le Saint-Jean* (id.), —, Danielo Moro.
46. *La Fiorenza* (du Pape), —, Thomaso de Medici.
47. *Le Saint-Georges* (de Naples), —, Eugenio de Vargas.
48. La patrone de Naples (Fanal), —, Francisco de Benavides.

des deux mille ou trois mille volontaires qui joueront, à coup sûr, leur rôle dans la bataille, et qui

49. *La Luna* (d'Espagne), capitaine, Emmanuel de Aguilar.
50. *Il Passaro* (de Venise), —, Luigi Pasqualigo.
51. *Le Lion* (id.), —, Pietro Pisani.
52. *Le Saint-Jérôme* (id.), —, Gasparo Malipiero.
53. La capitane de Grimaldi (Fanal), —, Giorgio Grimaldi.
54. La patrone de David Imperiale, —, Nicolò da Luvano.
55. *Le Saint-Christophe* (de Venise), —, Alessandro Contarini.
   4e galéasse en avant, —, Francesco Duodo, chef des galéasses.
56. *La Judith* (de Zante), —, Marino Sicuro.
57. *L'Armelino* (de Candie), —, Pietro Gradenigo.
58. *La Demi-lune* (de Venise), —, Valerio Valleresso.
59. *La Doria* (de Jean-André), —, Jacopo di Casalo.
60. *Le Saint-Pierre* (de l'Ordre de Malte), —, Saint-Aubin.
61. *Le Saint-Jean* (id.), —, Alvigi de Tessera.
62. La capitane de Malte, —, Giustiniani, prieur de Messine.

Total, 62 galères et 2 galéasses.

AILE DROITE

COMMANDÉE PAR JEAN-ANDRÉ DORIA.

1. La capitane de Sicile (Fanal), capitaine, Juan de Cardona (déjà nommée).
2. *La Piémontaise* (de Savoie), —, Ottavio Moretto.
3. La capitane de Nicolò Doria, —, Pandolfo Polidoro.
4. *Le Forze* (de Venise), —, Rinieri Zeni.
5. *La Reine* (de Candie), —, Gio. Barbarigo.
6. *Il Nino* (de Venise), —, Paulo Polani.
7. *Le Christ ressuscité* (id.), —, Benedetto Soranzo.
8. *L'Homme armé* (de Retimo), —, André Calergi.
9. *L'Aigle* (id.), —, André Calergi.
10. *La Palme* (de la Canée), —, Jacopo di Mezo.
11. *L'Ange* (de Corfou), —, Stelio Carchiopulo.
12. *Le Saint-Jean* (d'Arbe), —, Gio. de Dominis.
13. *La Donna* (de Traù), —, Luigi Cipico.
14. *La Nave* (de Venise), —, Antonio Pasqualigo.

le joueront bien. Il nous est impossible cependant d'admettre, avec Sereno, un témoin oculaire, un

15. *Notre-Dame* (de Candie), capitaine, Marco Foscarini.
 5e galéasse en avant, —, Andrea da Cesaro.
16. *Le Christ* (de Candie), —, Francesco Cornero.
17. *Le San-Vittorio* (de Crema), —, Evangelista Zurla.
18. La patrone de Grimaldi, —, Lorenzo Trecha.
19. La patrone de De' Mari, —, Antonio Corniglia.
20. *La Marguerite* (de Savoie), —, Battaglino.
21. *La Diane* (de Gênes), —, Gio. Giorgio Lasagna.
22. *La Cingana* (de Naples), —, Gabrio di Medina.
23. *La Luna* (id.), —, Giulio Rubbio.
24. *La Fortune* (id.), —, Diego de Medrano.
25. *L'Espérance* (id.), —, Pietro di Busto.
26. *La Furie* (de Lomellini), —, Jacopo Chiappe.
27. La patrone de Lomellini (Fanal), —, Giorgio Greco.
28. *La Negrona*, —, Nicolò da Costa.
29. *La Bastarda* (de Negroni), —, Lorenzo da Torre.
30. *Il Fuoco* (de Candie), —, Antonio Boni.
31. *L'Aigle* (id.), —, Girolamo Zorzi.
32. *Le Saint-Christophe* (de Venise), —, Andrea Troni.
33. *Le Christ* (id.), —, Marcantonio Lando.
34. *L'Espérance* (de Candie), —, Girolamo Cornaro.
35. *Le Roi Attila* (de Padoue), —, Pataro Buzzacarini.
36. *Le Saint-Joseph* (de Venise), —, Nicolò Donato.
37. *La Gusmana* (de Naples), —, Francesco de Osedo.
38. *La Determinata* (id.), —, Gio. de Carasse.
 6e galéasse en avant, —, Pietro Pisani.
39. *La Sicilia* (de Sicile), —, Francesco Amadei.
40. La patrone de Nicolò Doria, —, Giulio Centurioni.
41. *L'Aigle* (de Corfou), —, Pietro Bua.
42. *Le San-Trifone* (de Cattaro), —, Girolamo Bisante.
43. *La Tour* (de Vicence), —, Lodovico da Porto.
44. *La Santa-Maria* (du Pape), —, le chevalier Pandolfo Strozzi.
45. *Le Saint-Jean* (id.), —, le chevalier Angelo Bifali.
46. La patrone de Negroni, —, Luigi Gamba.
47. La capitane de Negroni, —, Gio. Ambrogio Negroni.

combattant lui-même, que don Juan partit de Messine avec trente-cinq mille soldats italiens, espa-

48. *Le Monarque* (de Jean-André), capitaine, Nicolò Garibaldo.
49. *La Donzella* (id.), —, Nicolò Imperiale.
50. La capitane de Jean-André (pour fanal une sphère de cristal avec cercles dorés), —, Jean-André Doria.

Total, 50 galères, 2 galéasses.

ARRIÈRE-GARDE ET RÉSERVE

COMMANDÉE PAR DON ALVARO DE BAZAN, MARQUIS DE SANTA-CRUZ.

1. *Le Saint-Jean* (de Sicile), capitaine, ...
2. *La Baccana* (id.), —, Gio. Pietro de Morilo.
3. *La Lionne* (de Naples), —, ...
4. *La Constanza* (id.), —, Pietro Delagia.
5. *La Marchesa* (id.), —, Gio. di Machada.
6. *La Santa-Barbara* (id.), —, Gio. de Aschale.
7. *Le Saint-André* (id.), —, ...
8. *La Sainte-Catherine* (id.), —, Gio. Rufis de Velasco.
9. *Le San-Bartholomeo* (id.), —, ...
10. *Le Sant-Angelo* (id.), —, ...
11. *La Terana* (id.), —, Gio. de Riva de Neillino.
12. *Le Christ* (de Venise), —, Marco da Molino.
13. *Les Deux Mains* (id.), —, Gio. Loredano.
14. La capitane de Naples (Fanal), —, don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz.
15. *La Fede* (de Venise), —, Gio. Battista Contarini.
16. *La Colonna* (id.), —, Catherino Malipiero.
17. *La Maddalena* (id.), —, Alvigi Balbe.
18. *La Donna* (id.), —, Gio. Bembo.
19. *Il Mondo* (id.), —, Filippo Leoni.
20. *L'Espérance* (id.), —, Gio. Battista Benedetti (de Chypre).
21. *Le Saint-Pierre* (id.), —, Pietro Badoaro.
22. *Le Saint-Georges* (de Sebenico), —, Christoforo Lucich.
23. *Le Saint-Michel,* —, Giorgio Cochini.
24. *La Sibylle* (de Venise), —, Danielo Troni.
25. *La Grua* (d'Espagne), —, Luis de Heredia.

gnols et allemands, assistés de deux mille cinq cents volontaires. De trente-sept mille cinq cents à

26. La capitane de Vasquez, capitaine, Vasquez de Coronado.
27. *La Soprana* (du Pape), —, Antonio d'Ascole.
28. *L'Occasion* (d'Espagne), —, Pedro del Roij.
29. La patrone du Pape, —, ...
30. *La Serena* (id.), —, ...
Total, 30 galères.

Girolamo Catena n'arriverait ainsi qu'à un total général de deux cent une galères. Il est bien certain cependant — tous les historiens sur ce point sont d'accord — que la flotte chrétienne, à la grande revue de Messine, présenta un ensemble de deux cent six à deux cent neuf galères, sans compter les galéasses et les naves.

Catena paraît avoir omis, ou mentionné sous d'autres noms, les bâtiments suivants qui, d'après M. Conforti, auraient fait partie de l'escadre de Naples :

L'Idra, capitaine, Luigi Pasqualigo.
La Santa-Lucia, —, Francesco Bono.
Le Saint-Joseph, —, Nicolò Tiepolo.
La Turca, —, Simone Goto.
Le Saint-Philippe, —, Pietro Badoaro.
La Rinnegata, —, Pietro Pisano.
La Tiranna, —, Filippo Bolani.
La Brava, —, Marco Fiumaco.
La Fama, —, Bertuzzo Contarini.
La Napolitana, —, Gio. Battista Morello.

On a tout lieu de penser que la *Baccana* de Catena est bien la *Bazzana* de M. Conforti. Seulement, Catena donne pour capitaine à cette galère, Gio. Pietro de Morilo, et M. Conforti lui assigne pour commandant Nicolò Fasolo, de Venise.

La *Constanza,* commandée, suivant Catena, par Delagio, l'aurait été, en réalité, par Francesco Molino. Le *Saint-Jean* aurait eu pour capitaine, au lieu de Vergara, Nicolò Mondini ; le *Saint-Jacques,* Nicolò Donato, et non pas Guardiola ; la *Santa Caterina,* Orazio Irsono, tandis que Catena lui attribue pour chef un Velasco.

Ce sont là, sans doute, des détails devenus aujourd'hui bien insi-

vingt-huit mille l'écart serait inexplicable : Sereno doit comprendre dans son dénombrement les soldats embarqués à Corfou. C'est donc bien avec deux cents galères environ, six galéasses et vingt-huit mille ou vingt-neuf mille fantassins que don Juan, le 16 septembre, se porte à la recherche de la flotte ottomane.

Les Italiens à la solde du Pape ont pour général Onorato Gaëtano. Le comte de Santafiore a sous ses ordres les colonels Paolo Sforza, le comte de Sarno [1] et Sigismond Gonzague [2] : il commande les troupes que le roi a tirées des provinces d'Italie pour les embarquer sur ses galères. Les soldats de

gnifiants ; mais voilà près de douze ans que je vis dans la familiarité des compagnons de don Juan d'Autriche : je voudrais, s'il était possible, ne faire tort à aucun d'eux. Si quelque erreur m'échappe, j'ose compter sur une seconde édition — n'est-ce pas un peu présomptueux? — pour la rectifier.

[1] Vincenzo Tuttavilla, comte de Sarno. « Les Tuttavilla, nous apprend M. Conforti, sont très-probablement originaires de France, où l'on trouve la très-noble famille d'Estouteville. Le premier qui vint à Naples fut Girolamo, au temps du roi Ferdinand le jeune. Les Tuttavilla portent dans leurs armes trois fleurs de lys d'or. Une dame de la maison de Bourbon entra dans la famille. La barre indique que les trois fleurs de lys viennent des femmes. »

Un Geronimo Tuttavilla, le père ou le grand-père de Vincenzo, fut tué, en 1535, devant le château de la Goulette, « en une furieuse saillie qu'y fit Salih-Reïs ».

[2] Ce Sigismond Gonzague serait-il le même personnage que le « seigneur Octavio Gonzague » qui accompagna, suivant Brantôme, au mois d'octobre 1576, don Juan d'Autriche, lorsque ce prince traversa la France pour se rendre en Flandre?

Venise n'ont pas de général : Sforza Pallavicino devrait être à leur tête; une grave maladie l'a retenu à Messine. Les garnisons des vaisseaux vénitiens obéiront à trois colonels, — Prospero Colonna [1], don Gaspar Toraldo et Pompeo Giustini, dit da Castello. L'infanterie allemande a également deux colonels, — le comte Alberic de Lodrone [2] et le comte Vinci-

[1] Marcantonio Colonna, le capitaine général de l'Église, le lieutenant général de la Ligue, né le 25 février 1535, avait épousé Felice, fille de Girolamo Orsini, seigneur de Bracciano. Felice mourut le 27 juillet 1596, après avoir donné à Marcantonio sept enfants : Prospero, dont il est ici question; Federico, mort avant son père; Vittoria, mariée à Luis Enriquez de Cabrera et Mendoza, grand amiral de Castille, comte de Modica; Giovanna, mariée à Antoine Caraffa, duc de Mondragone; Fabrizio, né en 1557, chevalier de la Toison d'or en 1561, général des galères de Sicile, au retour des guerres de Flandre, appelé en 1579 par Philippe II, avec son escadre, pour prendre part à l'expédition de Portugal; mort à Gibraltar de maladie en 1580, à l'âge de vingt-trois ans; Costanza, mariée en 1566 à Francesco Sforza, marquis de Caravaggio; Ascanio, prieur de Venise, en 1594, dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Prospero, l'aîné des sept enfants de Marcantonio, alla, en 1565, au secours de Malte. En 1570, il prend part à la guerre de Chypre; en 1571, à la campagne de Lépante. En 1573, il accompagne don Juan dans l'expédition de Tunis et de Bizerte. En 1579, en 1580, il fait la campagne de Portugal et y confirme sa réputation de bravoure. Philippe II le nomme chevalier de Saint-Jacques.

Revenu en Italie, il s'engage au service du grand-duc de Toscane, mais, bientôt dégoûté, se retire dans ses terres. En 1585, il fait, pour son propre compte, à la tête de trois cents gens d'armes, la guerre au pape Grégoire XIII. La guerre à la Papauté, c'est, chez les Colonna, une tradition de famille

[2] « L'Empereur et le Roi, dit Brantôme, se sont fort bien servis

guerra d'Arcos [1]. Quant à l'infanterie espagnole, composée de quatre régiments, ce sont des mestres de camp qui ont charge de la diriger : le régiment de Naples reconnaît pour chef don Pedro de Padiglia; le régiment de Sicile obéit au mestre de camp don Pedro Enriquez; le régiment de Sardaigne est confié à don Miguel de Moncada. Deux autres milliers de fantassins se sont embarqués sous la conduite de don Lopez Figueroa [2].

Ce ne sont certes pas ces soldats novices, presque tous de nouvelle levée, que Toledo eût souhaités à don Juan. « Il manque à la flotte de Sa Majesté, a-t-il écrit le 1er août à Requesens, huit ou neuf mille

de cette race des Lodrons, qu'ils ont toujours très-bien entretenus de bonnes pensions. J'en ai connu un au secours de Malte qui était Couronel de trois mille lansquenets. Il avait une très belle façon, haut, de belle taille et noir. Je le vis, quand il fit la révérence à M. le Grand-Maître, et l'un et l'autre se rendirent du respect. » — Ce Couronel si considéré était probablement Alberic de Lodrone.

[1] Les Arcos sont une des vingt grandes familles dont Imhof a dressé la généalogie. Ce fut un Arcos, marquis de Cadix, qui prit le fameux boulevard de Grenade, Alhama, tant pleurée par les Maures. Une grande inimitié régnait alors entre les Arcos et les Guzman. Le secours empressé qu'apporta Henri Guzman, duc de Medina Sidonia, au marquis de Cadix assiégé dans la place dont il s'était emparé par surprise, réconcilia les deux familles.

[2] Il existe un grand enchevêtrement entre les familles illustres de l'Espagne. Ces familles se sont presque toujours unies entre elles, évitant avec un soin jaloux les mésalliances. Les marquis de Priego et les Suarez de Figueroa, ducs de Feria, ont pour tige commune les Cordova.

vieux soldats qui sont actuellement en Flandre. Ces soldats étaient, sur nos galères, le nerf des garnisons : sans eux, je ne me hasarderais pas volontiers à livrer bataille. »

Tel est aussi l'avis du duc d'Albe : les Espagnols qui se trouvent en Italie sont presque tous, suivant lui, des recrues qu'on n'a pas eu le temps d'exercer. S'il se rencontre dans leurs rangs quelques vieux soldats, les cadres en somme sont nouveaux. Les Italiens ne sont guère mieux instruits. Les Allemands inspireraient au rigide gouverneur des Flandres plus de confiance; car tout Allemand peut être à la rigueur considéré comme un vieux soldat : l'Allemand tient ferme, tant qu'il ne voit pas les autres régiments se débander. « De toute façon, ajoute le Duc de fer, il faut que Votre Excellence montre toujours à ses troupes un visage joyeux. Le vulgaire se nourrit beaucoup de ces apparences. »

Don Toledo parle à *Son Altesse;* le duc d'Albe s'adresse à *Son Excellence :* le premier conseille; le second, du haut de l'expérience acquise dans vingt campagnes, dicte en quelque sorte au jeune prince sa conduite. C'est sur ce ton que le vainqueur de Saint-Jean d'Ulloa écrira, en 1838, au prince de Joinville.

Les préceptes du duc d'Albe ne sont pas seulement bons pour les princes : les généraux sortis des rangs du peuple, tout aussi bien que ceux qui furent élevés sur les genoux des duchesses, peuvent en faire aujourd'hui encore leur profit.

Toutes les grandes flottes ont eu, au seizième et au dix-septième siècle, leur escadre blanche ou verte, leur escadre rouge ou jaune, leur escadre bleue. Dans la flotte de la Ligue, l'aile droite, commandée par Jean-André Doria, porte à l'extrémité de l'arbre de mestre des bannières triangulaires de taffetas vert; le corps de bataille, que don Juan dirige en personne, est distingué par des banderoles bleues. La marque distinctive arborée par l'aile gauche, que conduira au feu le provéditeur général Agostino Barbarigo, sera la banderole jaune. Des cornettes de taffetas blanc signaleront le corps de réserve, confié aux soins de don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz. La réale et les capitanes portent en tête de mât de longues flammes, au lieu de banderoles.

Les galéasses n'ont pas besoin de signe particulier : leur masse les fera suffisamment reconnaître. Francesco Duodo en a pris le commandement. Il les faudra constamment remorquer : c'est un gros embarras dans le cours habituel de la navigation.

En revanche, quel terrible effet auront leurs cent quatre-vingts bouches à feu sur le front de bataille des Turcs! Don Juan ne voudrait à aucun prix s'en séparer. Où les placera-t-il quand l'armée se déploiera en ordre de combat? Il a d'abord songé à les poster trois par trois aux extrémités de la ligne, de façon à flanquer par leur redoutable artillerie les deux ailes : Doria, dans la relation qu'il adresse après la bataille de Lépante au roi d'Espagne, se vante d'avoir recommandé une disposition à son sens plus judicieuse. C'est sur son avis, écrit Jean-André, que les galéasses ont été employées à couvrir le front de la flotte alliée. On les partagera entre les trois escadres, et elles prendront poste à un mille en avant de la ligne.

La galéasse d'Andrea da Cesaro aura ainsi dans ses eaux la galère de Marco Foscarini, la *Notre-Dame de Candie*, quinzième galère de l'aile droite. En arrière de la galéasse de Pietro Pisani, vous rencontrerez la *Determinata* de Naples, commandée par le capitaine Giovanni de Carasse. La *Determinata* est la trente-huitième galère de la première escadre. Au corps de bataille, la galéasse de Jacopo Guoro précédera la *Donzella*, galère candiote, quatorzième galère de la deuxième escadre, ayant

pour capitaine Francesco Dandolo. La capitane des galéasses est montée par Francesco Duodo : elle ouvre le chemin à la cinquante-cinquième galère du corps de bataille, au *Saint-Christophe* de Venise, que commande Alessandro Contarini. Même disposition à l'aile gauche : devant le *Lion*, de Capo d'Istria, quinzième galère de la troisième escadre, galère conduite par le capitaine Dominico del Tacco, vous trouverez la galéasse d'Ambrogio Bragadino ; devant le *Christ ressuscité*, quarante et unième galère de cette même aile gauche, vaisseau venu de la Canée sous les ordres de Francesco Zancaruoli, vous remarquerez la galéasse d'un autre Bragadino, du Bragadino que désigne le prénom d'Antonio.

Les Turcs pourraient être tentés d'enlever, par un vigoureux assaut, ces forteresses flottantes : le cas a été prévu ; chaque galéasse sera sous la garde de cinq cents arquebusiers.

Franchissez maintenant par la pensée l'espace de trois siècles ; rassemblez, pour les faire agir de concert, six vaisseaux cuirassés et deux cents torpilleurs, je ne crois pas que vous puissiez ranger cette force navale, composée d'éléments si dissemblables, dans un ordre plus avantageux que celui qui fut conseillé par Doria et adopté en dernière

analyse par don Juan. Vous aurez de cette façon deux lignes de front parallèles séparées par un intervalle d'une dizaine d'encablures. La première ligne sera formée par six vaisseaux; la seconde comprendra deux cents bâtiments de flottille. Les deux lignes occuperont en longueur le même espace. Dans la flotte de la Ligue, les escadres, rangées en bataille, devaient marquer leur séparation par un écart égal à trois ou quatre corps de galères : nul inconvénient à scinder ainsi en trois groupes bien distincts la flottille des torpilleurs. Les galères, dans chaque escadre, restaient assez serrées pour que l'ennemi ne pût passer entre deux galères. C'est là un danger contre lequel nous songerons peu à nous prémunir : la précaution serait plutôt funeste si elle arrivait à gêner la liberté de nos mouvements.

De toutes les mesures adoptées par les généraux alliés, la mesure qui me semble la mieux entendue et qu'il y aurait un intérêt réel à nous approprier, c'est le soin que l'on prit, dans la flotte de don Juan, de renforcer le centre. Presque toutes les capitanes étaient là, groupées sur un même point. La capitane de Gênes, avec son commandant, Ettore Spinola et le prince de Parme; la capitane de Venise, avec Sébastien Veniero, flanquaient au premier

rang la gauche de la réale; la capitane du Pape, portant Marc-Antoine Colonna; la capitane de Savoie, à bord de laquelle était embarqué, avec Mgr de Ligny, le prince d'Urbin [1], alors âgé de vingt-deux ans, protégeaient sur la droite la galère du généralissime. En arrière, à poupe de don Juan, de Colonna et de Veniero, se pressaient la patrone réale et la capitane du grand commandeur de Castille. Si l'effort des Turcs, comme les habitudes stratégiques de l'époque le donnaient à présumer, se portait sur le point où flotterait l'étendard du commandant en chef, cet effort se heurterait à une résistance assez prolongée pour que le corps de réserve eût le temps d'accourir.

[1] François-Marie de la Rovère, fils de Gui-Ubald de la Rovère, duc d'Urbin, capitaine général des armées de Philippe II en Italie, mort en 1574, et de Victoire Farnèse, fille du duc de Parme, était né, — nous l'avons déjà dit plus haut, page 39, — le 2 février 1549. Il fut élevé à la cour d'Espagne. Ses goût naturels le portaient à l'étude de la philosophie et des mathématiques, bien plus qu'au gouvernement des peuples. En l'année 1598, il perdit Lucrèce d'Este, fille d'Hercule II, duc de Ferrare, qu'il avait épousée le 19 janvier 1570. Son veuvage se prolongea peu. Il épousa en secondes noces Livie de la Rovère, sa cousine, dont il eut Frédéric-Ubald-Antoine de la Rovère qui mourut subitement en 1623, laissant une fille posthume, Victoire, mariée, dès qu'elle fut en âge de l'être, à Ferdinand II, grand-duc de Toscane.

N'ayant plus d'héritier direct, le duc d'Urbin fit don de son duché à l'Église, et se consacra tout entier au soin de son salut. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans.

L'ordre de bataille que nous venons de décrire fut-il aussi, comme le prétendent la plupart des historiens, l'ordre de navigation de la flotte? Je me permettrai d'en douter. « Don Juan, nous dit-on, craignait de rencontrer l'ennemi à l'improviste et voulait se tenir, même en marche, toujours prêt à le recevoir. » Ce n'est pas une raison suffisante pour adopter un ordre de marche aussi difficile à garder que l'ordre de front. En tout cas, je ne recommanderais pas pareil ordre de navigation.

D'autres prescriptions méritent à plus juste titre d'être signalées à l'attention de nos stratéges ; rappelons-les en quelques mots : don Juan de Cardona et ses sept ou huit galères devanceront de vingt milles environ le corps de bataille, pour éclairer la route. A la nuit, cette avant-garde devra se rapprocher à la distance de huit milles ; le jour venu, faire de nouveau force de rames. Le corps de réserve, composé de trente galères, se tiendra, de son côté, à un mille en arrière. Dernière mesure enfin, dictée par la plus sage prévoyance : un chef d'arrière-garde a été institué ; les capitaines de la réserve rempliront tour à tour cet office.

Le chef d'arrière-garde a pour mission de secourir toute galère qui resterait en détresse : chaque

nuit, il portera un fanal allumé en tête de mât, afin qu'on puisse juger de la distance à laquelle se trouve la dernière galère. Les vaisseaux de tête pourront, de cette façon, régler leur vitesse sur la vitesse des moins bons marcheurs. Au jour, la flotte se retrouvera réunie. Preuve évidente qu'elle navigue d'ordinaire en pelotons et non pas développée sur une seule ligne.

Voilà, si je ne me trompe, une excellente leçon de tactique. La prudence humaine, éclairée par les vieilles traditions d'Athènes, d'Alexandrie, de Rome, de Byzance, s'est appliquée à enlever au hasard tout ce qu'il est permis, dans les opérations de guerre, de ravir à ce maître capricieux et fantasque. Au ciel maintenant de faire le reste! Mettons notre confiance dans les bénédictions qui ont accompagné le départ de la flotte. Une tente est dressée sur le rivage de la fosse Saint-Jean, à poupe de la réale : don Geronimo Manrique [1] y célèbre la messe du Saint-Esprit.

[1] Nulle famille n'a brillé d'un plus vif éclat en Espagne que cette grande famille des Lara-Manrique. Dès la fin du neuvième siècle, on est avec elle en pleine histoire, — peut-être conviendrait-il mieux de dire, en plein *romancero*.

Fernand Gonzalve, comte de Castille et de Burgos, a pour épouse la fille unique de Fernand Gonzalez, comte de Lara, et pour fils, Fernand Gonzalez, comte de Castille, Lara, Alava et Amaja, mort en

Déjà les intentions du grand quartier général, où affluent à chaque instant les renseignements de

juin 970. La captivité, l'évasion romanesque et les exploits du comte Fernand Gonzalez, heureux époux de la fille de Sanche II, roi de Navarre, ont longtemps défrayé les chants populaires.

Castellanos y Leoneses
Tienen grandes divisiones.
El conde Fernan Gonzalez
Y el buen rey don Sancho Ordoñez
Sobre el partir de las tierras
Ahi pasan malas razones.

. . . .

Preso está Fernan Gonzalez
El gran conde de Castilla.
Tienelo el rey de Navarra
Maltratado à maravilla.

. . . .

Juramento llevan hecho
Todos juntos á una voz,
De no volver á Castilla
Sin el conde su señor.
La imágen suya de piedra
Llevan en un carreton,
Resueltos si atras no vuelve
De no volver ellos, non,
Y el que paso atras volviere
Que quedase por traidor.

. . . .

Salid, salid, doña Sancha,
Ved el pendon de Castilla!

. . . .

« Castilla, vienen diciendo,
Cumplida es la jura hoy dia. »

. . . .

El conde Fernan Gonzalez
Que tiene en Búrgos su campo,
Con los nobles de Castilla
Va contra Almanzor marchando.

. . . .

toute sorte, se sont modifiées. Don Juan écrit de la fosse Saint-Jean, le 16 septembre : « Je pars cette

Levantó en medio de todos
La espada, la voz y el brazo
O mis fidalgos de Burgos!
Arredraos, castellanos,
Non volvades las espaldas,
Que non seredes fidalgos.
. . . .
Esto dice, y arremeten
Con tal furia à los contrarios,
Que de innumerables moros
Vencieron la hueste y campo.
. . . .
Castilla estaba muy triste,
Crecidos llantos hacia
Porque es muerto Hernan Gonzalez,
El que bien la defendia.
Su hijo hobo su estado,
Ese conde don Garcia,
Fernandez por sobrenombre;
Bien al padre parecia.

« Castille et Léon vivent en mauvaise intelligence. Le comte Fernand Gonzalez et le bon roi don Sanche Ordoñez ont échangé de dures paroles au sujet de leurs frontières..... Fernand Gonzalez, le grand comte de Castille, est prisonnier. Le roi de Navarre le retient captif et lui fait subir les plus rigoureux traitements... Ses vassaux se réunissent et prêtent serment d'une seule voix de ne pas rentrer en Castille sans y ramener leur seigneur. Ils ont fait faire une statue de pierre à l'image du comte et l'emmènent avec eux sur une charrette. Tant que la statue ne retournera pas en arrière, eux non plus ne rebrousseront pas chemin. Que celui qui voudrait rétrograder soit tenu pour traître!...

Accourez! accourez! Doña Sanche. Voici l'étendard de Castille!... « Nous avons, disent les preux, accompli notre serment. »...

Le comte Fernand Gonzalez a maintenant dressé son camp sous les murs de Burgos. Les nobles de Castille se sont rangés sous sa bannière. On se met en marche pour aller combattre Almanzor... Les nobles sont ébranlés et reculent. Le comte élève son épée au-

nuit même pour Corfou. De Corfou, j'irai là où j'apprendrai que se trouvent les Turcs. »

dessus de toutes les têtes : O mes fidèles hidalgos de Burgos, restez fermes ! Braves Castillans, ne tournez pas le dos ! vous ne seriez plus sans cela des hidalgos... Il dit, et les Castillans se jettent sur l'ennemi. Ils l'attaquent avec une telle furie qu'ils triomphent de la foule innombrable des Maures et restent maîtres du champ de bataille...

La Castille était triste ; on n'entendait partout que des sanglots. Fernand Gonzalez, qui la défendait si bien, est mort. Son fils, don Garcia, possède aujourd'hui la Castille. Il a pour prénom Fernandez et ressemble tout à fait à son père. »

Voilà une dynastie de Ricos-Hombres fondée. Garcia Fernandez est comte souverain de Castille. De ces comtes souverains sortiront, par les femmes, des rois de Castille et de Navarre. Le second seigneur de Lara, Nuñez Gonzalez, surnommé « le Corbeau andalous », tombe sous les coups des Maures en 1085 à Rueda. Deux autres générations nous conduisent, avec Gonzalve Nuñez, mort en 1103, et Pedro Gonzalez, mort en 1130, au comte Manrique de Lara, vicomte de Narbonne. Toute cette période est remplie de tragédies : les *Romances historicos* en ont perpétué le souvenir. Les forfaits peuvent, aussi bien que les exploits, graver un nom dans la mémoire des hommes.

« Ay Dios, qué buen caballero
Fué don Rodrigo de Lara,
Que mató cinco mil moros
Con trecientos que llevaba !
Si aqueste muriera entonces,
Qué gran fama que dejára !
No matára sus sobrinos
Los siete infantes de Lara,
Ni vendiera sus cabezas
Al moro que las llevára. »

« Quel brave chevalier, grand Dieu, était don Rodrigo de Lara ! Il n'avait avec lui que trois cents compagnons, et il tua cinq mille Maures. Que n'a-t-il péri lui-même ce jour-là ! Il eût laissé une réputation sans tache : il n'aurait pas tué ses neveux, les sept infants de Lara ; il n'aurait pas vendu leurs têtes au Maure qui les emporta. »

Les naves que commande don Charles d'Avalos, — le bouillant contradicteur de Colonna dans la

Le fondateur de la branche des Lara-Manrique a épousé la fille d'Aimeric III, vicomte de Narbonne. Il trouve la mort sur le champ de bataille en 1164. L'arbre heureusement est doué d'une séve féconde : il jette ses rameaux de maints côtés à la fois. L'Espagne lui doit des marquis d'Aguilar, comtes de Castañeda ; des comtes d'Ossorno et de Morata, seigneurs de Galisteo ; des comtes de Monte Hermoso et de Fuensaldaña ; des seigneurs de Valdes Caray, comtes de Santa Gadea et de Buendia ; des ducs de Nagera, comtes de Treviño et de Valence ; des comtes de Paredes ; des seigneurs et comtes de las Almajuelas ; des seigneurs de Frigiliana, comtes d'Aguilar et marquis de la Hinojosa.

Dans un seul siècle, — au seizième, — cette illustre race va donner à l'Église : Antonio Manrique de Valence, évêque de Pampelune, mort le 19 décembre 1577 ; Antoine d'Aguilar, chanoine de Tolède ; Frère Garcia Manrique, fils illégitime, moine franciscain d'abord, puis évêque de Vich en Catalogne ; Pierre d'Ossorno, théologien, mort en 1585 ; Garcia Manrique de Valdes Caray, archevêque de Tarragone.

Don Geronimo Manrique, appelé à l'honneur de célébrer la messe du Saint-Esprit au mouillage de la fosse Saint-Jean, ne serait-il pas le même qu'Antonio Manrique, qui mourut en 1577 évêque de Pampelune? Ce n'est pourtant pas la recherche de ce point historique, peu important assurément en lui-même, qui m'a conduit à étudier la généalogie des Lara-Manrique : j'ai cédé au penchant par lequel je me sens involontairement entraîné, quand il s'agit de l'Espagne. Remonter au temps où l'Espagne reconquérait son indépendance sur les Maures, c'est ajouter au récit de la bataille de Lépante le meilleur des commentaires.

Il semble que les uns vont encore crier :

« Que mas vale un caballero
De los de Córdoba la llana
Que no veinte ni treinta
De los de casa de Lara. »

« Mieux vaut un chevalier de Cordoue la Belle, que vingt ou trente guerriers de la maison de Lara. »

campagne de 1570, — sont-elles instruites de cette résolution nouvelle? Il n'est guère probable qu'on les ait laissées se diriger sur Tarente, pendant que le reste de l'armée ferait route pour Corfou. N'oublions pas pourtant une des dernières recommandations de Toledo : « Si je n'avais pas, écrivait le 13 septembre ce zélé conseiller, de forces suffisantes pour engager la lutte, je n'emmènerais pas avec moi les naves, ni aucun navire qui ne fût à rames. Je craindrais, en les emmenant, une de ces deux choses : de les perdre en route, ou de me perdre moi-même, pour ne pas les abandonner. » Le souvenir de la funeste journée de Prévésa inspirait évidemment ce conseil. Toujours est-il que les naves, quel que soit le chemin qu'elles aient suivi, ne rejoignirent la flotte qu'après la victoire du 7 octobre 1571.

Trois semaines entières nous séparent encore de ce jour à jamais mémorable : que de doutes, que d'angoisses, que d'incidents faits pour ébranler l'âme la mieux trempée, se succéderont dans l'intervalle!

Les autres, soyez-en sûrs, ne feront pas attendre la réplique :

« Que mas vale un caballero
De los de casa de Lara
Que cuarenta ni cincuenta
De los de Córdoba la llana. »

« Un chevalier de la maison de Lara vaut au moins quarante ou cinquante guerriers de Cordoue la Belle. »

CHAPITRE II.

LA GRANDE TRAVERSÉE DE MESSINE A CORFOU.

Le 17 septembre, à l'aube, vers cinq heures du matin, l'avant-garde appareille. L'escadre de Jean-André dégage ensuite la première le terrain, puis la réale donne par son exemple le signal au reste de la flotte. Tout le jour on contourne à petite vitesse la pointe extrême de l'Italie : le soir venu, Doria « se met à la fonde » sous le cap Spartivento, à trente ou trente-cinq milles au plus du mouillage de la fosse Saint-Jean. Deux milles plus loin, la réale laisse à son tour tomber l'ancre. Barbarigo et le marquis de Santa-Cruz viennent, après la réale, marquer la place qu'occuperont l'aile gauche et le corps de réserve. Les galères de chaque escadre se groupent alors autour de leurs chefs respectifs.

Quelle lenteur dans tous ces mouvements ! L'amiral Lalande sut, en 1840, imprimer de plus vives allures à la force navale qu'il commandait : à un

signal donné, l'escadre entière prenait son vol comme une compagnie de perdreaux. Formé, dès ma jeunesse, à l'école de cet excellent maître, j'ai pu, trente ans plus tard, arrêter brusquement sur place six navires cuirassés arrivant tous ensemble à leur poste de mouillage : aurais-je aussi bien réussi, s'il m'eût fallu faire mouiller simultanément une flottille de deux cents torpilleurs? Je l'aurais du moins essayé. Chacun a ses idées en fait de tactique : assouplir son escadre me paraît devoir être, aujourd'hui surtout, la principale préoccupation du chef qui se prépare à conduire ses vaisseaux à l'ennemi.

Le lendemain, 18 septembre, le temps était incertain. Don Juan, après avoir pris l'avis des pilotes, hésitait à faire le signal d'appareiller. A dix heures du matin son impatience l'emporte : la flotte lève l'ancre. Le temps, malheureusement, se gâte de plus en plus : il faut revenir au mouillage. A la nuit, le vent tombe : une heure après la première garde, — à une heure du matin, — toute la flotte appareille de nouveau. Pendant le reste de la nuit, le lendemain encore, du lever de l'aube au coucher du soleil, on fait force de voiles et de rames : on dépasse le cap Stillo, on traverse le

golfe de Catanzaro, osant, — singulière audace, — se tenir ainsi à plus de trente milles au large.

Arrivée à la hauteur du cap des Colonnes, au moment où va s'ouvrir le golfe profond de Tarente, la flotte se voit contrainte de se rapprocher de terre et de chercher sous le cap un abri contre le vent violent de nord-est. Le 20 au matin, don Juan veut à tout prix continuer sa route : il ne fera qu'imposer une fatigue inutile à ses équipages. Le vent du nord le ramène, après quelques heures de lutte, au mouillage.

A deux heures de la nuit, vingt galères sont tout à coup signalées au large. Vingt galères ! Ce ne peut être que l'escadre d'Oulouch-Ali, momentanément séparée de la flotte turque, cherchant sans doute à la rallier. Don Juan ne laissera, croyez-le bien, à aucun de ses lieutenants le soin de mettre le cap sur cette aubaine : il donne l'ordre à trente-cinq galères de le suivre et se porte, avec la réale, à la rencontre de la force inconnue qu'il croit composée des vaisseaux d'Alger.

Soyez plus avare de votre sommeil, plus économe de la vigueur de vos chiourmes, jeune capitaine qui n'avez pas appris à supporter sans agitation les longues heures d'attente où le calme des

plus vieux généraux se dément si souvent : j'ai vu, en pareille occurrence, l'amiral Bruat, devant Odessa, tromper son impatience fiévreuse par les émotions de nombreuses parties de trictrac ; Doria, le grand André Doria, devant Africa, jouait aux tarots. Le vent est-il obstinément contraire ? Essayez de ce sédatif.

Les galères aperçues ne sont pas des galères ennemies : ce sont des galères alliées qui remorquent, à grand renfort de bras, les galéasses. Don Juan revient, tristement désappointé, sur ses pas : il va mouiller à la cala delle Castelle, au revers du cap des Colonnes. Là du moins un dédommagement lui était réservé : cinq cents fantassins des milices calabraises ont été acheminés vers ce point de la côte. Don Juan, qui cherche partout des soldats, qui ne craint rien tant que d'avoir à combattre les Turcs sans un nombre suffisant d'arquebusiers, se saisit à l'instant du renfort placé sur son chemin : il le distribue à bord de ses galères.

« Je devais, écrit-il de ce même mouillage, aller moi-même à Tarente et à Otrante, pour y prendre quinze cents Espagnols et un certain nombre d'Italiens : ce serait me détourner de la poursuite du Turc. Je préfère envoyer le marquis de Santa-Cruz,

capitaine général des galères du royaume de Naples, et Paulo Canale, commandant d'une division vénitienne, chercher ces troupes, dont les services me seront si utiles. »

Le marquis de Santa-Cruz et Paulo Canale, qu'il faut bien distinguer du provéditeur Antonio Canale, — *il Canaletto,* comme on l'appelle le plus souvent, — vont être, en effet, détachés avec quarante galères, aussitôt que la brise de nord-est mollira. Le premier se dirigera sur Tarente, le second sur Gallipoli. Mille Espagnols des présides du royaume de Naples, en d'autres termes un millier de galériens, et les milices de la Pouille, que commande Tiberio Brancaccio [1], viendront ainsi, — don Juan du moins l'espère, — remplacer les malades qu'on a dû laisser à Messine.

Quinze cents ou deux mille soldats de plus ne sont assurément pas à dédaigner : se séparer de plusieurs de ses meilleures galères, quand on peut d'un instant à l'autre voir apparaître l'ennemi, n'en est pas moins une décision qui, si la malechance s'en mêlait, pourrait bien être traitée par les esprits

[1] « Il y avait, nous apprend M. Conforti, deux Napolitains de ce nom dans l'armée de la Ligue. Ascanio Brancaccio faisait partie de la compagnie du comte de Caserte. Tiberio Brancaccio ne rejoignit la flotte qu'après la bataille. »

chagrins d'inspiration singulièrement malheureuse. Il n'est pas de faiblesse plus fréquente que celle qui consiste à vouloir toujours grossir ses bataillons, multiplier ses moyens d'attaque. On oublie trop que le temps consacré à se rendre plus fort ne sera pas entièrement perdu pour l'adversaire. Lui aussi aura probablement rassemblé de nouveaux bataillons, perfectionné ses engins de guerre : la proportion des forces n'aura pas changé.

Deux jours, trois jours se passent; le vent ne varie pas. Loin de pouvoir faire route, on doit se tenir pour heureux de réussir enfin à traîner les lourdes galéasses au mouillage. La capitane de Malte a levé l'ancre pour aller prêter assistance aux galères qui les remorquent : une violente rafale la jette sur l'écueil de Cavora; il faudra une journée entière pour la remettre à flot. Un mauvais sort plane sur cette galère. Sur ces entrefaites arrive un brigantin de guerre expédié de Corfou. Les nouvelles qu'apporte ce messager vont redoubler l'agitation qui règne dans la flotte, enchaînée par le sort contraire au rivage.

« La flotte ottomane, disent les dépêches du gouverneur vénitien, s'est retirée dans la baie de Prévésa, où elle compte attendre les ordres du Grand Sei-

gneur. » — « C'est le ciel qui nous la livre, s'écrie dans sa bouillante ardeur le vieux Veniero. Il n'y a pas un instant à perdre : ce n'est plus à Corfou qu'il faut aller, c'est à Prévésa même. Traversons sur-le-champ le canal et allons surprendre l'ennemi avant qu'il ait songé à quitter son mouillage. » — « Vous oubliez donc, répliquent les conseillers de don Juan, que six mille bons soldats nous attendent à Corfou ! Pouvons-nous exposer la flotte à la violence de ces vents, qui ne nous permettent pas même de sortir avec sécurité de l'anse où nous avons jeté l'ancre? Sur un si grand nombre de galères, on en compte plus d'une peu propre à braver les dangers de la haute mer. Et les galéasses ! Leur feronsnous faire à la remorque un voyage de plus de soixante lieues? »

Le seul parti à prendre est évidemment de gagner, comme on en a toujours eu l'intention, le cap d'Otrante ou tout au moins le cap de Sainte-Marie, à l'extrémité du talon de la botte italienne. De cette pointe avancée à Corfou, la distance à franchir n'est plus que de quinze ou seize lieues à peine. C'est par là qu'ont passé toutes les expéditions de galères, à commencer par la grande expédition que Nicias conduisit jadis en Sicile.

La discussion s'animait : Marc-Antoine y mit fin en se rangeant à l'avis des capitaines espagnols. Le général du Pape avait jusque-là constamment secondé l'ardeur des Vénitiens : il refusa de s'associer au projet périlleux de Veniero, et les Vénitiens, — rendons-leur cette justice, — ne lui en surent pas mauvais gré. Tant était grande la confiance que leur avait, dans la précédente campagne, inspirée la loyale conduite de Colonna! Était-il bien certain d'ailleurs que les Turcs se fussent retirés à Prévésa? D'autres rapports parlaient de Céphalonie et de Zante : on avait signalé les Turcs dans les eaux de ces deux îles; peut-être se repliaient-ils déjà vers les ports du Péloponèse, vers Négrepont, ou même vers le Bosphore. Avant de prendre un parti, ne fallait-il pas tenter de se procurer des renseignements plus sûrs? Don Juan fait appeler le commandeur Gil d'Andrada[1]. Que le commandeur choisisse quatre galères parmi les plus rapides; on doublera, s'il est nécessaire, le nombre des rameurs, mais que cette fois les vaisseaux expédiés pour

[1] Ce brave chevalier de Malte, que nous avons rencontré en 1560 à Zerbi (voyez, dans les *Corsaires barbaresques*, la page 277), est celui que Brantôme, habile à défigurer les noms, quoique la langue espagnole lui soit aussi familière que le français, appelle le « chevalier Villandrade ».

prendre langue ne reviennent pas sans avoir rencontré les Turcs!

Le 21 septembre, Gil d'Andrada met sous voiles : les vents de nord-est et de nord retiennent encore, malgré tout le dépit qu'en éprouve don Juan, le gros de la flotte au mouillage. Toutes les galères sont loin de valoir les quatre navires d'élite qu'emmène le commandeur : ce serait folie de vouloir les exposer aux mêmes hasards.

Le découragement gagne facilement une flotte retenue par les dieux en Aulide : le moindre présage habilement interprété la rassure, par bonheur, aussi aisément. Dans la nuit qui suivit le départ de Gil d'Andrada, le vent de nord soufflait avec force; le ciel, clair et serein, brillait tout constellé d'étoiles scintillantes. Soudain, de la voûte bleue, une lueur éclatante se détache et traverse l'espace en laissant derrière elle une longue traînée de flamme. Plus de doute! La victoire est proche : le ciel lui-même l'annonce. La colonne de feu qui, au temps de l'Exode, précéda le peuple d'Israël dans le désert, reparaît pour guider sur la mer la flotte chrétienne.

Tous les fronts s'éclaircissent, tous les cœurs renaissent à l'espoir. Qui oserait contester le favorable augure?

Dans la nuit du 22 au 23 septembre, le vent tourne à l'ouest-nord-ouest. La mer, si prompte à s'apaiser, dans ces calmes bassins de la Méditerranée, tombe à l'instant. Don Juan n'attend pas le jour pour appareiller. Quand le soleil se lève, la flotte a déjà fait plus de quarante milles en mer et se trouve à la hauteur de Rocca Imperiale, forteresse située au fond du golfe de Tarente. Le vent continue peu à peu son évolution : le 23 au soir, emportée par une belle brise de sud et de sud-est, la flotte atteint le cap Sainte-Marie.

Voici le moment de prendre son élan : le 24 septembre au matin, par une pluie battante, par une pluie accompagnée d'éclairs et de tonnerre, les pilotes découvrent les îlots de Samotraki, de Fanò et de Merlera : quelques heures encore, et ils signaleront la pointe septentrionale de Corfou. A dix heures du matin la flotte mouille à l'abri des écueils qui joignent par une chaîne presque continue Samotraki à la grande île.

Le vent de sud-est a conduit les galères jusqu'à ce mouillage : il les y retiendra pendant deux jours encore. Tous les efforts pour pousser plus avant demeurent inutiles. Maint appareillage laborieux n'a fait que démontrer l'impuissance des chiourmes.

Il faut se résigner. Dans la nuit du 25 au 26, à deux heures du matin, une accalmie permet enfin de gagner à grand'peine la côte ferme et l'entrée du détroit. Les vaisseaux jettent l'ancre devant Santa-Maria di Casopoli, pointe extrême de Corfou de ce côté. C'est là que Gil d'Andrada rallie la capitane.

Le vaillant commandeur arrive du port de Corfou : les vents de sud ne lui ont pas permis de pousser plus avant. Apporte-t-il au moins quelques nouvelles? Andrada ne rapporte que les tristes rumeurs déjà recueillies par don Juan sur la route : Corfou ravagée, les Turcs repoussés par la citadelle, la flotte ottomane signalée par des barques de Zante faisant route à l'est. L'ennemi a donc dépassé le golfe de l'Arta : où pourra-t-on désormais aller le chercher? S'il s'est réfugié dans le golfe de Lépante, la campagne est finie, les frais de l'armement perdus : on ne forcera pas avec des galères le passage redoutable des petites Dardanelles. La flotte chrétienne serait anéantie par le feu des deux châteaux[1].

[1] On le croyait du moins. Combien de passages ont dû leur inviolabilité à la réputation qu'on leur avait faite d'être *inexpugnables!* Le 12 juillet 1828, le capitaine de frégate Buchet de Châteauville, commandant la petite corvette *l'Écho,* force sous le feu des deux formidables forteresses, — le château de Morée et le château de

L'absence des naves se fait alors cruellement sentir : les naves portent un équipage de siége, et quand les opérations maritimes deviennent impossibles, il y a toujours sur la côte d'Albanie quelque place dont on peut, pour ne pas rentrer au port les mains vides, tenter de s'emparer. Une frégate a été expédiée à don Charles d'Avalos le jour même où l'itinéraire de la flotte fut modifié : les naves doivent être avisées à cette heure que ce n'est plus à Tarente, mais bien à Corfou qu'elles auront à se rendre. Appareillons donc pour Corfou : on y tiendra conseil. Il n'y a pas un mouvement qui n'appelle dans cette flotte combinée une délibération.

Le 26 septembre, vers dix heures du matin, la flotte mouillait sous le canon de Corfou : il lui avait fallu dix jours pour accomplir une traversée de quatre-vingts lieues environ. « L'allégresse de la

Roumélie, — le Rhion et l'anti-Rhion de l'antiquité, — l'entrée du golfe de Lépante, va jeter l'ancre devant Corinthe et s'oppose à ce que trois cents captifs grecs soient transportés de la Morée en Roumélie par une colonne de Turcs Albanais. Le 25, il sort du golfe, comme il y est entré, malgré le feu des batteries. L'amiral de Rigny, en témoignage de sa satisfaction, met le capitaine, les officiers et l'équipage de l'*Écho* à l'ordre du jour de l'escadre. L'artillerie des petites Dardanelles n'aurait probablement pas arrêté plus sûrement la flotte de la Ligue que celle des galéasses n'arrêta la flotte ottomane.

place fut telle qu'il n'y eut pas une pièce d'artillerie qu'on ne tirât. » La réale répondit à ces salves joyeuses par trois coups de canon.

« Où le Turc a passé, dit le proverbe, l'herbe ne pousse plus. » Ce peuple semble avoir eu le génie de la dévastation. Le spectacle qui s'offrit à don Juan et aux principaux chefs de la flotte, quand ils mirent pied à terre, était bien fait pour stimuler leur zèle et leur désir de vengeance : partout les traces de l'incendie, du pillage, de la profanation la plus sacrilége. Le marquis de Santa-Cruz et Paulo Canale rejoignirent la flotte le 27 septembre. Leur arrivée vint faire diversion aux amères pensées qu'éveillait la vue de tant de ravages. Un peu plus d'activité les aurait certainement prévenus.

Santa-Cruz et Canale amenaient de Calabre quelques troupes, en très-petit nombre il est vrai. Les soldats des présides s'étaient mutinés ; il fut reconnu impossible de procéder à leur embarquement. Le désappointement eût été infiniment plus grand si la flotte, au lieu de toucher à Corfou, avait directement fait route de la côte de Calabre vers l'ennemi.

CHAPITRE III.

NOUVEAUX DÉLAIS. — RECONNAISSANCES ET EXERCICES.

La relâche de Corfou offrait une excellente occasion de combler les vides qui existaient encore dans les garnisons des galères. Le gouverneur de l'île se prêta de la meilleure grâce du monde aux combinaisons qui lui furent suggérées par les généraux de la Ligue. Qu'on lui laissât seulement deux mille hommes d'infanterie avec le colonel Giovanni Antonio Acquaviva [1], il mettrait le reste de ses troupes, — quatre mille hommes environ, commandés par les colonels Paolo Orsino, Camillo di Correggio et Filippo Ronconi, — à la disposition de Veniero. Chacun, parmi les Vénitiens surtout, avait le sentiment de la gravité de la lutte qu'on

[1] Ce colonel napolitain était un des frères de Giovanni-Gerolamo Acquaviva, chevalier de la Toison d'or et duc d'Atri. « Orazio Acquaviva, écrit l'auteur des *Napolitains à Lépante,* servait, au temps de la Ligue, en qualité de capitaine des Vénitiens. Après la mort de Gianantonio, son frère, il obtint la charge de colonel, prit plus tard l'habit de religieux et fut nommé évêque de Caiazzo. »

allait engager : l'heure eût été mal choisie pour se montrer ménager de ses ressources. Le meilleur moyen de garantir la sécurité de Corfou était encore d'aider la flotte chrétienne à détruire la flotte ottomane. Anéantir la suprématie navale des Turcs, tel était le seul but sérieux qu'on pût se proposer.

Arriverait-on cependant à joindre l'armée d'Ali-Pacha? Ne devait-on pas craindre qu'aperçue pour la dernière fois des hauteurs de Zante, cette armée n'eût continué sa route vers Constantinople, ou trouvé dans Lépante un refuge inexpugnable? On ne tardera guère à être fixé sur ce point : don Gil d'Andrada, détaché de nouveau en reconnaissance, a reçu l'ordre de poursuivre à tout risque sa mission, et don Juan compte bien qu'un officier aussi intrépide ne ralliera pas cette fois son général sans lui apporter des renseignements positifs.

Il fallait tout prévoir : don Juan voulut se réserver la faculté de battre les murailles de quelque place forte, d'attaquer au besoin Sainte-Maure ou Prévésa. Ces deux forteresses, jadis possessions vénitiennes, tenaient toujours au cœur de la République. En vue d'une opération qui serait de courte durée ou qu'on remettrait, si les choses traînaient en longueur, à la campagne prochaine, les géné-

raux, après avoir délibéré, se contentèrent d'emprunter à l'arsenal de Corfou six grosses pièces de siége, des roues, des flasques de rechange, de la poudre, six mille boulets. L'embarquement des troupes de renfort, de l'artillerie et des munitions, dirigé par Gabrio Serbelloni [1], fut terminé le 28 sepbre. Si l'on en croyait certains rapports, émanés, il est vrai, d'agents subalternes, le chiffre des soldats distribués à bord des galères et des naves toujours absentes se serait alors élevé à trente-trois mille : — trente mille Italiens, mille Espagnols et Allemands, deux mille volontaires.

Résolu à quitter Corfou, don Juan alla mouiller sur la rade des Moulins, à cinq ou six milles de la ville. Le lieu lui semblait propice pour y faire des exercices de combat et de débarquement. Le soir même arrive de Céphalonie une frégate expédiée par Gil d'Andrada : la flotte ennemie s'est bien, comme on le présumait, retirée à Lépante; le vendredi 23 septembre, les Céphaloniens ont vu défiler vers le sud soixante galères partagées en divers

[1] « Gabrio Serbelloni, dit Brantôme, était un vaillant capitaine. » Au mois de septembre 1574, Oulouch-Ali assiégeait, devant Tunis, le fort de l'Étang, défendu par Pagan Doria et par Serbelloni. « Ces deux chefs, avec leurs Italiens, firent grand'honte et la barbe aux Espagnols qui étaient dans la Goulette. Ils combattirent et se défendirent bien autrement qu'eux. »

groupes et remorquant deux naves. Ali-Pacha renonce donc à prendre l'offensive, puisqu'il ne craint pas de s'affaiblir ainsi, au moment même où il doit supposer la flotte de la Ligue en route pour la côte de Dalmatie. Don Juan, à cette nouvelle, serait déjà sous voiles, s'il n'écoutait que son impatience. Que d'obstacles cependant, combien de nécessités, méconnues par ceux qui jugent de loin les choses, peuvent enchaîner l'ardeur d'un commandant en chef! Les galéasses, bien que la traversée de la rade de Corfou au mouillage des Moulins soit bien courte, sont encore en retard : quand elles auront rallié, il faudra, — délai inévitable, — aller chercher sur la côte de l'Épire de l'eau et du bois. Don Juan mettra du moins à profit, autant qu'il est possible, ce temps doublement précieux, si l'on songe à la saison avancée, ce temps que mille incidents imprévus consument.

Toute la flotte reçoit l'ordre d'exécuter un branle-bas complet de combat : sur chaque galère les pavesades sont dressées, les bastions établis en travers de la couverte, les soldats garnissent les rambades et les arbalétrières. Don Juan, de sa personne, s'assure que les dispositions commandées sont bien prises : il ne pourrait cependant visiter à lui seul

deux cents galères; le grand commandeur de Castille et Jean-André Doria le suppléeront à bord des vaisseaux qu'il est contraint de laisser de côté.

Le généralissime oublie donc l'animosité qui n'a pas cessé de régner entre les Vénitiens et l'amiral génois! Partout le commandeur a été accueilli avec déférence, avec empressement : quand Doria se présente à bord des galères vénitiennes pour remplir son office, les capitaines refusent de le recevoir. L'antipathie qu'inspire le chef cauteleux de la campagne de 1570 a ravivé les vieilles haines des deux républiques si longtemps rivales. Triste symptôme des divisions que la moindre occasion peut faire éclater! La responsabilité de don Juan est énorme : ce germe latent de désunion et d'indiscipline va-t-il donc encore l'aggraver?

Les généraux étaient tombés d'accord pour se rendre, dès que le vent s'y prêterait, dans le golfe de Lépante. Ils espéraient peu de ce mouvement; l'intérêt de leur réputation exigeait toutefois une démonstration offensive. A trente milles environ au sud-sud-est du port de Corfou, s'ouvre sur la côte albanaise la baie de Gomenizza : assuré d'y trouver en abondance de l'eau et du bois, don Juan, le 30 septembre à neuf heures du matin, appareille

avec toute la flotte, descend le canal, et, au lieu de doubler la pointe méridionale de Corfou, se rapproche de la rive opposée pour aller jeter l'ancre au fond du golfe dont le dernier repli offre à ses galères un abri contre tous les vents. Les galéasses sont laissées à l'entrée, les galères s'accostent d'aussi près que possible au rivage, leurs éperons tournés vers la terre, pour protéger de leur artillerie les hommes qui seront envoyés à l'aiguade. La précaution est indispensable, car le terrain sur lequel on va débarquer appartient à l'ennemi. Nul ouvrage fortifié n'en défend cependant l'accès : seulement il est à craindre que les milices de la province, à la vue de tant de vaisseaux, n'accourent de toutes parts, prêtes à repousser une descente.

Le premier jour tout se passe sans combat : le 2 octobre, les arquebusiers qu'on a mis à terre pour garder et couvrir au besoin les esclaves occupés à faire de l'eau, se laissent entraîner assez loin de la plage à la poursuite de quelques cavaliers albanais. Leur imprudence les conduit tout droit dans une embuscade. Un certain nombre, — des Espagnols surtout, — reste prisonnier. La perte était peu sensible pour une si grande armée. Les Albanais jugèrent néanmoins la capture importante : les ami-

raux de la flotte ottomane, malgré les hardies reconnaissances de leurs éclaireurs, devaient être encore imparfaitement renseignés sur la force réelle de l'armée chrétienne : en expédiant sur-le-champ à Lépante les soldats dont une circonstance heureuse lui avait permis de s'emparer, le gouverneur du district de Gomenizza rendait au capitan-pacha un signalé service. Don Juan eût payé cher semblable capture.

Pour la troisième fois, le 1er octobre, Gil d'Andrada n'avait pas, de ses propres yeux, vu et compté les bâtiments turcs : il était surtout incapable d'éclairer don Juan au sujet des détails intérieurs de ce grand armement. Quel pouvait bien être le chiffre des soldats embarqués? Aurait-on affaire à des miliciens ou à des janissaires? Les équipages étaient-ils valides, les chiourmes au complet? On ne savait absolument rien de précis à cet égard : Gil d'Andrada ne rapportait de ses courses répétées que des rumeurs. Les Turcs se trouvaient certainement à Lépante : ce point seul restait hors de doute. Ils avaient détaché à Coron soixante navires à rames et deux navires à voiles. Ces vaisseaux devaient déposer à Coron les malades et ramener de Coron des troupes fraîches. Le détachement dont

l'absence affaiblissait si notablement l'armée ennemie était-il déjà revenu à Lépante? Gil d'Andrada ne le pensait pas : l'effectif de la flotte turque ne dépassait pas, suivant lui, en ce moment, deux cents navires. Sur ces deux cents navires les équipages, sensiblement diminués par les maladies et par les fatigues de la campagne d'été, ne se trouvaient pas au complet.

D'où venaient à Gil d'Andrada les informations que don Juan s'empressait de communiquer à ses collègues? Le commandeur avait arrêté et visité des barques grecques; il avait interrogé, pressé de mille questions les matelots qui les montaient. Ces matelots ne pouvaient-ils avoir déprécié à dessein les forces des Ottomans? N'auraient-ils point parlé avec le même dédain des forces de l'armée chrétienne, s'ils eussent eu à répondre au capitan-pacha? Les nouvelles agréables sont toujours les nouvelles les mieux reçues, le plus libéralement récompensées. De grands événements de guerre, des événements destinés à changer la face du monde, n'ont souvent eu d'autre cause qu'une notion inexacte des hasards au-devant desquels on courait. Ah! si la partie adverse consentait à étaler ses cartes sur la table, que d'anxiétés elle nous épar-

gnerait! Le capitaine du *Shannon* adressant son défi au commandant de la *Chesapeake,* lui énumérait loyalement le nombre, le calibre de ses canons, le chiffre de son équipage. Le cas est rare; le cas fut peut-être même sans exemple, avant que les indiscrétions de la presse et les débats parlementaires en fissent pour ainsi dire la loi du jour.

Les Turcs possédaient dans leurs corsaires barbaresques des éclaireurs hors de pair, et pourtant les Turcs demeuraient encore, vis-à-vis de don Juan, dans une ignorance bien voisine de la sienne. Pendant que la flotte alliée s'attardait dans le port de Messine, un corsaire entreprenant jusqu'à l'impudence, le fameux Kara-Khodja, peignant sa galiote de vingt-deux bancs en noir, ne craignit pas de pénétrer de nuit jusque dans la darse, pour y compter les vaisseaux chrétiens. Il ralliait la flotte turque; à la hauteur du cap Sainte-Marie, des frégates calabraises se trouvent sur son chemin. Kara-Khodja s'en empare. Les dépositions des prisonniers sont d'accord avec le témoignage de ses yeux. Un autre corsaire, Kara-Djaly, a tenté un coup non moins téméraire. Don Juan occupait alors le mouillage de Corfou. Kara-Djaly est monté sur une barque non pontée. Il ose, l'audacieux, se glisser, à la

faveur d'une nuit sans lune, dans les lignes ennemies. Lui aussi se croit, après cette expédition, en mesure de rapporter au capitan-pacha une appréciation très-fidèle des forces que l'armée du Grand Seigneur aura, si elle prend l'offensive, à combattre.

Kara-Djali, Kara-Khodja, ont tous deux opéré leur reconnaissance au moment où la flotte de la Ligue n'avait point encore réuni tous les vaisseaux qui, le 1er octobre, la composent. L'un compta les vaisseaux chrétiens avant l'arrivée de Doria et de Santa-Cruz à Messine; l'autre essaya d'en constater le nombre avant le retour à Corfou de Santa-Cruz et de Canale, détachés dans le golfe de Tarente. La fortune contraire sembla prendre plaisir dans ces deux occasions à égarer le commandant en chef de la flotte ottomane. Les aveux que la torture arracha aux soldats capturés à l'aiguade de Gomenizza le confirmèrent dans son erreur.

Interrogés d'abord séparément, confrontés ensuite, tous les captifs s'accordèrent à déclarer que quarante galères étaient parties avec Santa-Cruz et Canaletto. Ces bâtiments, pensaient-ils, devaient avoir été expédiés à Venise, où des troupes prêtes à s'embarquer les attendaient. Les naves et les

galéasses, objet d'effroi pour les Musulmans, n'avaient pas encore rallié la flotte. Les vents contraires, très-probablement, les retenaient entre les îles Ioniennes et la côte de Calabre.

Le plus artificieux des Grecs, Sinon en personne, aurait-il mieux dit? Pour inspirer une fausse confiance au capitan-pacha, quel conte ingénieux eût pu valoir cette confession naïve? Les malheureux chrétiens dont on serrait les pouces jusqu'à en faire jaillir le sang n'altéraient pas sciemment la vérité; ils entretenaient le plus sincèrement du monde l'ennemi dans la croyance qui allait le conduire à sa perte. Les galères de Santa-Cruz et de Canale étaient revenues à Corfou, pendant que les captifs expédiés à Lépante faisaient de l'eau à Gomenizza. Tombés au pouvoir des Turcs, entraînés dans l'intérieur des terres, ces captifs ne virent pas les bâtiments dont ils signalaient l'absence entrer, au déclin du jour, dans la baie. Les galéasses, de leur côté, naviguaient constamment à part. On leur laissait une complète indépendance de manœuvre, afin qu'elles pussent librement profiter du secours du moindre vent favorable. N'était-il pas naturel, dès lors, que de simples soldats ne fussent pas au courant de leurs mouvements? Tous ces renseignements réunis,

toutes ces informations provenant de sources diverses, tendaient nécessairement à rassurer les Turcs et ne pouvaient que les encourager à chercher l'occasion de livrer bataille.

La fatalité s'en mêlait. C'était sur cette fatalité que comptait Pie V : sa foi de Chrétien l'appelait la Providence.

CHAPITRE IV.

LE CONSEIL DE GUERRE DE LÉPANTE. — DÉNOMBREMENT DE LA FLOTTE OTTOMANE.

Dès que Méhémet-Bey fut revenu de Coron à Lépante, ramenant sur ses soixante galères trois mille spahis levés dans les districts méridionaux du Péloponèse, — Méhémet avait accompli sa mission en cinq jours, — le conseil s'assemble, convoqué par Ali, à bord de la capitane. Ali était jeune, ardent, confiant dans sa fortune et dans celle de son maître. Le pacha de la Morée venait de lui amener un nouveau renfort de quinze cents cavaliers; les garnisons de ses vaisseaux grossissaient à vue d'œil : il proposa résolûment de se porter au-devant de l'ennemi. Pertev, commandant général des troupes, déjà sur le retour de l'âge, émit un avis plus prudent : il augurait mal de cette entreprise. Oulouch-Ali, le vice-roi d'Alger, encore ému des nouvelles alarmantes recueillies à Raguse, se montrait com-

battu entre le désir de terminer la campagne par quelque action d'éclat et la crainte de compromettre le prestige acquis durant le cours d'un demi-siècle de victoires. Il exposait avec éloquence les chances favorables et les chances contraires : il ne concluait pas.

La plupart des vieux officiers, Méhémet-Bey, pacha de Négrepont et fils de ce Salih-Reïs qui fut un des plus vaillants compagnons de Barberousse; Méhémet-Scirocco[1], pacha d'Alexandrie; Kara-Bachi, pacha de la côte de Caramanie, furent plus positifs : ils se rangèrent, sans hésiter, à l'avis de Pertev-Pacha. Livrer bataille avec des soldats dont la plupart montaient pour la première fois sur des galères, avec des cavaliers auxquels sur la terre ferme l'infanterie des janissaires n'aurait certes pas, sans hésitation, ouvert ses rangs, leur paraissait une souveraine imprudence. Ainsi raisonnait l'expérience des vétérans qui se souvenaient encore du siége de Malte : le zèle bouillant du fils de Barbe-

[1] J'ai dit plus haut, dans une autre note, que ce nom de Méhémet-Scirocco signifiait probablement, dans la pensée des Chrétiens, le Méhémet du sud-est. Je crois devoir ajouter que le pacha d'Alexandrie s'appelait en réalité, au témoignage d'Hadji-Khalifah, Chouloq-Bey. De Chouloq à Scirocco la différence assurément est grande. Les historiens du seizième siècle nous ont cependant habitués à des transformations plus extraordinaires.

rousse, d'Hassan-Pacha, héritier du courage, des grands biens, du crédit, mais non pas de l'habile circonspection de son père, entraîna en revanche tous les jeunes : la majorité du conseil se prononça pour une action immédiate [1].

[1] J'ai feuilleté bien des livres, remué bien des liasses de papier pour me former une conviction au sujet de ce qui se passa dans le conseil des Turcs. Le texte qui précède est le résultat de ce long examen. Je ne me refuse pas cependant à mettre sous les yeux du lecteur quelques pièces de l'intéressant procès. Le lecteur pourra ainsi distribuer de lui-même et selon son propre jugement la part de responsabilité dans le grand désastre à chacun des chefs ottomans.

« Ali-Pacha, nous raconte Paruta dans son *Histoire de la république de Venise,* croyait, d'après les rapports de Kara-Khodja, que la flotte chrétienne n'avait que des équipages incomplets. Est-ce l'amour de la gloire ou un ordre exprès du Sultan qui le poussait à chercher l'occasion de livrer bataille?... Sa résolution était prise : il voulut cependant consulter, ne fût-ce que pour la forme, ses principaux capitaines. Pertaù-Pacha se tint sur la réserve : on n'obtint de lui ni un assentiment complet, ni un avis franchement négatif.

Le bey d'Alexandrie, Scirocco, homme âgé et de grande expérience, n'hésita pas à se prononcer contre l'offensive. « L'entreprise, dit-il, est pleine de danger. Rien ne nous y contraint, et si nous la tentons, nous la tenterons non-seulement sans raison sérieuse, mais tout à fait hors de propos. Jusqu'ici nous avons été victorieux; nous avons ravagé bien des îles, emporté un immense butin, enlevé de nombreux esclaves, conquis sur la côte d'Albanie deux positions stratégiques de grande importance, menacé Venise elle-même. Le souvenir de notre expédition restera, j'en suis convaincu, à jamais glorieux. Que pouvons-nous désirer de plus? Il faut savoir borner ses appétits de gloire et de domination, se bien garder de lasser la fortune. Nous avons déclaré la guerre aux Vénitiens pour nous emparer du royaume de Chypre : ce royaume fait aujourd'hui partie de l'Empire ottoman; pourquoi vouloir, après un tel succès, nous exposer aux hasards d'une bataille? Pourquoi obliger les ennemis à

Les Turcs marchaient à une défaite certaine : les Chrétiens, encore irrésolus, ne s'en doutaient pas.

combattre, quand la saison va rendre leur grand armement, leurs énormes dépenses inutiles?... »

Gerolamo Diedo, un témoin contemporain, celui-là, nous fera pénétrer plus intimement encore dans les conseils du capitan-pacha. Voici, suivant lui, ce qu'ont appris aux généraux de l'armée de la Ligue les dépositions de Méhémet-Bey, de Kara-Djaly et des principaux prisonniers qu'on put interroger après la bataille :

« Pertaù-Pacha, qui avait la direction des opérations sur terre, prit la parole, en sa qualité de général et aussi en considération de son âge. « S'il s'agissait d'attaquer une forteresse, dit-il, je connais peu de gens devant qui j'inclinasse mon opinion ; faut-il au contraire peser les chances d'une opération maritime, combien de personnes seront sur ce sujet plus compétentes que moi ! Cependant, quand je considère que les flottes de l'Espagne, de Venise, du Pape et d'autres princes chrétiens sont aujourd'hui réunies, il me paraît d'une souveraine imprudence d'aller affronter des forces aussi considérables..... Les Chrétiens ne sont pas venus si près de nous pour se retirer après une promenade innocente. Ils sont conduits par ce général Veniero qui est, chacun le sait, homme d'audace et de cœur. Veniero ne l'a-t-il pas prouvé ces jours-ci en s'emparant de Sopotò et en attaquant Durazzo ? N'eût-il que cent galères, il viendrait sans aucun doute nous chercher. Si les Chrétiens avaient eu la pensée de rester inactifs, ils se seraient arrêtés à Corfou, à moins qu'ils n'eussent rebroussé chemin vers Venise. Voulez-vous comparer les forces chrétiennes aux nôtres, vous ne trouverez pas que l'avantage soit de notre côté. Nous avons, il est vrai, deux cent vingt galères, un peu plus peut-être, et quarante galiotes, sans compter une vingtaine de brigantins ou de petites fustes. Mais il ne faut attendre aucune aide de ces bâtiments légers. Admettons que l'ennemi n'ait que deux cents vaisseaux, vous pouvez tenir pour certain que tous ces vaisseaux seront des galères. N'oublions pas les six mahones ou galéasses dont il faut tenir grand compte.

« Examinons maintenant l'armement. Les spahis, que nous avons récemment embarqués, sont en majeure partie des soldats novices : on n'en peut attendre aucun effort sérieux. Les autres ont peut-

Il fallut la rencontre des deux armées pour que la véritable proportion des forces apparût, à la con-

être combattu sur terre. Cela ne les a guère préparés à combattre sur mer. Presque tous sont armés d'arcs et n'ont point d'armes défensives qui les couvrent par derrière. Sur terre même, ils ont été habitués à combattre généralement en nombre supérieur. L'ennemi, au contraire, ne nous opposera guère que de vieux soldats venus d'Italie et d'Espagne, tous habitués à la mer, armés d'arquebuses, munis d'armes défensives. Nous aurons, en outre, à nous tenir en garde contre l'ennemi intérieur. Les esclaves chrétiens sont, sur nos galères, presque aussi nombreux que nos soldats. Le Sultan nous a donné l'ordre de combattre; il ne nous a pas enjoint de conduire sa flotte à un désastre infaillible. »

« Ali-Pacha savait que l'opinion de Pertaù trouverait peu d'appui. Il prit la parole à son tour. « Je ne pense pas, dit-il, que les Chrétiens veuillent livrer bataille tant que les naves n'auront pas rejoint les galères. Veniero le voudrait peut-être, mais il n'est guère probable qu'il entraîne les autres généraux. Le vent du sud-est continue de régner; les naves n'arriveront pas sans un changement de temps. Pour ma part, je serais bien loin de dédaigner le secours des galiotes et des fustes. Ces petits navires donneront à la flotte ottomane l'apparence d'une flotte beaucoup plus nombreuse que celles des Chrétiens; ils contribueront tout au moins à intimider l'ennemi. Leur agilité leur permettra, en outre, d'assister les galères en détresse.

« Les spahis sont, il est vrai, pour la plupart de jeunes soldats. On n'en peut pas moins compter sur leur bravoure. Mêlés aux vieux soldats qui viennent de faire une campagne si active, ils apprendront à tenir ferme sous le feu. Ils n'ont pas, je le confesse, l'habitude de la mer; mais il ne s'agit que de les conduire jusqu'à Céphalonie. On insiste beaucoup sur le nombre d'arquebusiers qui montent les galères chrétiennes. L'arquebuse est-elle donc si supérieure qu'on veut bien le dire au vieil arc ottoman? Pendant le temps qu'on met à charger l'arquebuse, l'arc aura décoché plus de trente flèches. Nos soldats n'ont pas de cuirasses : en ont-ils eu besoin pour vaincre en tant d'occasions les Chrétiens? Vous craignez la révolte des chiourmes au milieu du combat : nous ferons, aussitôt que l'abor-

sternation des Turcs, à la joie mêlée d'une religieuse gratitude des Chrétiens.

dage aura rendu les rames inutiles, coucher les forçats sous les bancs : tout esclave qui lèvera la tête sera immédiatement mis à mort.

« Ne nous est-il pas aussi permis de compter sur la vieille inimitié des Italiens et des Espagnols? Les prisonniers qui nous ont été envoyés de la baie de Gomenizza n'ont-ils pas raconté qu'à l'occasion du rigoureux châtiment infligé à quelques soldats, les généraux chrétiens avaient failli en venir aux mains? »

Lorsque le capitan-pacha et le général des troupes de terre eurent ainsi exprimé leur avis, ce fut au tour d'Oulouch-Ali, un des meilleurs capitaines de la flotte ottomane, de formuler le sien. Oulouch-Ali appuya vivement l'opinion du capitan-pacha. « Quand nos éclaireurs, dit-il, au retour de leur reconnaissance, sont venus nous déclarer que les vaisseaux chrétiens mouillés dans la baie de Gomenizza ne dépassaient pas le chiffre de cent soixante, je me suis offert à les aller attaquer avec cent galères : tous les capitaines alors m'approuvaient. Aujourd'hui nous savons de science certaine que l'ennemi n'a pu rassembler que deux cents galères et six galéasses. Craindrons-nous de lui offrir le combat avec deux cent quatre-vingts galères et galiotes ? Ce ne sont pas les vieux combattants de Zerbi et de Malte qui aimeront mieux rester à Lépante pour y rassurer les femmes. Souvenez-vous donc de ce général du roi Philippe qui vit passer notre flotte revenant du siége de Malte, — vous savez dans quel triste état, — et n'eut pas, bien qu'il affectât d'en avoir l'envie, l'audace de la poursuivre. Croyez-moi ! Ne perdons pas une heure. Allons résolûment à la rencontre de l'ennemi. Nous le verrons bientôt prendre la fuite ou, s'il nous attend, tomber en notre pouvoir. J'y engage ma tête : la victoire ne dépend que de la promptitude de notre départ. Si nous le différons, nous donnons aux naves le temps de rallier les galères; les généraux chrétiens reprennent à l'instant courage et viennent, à la honte du nom musulman, nous attaquer jusque devant Lépante. »

« A ce discours Pertaù ne trouva rien à répondre ; il craignit de faire suspecter son courage et consentit à courir la chance du combat, dès que les équipages des galères auraient été renforcés par ceux des petits navires qu'on désarmerait. »

La flotte ottomane comprenait 208 galères et 66 galiotes ou fustes, portant 25,000 hommes,

Paruta, Gerolamo Diedo, sont, on le voit, à peu près d'accord. Sereno, de son côté, a confirmé leur dire. Je ne mets pas en doute que les principaux prisonniers restés aux mains des Chrétiens après la bataille de Lépante n'aient été interrogés; j'admets volontiers que ces interrogatoires aient servi de base aux différents récits que j'ai essayé de résumer. Je dois faire observer cependant que le rôle attribué à Oulouch-Ali par Gerolamo Diedo est directement opposé à celui que lui prête l'historien musulman Hadji-Khalifah, — *Histoire des guerres maritimes des Ottomans,* édition de Constantinople 1141 (1728 de l'ère chrétienne). — Traduction inédite de mon très-savant et très-obligeant confrère M. Schefer, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Les chefs de la flotte ottomane, si nous en croyons Hadji-Khalifah (ou Khalfa, suivant l'orthographe adoptée par M. Schefer), tinrent un conseil auquel prirent part le Serdar Pertev-Pacha, l'amiral Aly-Pacha, Ouloudj-Aly-Pacha, beylerbey d'Alger, Djafer-Pacha, beylerbey de Tripoli, Hassan-Pacha, fils de Khaïr-ed-Din-Pacha, et quinze autres sandjak-beys et officiers supérieurs de la flotte. *Ouloudj-Ali-Pacha se prononça contre toute action.* « Notre flotte, dit-il, est en mauvais état : elle tient la mer depuis six mois, et tous les bâtiments ont des avaries. Dernièrement, à notre retour de Corfou, lorsque nous sommes entrés dans le golfe de Lépante, des spahis et des janissaires ont débarqué, avec ou sans permission, et se sont dispersés à terre. Les châteaux qui défendent l'entrée du golfe ne permettent pas aux Infidèles d'y pénétrer; il y a, en revanche, péril pour nous à vouloir en sortir. » Pertev-Pacha se rangea sans hésiter à cet avis. « Mais, dit l'amiral Aly-Pacha, n'avons-nous point à sauvegarder la réputation de bravoure des fidèles de l'Islamisme et l'honneur du Padischâh? Que peut-il résulter de l'absence de cinq ou de dix hommes à bord de chaque navire? » D'autres objections lui furent faites : aucune ne réussit à l'ébranler. « Puisque vous avez l'intention de livrer bataille, dit Ouloudj-Ali-Pacha, dirigeons-nous au moins vers le large. » L'amiral affirma qu'il valait mieux ne pas s'éloigner de la terre. Il y eut à ce propos de longues discussions. « Pourquoi, dit alors Ouloudj-Ali-Pacha, ceux qui ont

dont 2,500 janissaires; — ce sont là les chiffres les plus probables, bien que les relations officielles mentionnent, d'après l'interrogatoire d'Alhamet, gouverneur des fils d'Ali-Pacha, 230 galères et 60 galiotes, — 290 voiles au lieu de 274 [1].

pris part aux expéditions de Khaïr-ed-Din et qui ont combattu avec Dragut ne parlent-ils pas? Toutes les fois qu'un navire, atteint par les boulets, est près de terre, il va s'échouer pour ne point couler, et son exemple affaiblit la résistance des autres. » Les paroles d'Ouloudj-Ali-Pacha ne firent aucune impression sur l'amiral. « Au moins, ajouta Ouloudj-Ali, faites enlever les fanaux, les pavillons et les flammes. » L'amiral ne voulut pas davantage écouter cet avis : il n'y répondit que par des railleries. L'amiral était sans doute plein de bravoure et d'audace, mais il était égoïste, fanfaron et violent. Il n'avait aucune expérience de la guerre maritime. Il résolut d'exécuter d'une manière absolue les ordres qui lui arrivaient de Constantinople et qui lui enjoignaient avec menaces d'attaquer la flotte des Infidèles partout où il la rencontrerait.

Je n'essayerai pas de concilier ces divergences. Il sera peut-être plus simple de les expliquer. La première version, celle de Gerolamo Diedo, me semble la plus exacte. Gerolamo Diedo nous rend bien le langage tenu par Ouloudj-Ali avant la bataille; Hadji-Khalifah nous transmet celui qu'Ouloudj-Ali crut devoir s'attribuer après la défaite. Nous connaissons de longue date ces contrastes. Personne ne veut avoir contribué aux illusions qui amenèrent un résultat funeste. Bien peu en réalité se sont abstenus des bravades qu'ils mettent un soin jaloux, la catastrophe survenue, à cacher ou à désavouer.

[1] Composition de la flotte ottomane à la bataille de Lépante. La flotte ottomane qui combattit à Lépante comprenait des galères, des galiotes et des fustes.

« Il y avait, dit Jal dans son *Glossaire nautique,* des fustes grandes à peu près comme les galères; d'autres, petites, et qui ressemblaient assez aux brigantins pour que, d'un peu loin, on les confondît avec ces navires. »

« Le brigantin était, d'après Pantero Pantera, un navire un peu

La flotte de la Ligue comptait, le jour du combat, 6 galéasses et 203 galères ; — don Juan avait déta-

plus petit que la galiote, mais ayant la même forme, à cela près qu'il n'avait pas la coursie aussi élevée. C'était un bâtiment ponté, de huit à seize bancs, avec un seul rameur par banc et par rame, portant une seule voile, la voile de mestre.

« Les fustes de douze, treize, quatorze et quinze bancs admettaient l'arrangement des rames à deux et trois rames par banc.

« La galiote était une galère de seize à vingt-cinq bancs, avec trois hommes sur chaque rame. Elle n'avait qu'un mât, — l'arbre de mestre, — et ne portait que de petits canons. Les galiotes barbaresques étaient à vingt-cinq et vingt-six bancs, comme les galères chrétiennes. Elles ne portaient point de rambates. »

Girolamo Catena (*Vita del gloriosissimo Papa Pio Quinto*, Rome, 1587) ne nous a pas seulement donné le nombre des galères et des galiotes ottomanes : il nous a également transmis le nom des capitaines. C'est cette liste, où plus d'un nom sera évidemment défiguré, que nous croyons, malgré son imperfection, utile de reproduire.

La flotte turque avait été renforcée avant le combat de dix mille janissaires, deux mille spahis et deux mille volontaires.

Liste des navires et des capitaines ottomans qui ont pris part à la bataille de Lépante. (Avec les rectifications de M. Schefer.)

AILE DROITE.

1. Capitane du gouverneur d'Alexandrie (Fanal), capitaine Méhémet-Scirocco (Choulouq-Bey).
2. Galère d'Alexandrie, capitaine, Kara Cubatt. (Kara Kobad.)
3. (id.), —, Bagli Saraf. (Baghly Serraf.)
4. (id.), —, Djafer Kiaia. (Djafer Kiahia.)
5. (id.), —, Osman Tchelebi. (Osman Tcheleby.)
6. (id.), —, Pervis-Reïs. (Perviz-Reis.)
7. (id.), —, Bive Casapoli. (Qassab Oglou.)
8. (id.), —, Osman Orkhan.
9. (id.), —, Dervis-Aga. (Dervich-Aga.)
10. (id.), —, Bayezid Siman. (Bayezid Sinan.)
11. (id.), —, Osman-Ali.

ché le docteur Geronimo Morgat, auditeur général de la flotte, avec deux galères, pour qu'il allât à

12. Galère d'Alexandrie, capitaine, Delhi-Aga.
13. (id.), —, Dardagan Bardabeli.
14. (id.), —, Casli Kiaïa. (Ckazly Kiahia.)
15. (id.), —, Yousouf-Aga. (Youssouf Aga.)
16. (id.), —, Yousouf Magar. (Youssouf Madjar, — *le Hongrois*.)
17. (id.), —, Calafat Cheder. (Kalafat Khidr.)
18. (id.), —, Moustapha Genoves.
19. (id.), —, Dermigi Pari. (Demirdjy Piri.)
20. (id.), —, Mat Hassan.
21. (id.), —, Cheder Aga. (Kidhir Aga.)
22. Galère de Constantinople, — Suliman-Bey. (Suleyman-bey.)
23. (id.), —, Ibrahim.
24. (id.), —, Saban. (Chaaban.)
25. (id.), —, Kiaïa Tchelebi. (Kiahia Tcheleby.)
26. (id.), —, Cheder Siman. (Khidir Sinan.)
27. Capitane du fils de Kara Moustapha (Fanal).
28. Galère de Constantinople, —, Jaran Saba. (Yarin Sabah. — *Demain matin*.)
29. (id.), —, David Yousouf. (Daoud Youssouf.)
30. (id.), —, Salac-Reïs. (Solak-Reïs, — *gaucher*.)
31. (id.), —, Arnaut Ferrat. (Arnaout Ferhad.)
32. Galère de Tripoli de Syrie, —, Inzel Memi. (Inzil Memi.)
33. (id.), —, Schender Selim. (Iskender Selim.)
34. (id.), —, Lumagh Yousouf.
35. (id.), —, Bardach Tchelebi. (Bardak Tcheleby.)
36. (id.), —, Bagdad Hassan. (Bagdadly Hassan.)
37. (id.), —, Guzel Allibi. (Guzel Ali Bey.)
38. (id.), —, Brusali Piri.
39. (id.), —, Rodlu Ali. (Rodosly Aly.)
40. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Aga-Pacha.
41. Galère d'Anatolie, —, Sinan Moustapha.
42. (id.), —, Geigior Ali. (Kirkor Ali.)
43. (id.), —, Murat-Reïs.
44. (id.), —, Callipei Memi.

Otrante activer la fabrication du biscuit. — Je ne compte ni les frégates ni les brigantins.

45. Galère d'Anatolie, capitaine, Merul Moustapha.
46. (id.), —, Heder Lumet. (Hayder Lumet.)
47. (id.), —, Sinan Dervis. (Sinan Dervich.)
48. (id.), —, Memi Durmis. (Mamy Dourmich.)
49. (id.), —, Algagia Sinam. (Aladjah Sinan.)
50. (id.), —, Adagin Roustam. (Odadji Rustem.)
51. (id.), —, Chingeve Musata.
52. (id.), —, Yousouf Tchelebi. (Youssouf Tcheleby.)
53. (id.), —, Djafer Moustapha.
54. Capitane des galiotes (Fanal), —, Ali Genovese (corsaire). (Aly Djenevizly.)
55. Galiote, —, Megil-Reïs.
56. Capitane de Négrepont, —, Méhémet-Bey.

Total, 54 galères, 2 galiotes.

CORPS DE BATAILLE.

1. Gouverneur de Rhodes (Fanal), capitaine, Hassan-Bey.
2. Garde de Rhodes, —, Delhi Djafer.
3. (id.), —, Occi-Reïs. (Oktchi-Reïs.)
4. (id.), —, Prostunagi-Oglou. (Rouznamidj Oglou.)
5. (id.), —, Calafat-Oglou.
6. (id.), —, Gazizi-Reïs. (Aziz-Reïs.)
7. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Dromus-Reïs. (Dourmich-Reïs.)
8. Garde de Rhodes, —, Herbetei.
9. (id.), —, Orkhan-Reïs. (Osman-Reïs.)
10. (id.), —, Delhi-Piri.
11. (id.), —, Djafer-Aga.
12. Galère de Constantinople, —, Bachla-Reïs. (Bachly-Reïs.)
13. (id.), —, Coz-Ali. (Koz Aly.)
14. (id.), —, Calach-Reïs. (Qoulatch-Reïs.)
15. (id.), —, Oluz-Reïs. (Ouloudj-Reïs.)
16. Capitane du fils de Barberousse, —, Hassan Pacha.
17. Galère de Napoli de Romanie, —, Saraf-Reïs. (Serraf-Reïs.)
18. (id.), —, Alma-Reïs.

Cette énumération générale ne donnerait qu'une idée imparfaite de la valeur respective des deux

19. Galère de Napoli de Romanie, capitaine, Gurucli-Oglou. (Guizidly Oglou.)
20. (id.), —, Arnaut Tchelebi. (Arnaout Tcheleby.)
21. (id.), —, Magar-Ali. (Madjar Aly.)
22. Gouverneur de la Gabelle (Fanal), —, Djafer Tchelebi.
23. Galère de Napoli de Romanie, —, Delhi Tchelebi.
24. (id.), —, Delhi-Hassan.
25. (id.), —, Kara Piri Aga.
26. (id.), —, Sinan-Reïs.
27. (id.), —, Kara Moustapha.
28. (id.), —, Sali Arnaut. (Salih Arnaout.)
29. Gouverneur de Napoli de Romanie (Fanal), —, Previl-Aga. (Ressoul Aga.)
30. Galère de Métélin, —, Baluczi-Oglou. (Baliktchi Oglou.)
31. (id.), —, Barzarzi Moustapha. (Bazardji Moustafa.)
32. (id.), —, Sinan Bali.
33. (id.), —, Agdagi-Reïs. (Aktadji-Reïs.)
34. Galère de Constantinople, —, les deux fils d'Ali.
35. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Osman-Reïs.
36. Galère de Métélin, —, Delhi-Yousouf.
37. (id.), —, Ferath-Bali. (Ferhad Baly.)
38. (id.), —, Kiaïa Tchelebi. (Kiahia Tcheleby.)
39. (id.), —, Bagdar-Reïs. (Bagdadly-Reïs.)
40. (id.), —, Haluaghi Moustapha. (Helvadji Mustapha.)
41. Capitane des galiotes (Fanal), —, Caùr-Ali (corsaire).
42. Galère de Valona (Fanal), —, Kara-Khodja.
43. Gouverneur de Métélin (Fanal), —, Mahmoud Haïder-Bey.
44. Réale des Turcs (Fanal), —, Ali-Pacha, général de la flotte.
45. Capitane (Fanal), —, Pertev-Pacha, général de terre.
46. (id.) (Fanal), —, Moustapha-Esdri, trésorier.
47. Capitane des janissaires (Fanal), —, Mahmoud-Reïs.
48. Galère de Constantinople, —, Alci-Oglou. (Altchik Oglou.)
49. (id.), —, Kara Delhi.
50. (id.), —, Brous-Ali. (Broussaly.)
51. (id.), —, Salak-Fakir. (Solak-Fakir.)

armées : les galiotes n'étaient pas faites pour figurer en ligne, et le débat devait en réalité se décider

52. Galère de Constantinople, capitaine, Ferat Karadja. (Ferhad Karadja.)
53. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Tramontana-Reïs. (Capitaine du Nord.)
54. Galère de Constantinople, —, Suliman Tchelebi. (Suleyman Tcheleby.)
55. (id.), —, Delhi Ibrahim.
56. (id.), —, Murat Khorosan. (Murat Khorassan.)
57. (id.), —, Demir Bali.
58. (id.), —, Cabi Heit.
59. Capitane de l'écrivain de l'arsenal (Fanal), —, Murat Trasil.
60. Galère de Constantinople, —, Pervis Sinam. (Perviz Sinan.)
61. (id.), —, Bardagan Bali.
62. (id.), —, Djafer Karan. (Djafer Qiran.)
63. (id.), —, Dervis Sach. (Dervich Sagh.)
64. (id.), —, Kurbali. (Kourb Aly.)
65. Gouverneur de Tripoli de Barbarie (Fanal), —, Djafer-Aga.
66. Galère de Tripoli, —, Kara Ahmed.
67. (id.), —, Roustan Tchalmaghi. (Rustem Tchalmadji.)
68. (id.), —, Durmis Oglou. (Dourmich Oglou.)
69. (id.), —, Schender Dernigi. (Iskender Demirdji.)
70. (id.), —, Mohammed Ali. (Mehemmed Ali.)
71. Gouverneur de Gallipoli (Fanal), —, Asiz-Aga. (Aziz Aga.)
72. Galère de Gallipoli, —, Selim Siak. (Selim Châh.)
73. (id.), —, Heder Bachi. (Hayder Bakhchy.)
74. (id.), —, Sinam Moustapha. (Sinan Mustafa.)
75. (id.), —, Salih-Reïs.
76. (id.), —, Delhi Iskender.
77. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Doum Maiva.
78. Galère de Gallipoli, —, Pervis Lumagi Ali-Reïs. (Perviz Loghoumdji.)
79. (id.), —, Yousouf-Bali.
80. (id.), —, Sinam Bardachi. (Sinan Bardakli.)
81. (id.), —, Yousouf Cinigi. (Youssouf Tchinidji.)
82. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Piri-Bey Oglou.

entre les deux cent huit galères des Turcs et les deux cent neuf galères et galéasses des Chrétiens.

83. Galère de Constantinople, capitaine, Delhi-Osman.
84. (id.), —, Piri Sisnam. (Piri Sinan.)
85. Galiote, —, Dimir Tchelebi. (Demir Tcheleby.)
86. (id.), —, Dervis Hyder. (Dervich Hayder.)
87. (id.), —, Sinam Moustapha. (Sinan Mustafa.)
88. (id.), —, Hasergi-Reïs. (Hassirdji Reïs.)
89. Galère de Constantinople, —, Hadji-Oglou. (Achtchi Oglou.)
90. (id.), —, Kiaia-Saraf. (Kiahia Serraf.)
91. Galiote, —, Caùr Ali Agadi Ahmed.
92. Galère, —, Osman Sebet.
93. Galère de Constantinople, —, Dervis Tchelebi. (Dervich Tcheleby.)
94. (id.), —, Djafer-Reïs.
95. Capitane du gouverneur de l'Arsenal (Fanal), —, Dardagan.
Total, 87 galères et 8 galiotes.

AILE GAUCHE.

1. Capitane, capitaine, Kara Khodja (corsaire).
2. Galère, —, Kalat-Ali.
3. Galère d'Anatolie, —, Chingal-Sinan. (Tchenguel Sinan.)
4. (id.), —, Chior-Méhémet. (Kieur Mehemmed.)
5. (id.), —, Higna Moustapha. (Ignèh Mustafa.)
6. (id.), —, Cadelmi Memi. (Kadinly Memi.)
7. (id.), —, Uschiuffi Memi. (Uskufli Memi.)
8. (id.), —, Kara Morat. (Kara Murad.)
9. (id.), —, Cumi Memi.
10. (id.), —, Passa Dervis.
11. (id.), —, Tagli Osman. (Daghly Osman.)
12. (id.), —, Pisman-Reïs. (Pichman-Reïs.)
13. (id.), —, Tachi Sisman. (Tachdji Chichman.)
14. (id.), —, Jesil Oglou. (Rezil Oglou.)
15. Capitane de galiotes (Fanal), Kara Cialibi. (Kara Tcheleby.)
16. Galiote, —, Sirizi Memi. (Siridji Memi.)
17. (id.), —, Magli-Reïs.
18. (id.), —, Ochi Hassan.

Dans ces conditions, les arquebusiers, protégés par les pavois, les rambades, les traverses en

19. Galiote, capitaine, Cumgi Hasuf. (Koumdji Youssouf.)
20. Galère de Constantinople, —, Kader-Sidir. (Kadir Khidir.)
21. (id.), —, Osman-Reïs.
22. Capitane de galiotes (Fanal), —, Kara Piri (corsaire).
23. Galiote, —, Giul Pervis. (Gul Perviz.)
24. (id.), —, Calabodan Suliman. (Klaboudan Suleyman.)
25. (id.), —, Jaculi Amat.
26. (id.), —, Sair Djafer.
27. (id.), —, Chior Memi. (Kieur Memi.)
28. Galère de Constantinople, —, Giuzel Djafer. (Guzel Djafer.)
29. (id.), —, Ramazan.
30. Galère de Constantinople, —, Calem Memi.
31. (id.), —, Giesman Ferrat. (Chichman Ferhad.)
32. (id.), —, Zumbul Murat. (Sumbul Murad.)
33. (id.), —, Hicupris Hassan. (Kibrisli Hassan.)
34. (id.), —, Sarmusach Reïs. (Saroumak Reïs.)
35. (id.), —, Tumis Suliman. (Tounisly Suleyman.)
36. (id.), —, Galcepi Yousouf.
37. (id.), —, Tchechedel Hassan.
38. (id.), —, Kaiatchi Memi.
39. (id.), —, Osman Bagli.
40. Capitane d'Alger (Fanal), —, Kara Djaly.
41. Galiote d'Alger, —, Caraman Ali.
42. (id.), —, Alma.
43. (id.), —, Sinam Tchelebi.
44. (id.), —, Adagi Moustapha.
45. (id.), —, Dagli Ali.
46. (id.), —, Algier Seyth.
47. (id.), —, Piri Selim.
48. (id.), —, Murat Dervis. (Murat Dervich.)
49. (id.), —, Hesus Oglou.
50. (id.), —, Muhuczur Ali. (Mouhzir Ali.)
51. (id.), —, Jaia Osman. (Jaya Osman.)
52. (id.), —, Sahli Delhi. (Salih Deli.)
53. Galère de Constantinople, —, Nasut Fakir. (Nassauh Fakir.)

usage dans les marines italienne et espagnole, devaient avoir facilement raison d'archers dépour-

54. Galère de Négrepont, capitaine, Gimogi Moustapha.
55. (id.), —, Roustam Cinigi. (Rustem Tchinidji.)
56. (id.), —, Balbi.
57. (id.), —, Divid-Ali. (Daoud Aly.)
58. (id.), —, Sitina-Reïs. (Sitmali-Reïs.)
59. (id.), —, Karam Hidir. (Kara Khidhir.)
60. (id.), —, Magar Ferrat. (Madjar Ferhad.)
61. (id.), —, Arnaut-Ali. (Arnaout Aly.)
62. (id.), —, Nafis-Reïs. (Hafiz-Reïs.)
63. (id.), —, Curmur Rodh. (Zumurrud.)
64. (id.), —, Koz Cluagin. (Kiskandjy.)
65. (id.), —, Kuzli Memi. (Qozly Memi.)
66. (id.), —, Ballagi.
67. Capitane des fils d'Oulouch-Ali (Fanal), —, Karam-Bey. (Kerim-Bey.)
68. Galiote de Valona, —, Delhi-Murat.
69. (id.), —, Abbazzar-Reïs. (Abaza-Reïs.)
70. (id.), —, Schin Schiandar. (Chahin Iskender.)
71. (id.), —, Alman Balli.
72. (id.), —, Hassan Schiamban. (Hassan Tchenber.)
73. (id.), —, Seit-Aga. (Seyd Aga.)
74. (id.), —, Hassan Sinam.
75. (id.), —, Cumi Falaga.
76. (id.), —, Suriasan Osman Ginder. (Sivri Hassan.)
77. Galère, —, Dermur-Bey. (Demir Bey.)
78. (id.), —, Yousouf-Ali.
79. (id.), —, Kara Alman. (Kara Alaman.)
80. (id.), —, Murat-Brassan.
81. Gouverneur de Syrie (Fanal), —, Sar Kara Bine.
82. Galère de Constantinople, —, Calam Bastagi.
83. (id.), —, Kara Bey.
84. (id.), —, Djafer Hidi.
85. (id.), —, Ferrat. (Ferhad.)
86. (id.), —, Memi-Bey Oglou.
87. (id.), —, Osman Piri.

vus d'abris, de soldats combattant à découvert et ne pouvant décocher à leurs ennemis, pour ré-

88. Galère de Constantinople, capitaine, Piri-Reïs.
89. (id.), —, Kazam-Reïs. (Kassim-Reïs.)
90. (id.), —, Talitagi-Reïs. (Takhadji-Reïs.)
91. Galère, —, Rus Tchelebi. (Reïs Tcheleby.)
92. (id.), —, Tatar-Ali.
93. Capitane d'Alger (Fanal), —, Oulouch-Ali, roi d'Alger.
Total, 61 galères, 32 galiotes.

RÉSERVE.

1. Capitane de Constantinople (Fanal), capitaine, Murat-Dragut. (Murad Thorgoud.)
2. Fuste, —, Karam Kazi. (Kerim Cassim.)
3. (id.), —, Hassan-Reïs.
4. Galiote de Tripoli de Barbarie, —, Abdalah-Reïs. (Abdoullah-Reïs.)
5. Fuste, —, Aligan-Hassan.
6. (id.), —, Koz Ali.
7. (id.), —, Guzel Ali.
8. (id.), —, Curat Tchelebi. (Ferhad Tcheleby.)
9. Capitane (Fanal), —, Delhi-Bey.
10. Fuste, —, Sandagi Memi. (Sandalgi Memi.)
11. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Dardagan-Reïs.
12. Fuste, —, Delhi-Dormus. (Deli Dourmich.)
13. Gouverneur de Chio (Fanal), —, Kaïdar Memi. (Hayder Memi.)
14. Fuste, —, Chetagi Osman.
15. (id.), —, Haedir. (Hayder.)
16. (id.), —, Delhi-Heder. (Deli Hayder.)
17. (id.), —, Armat Memi. (Arnaout Memi.)
18. (id.), —, Susan-Reïs. (Hassan-Reis.)
19. Capitane (Fanal), —, Djafer-Bey.
20. Fuste, —, Cabil Sinan.
21. Capitane (Fanal), —, Murat-Reïs. (Murad-Reïs.)
22. Fuste, —, Sariogi Djafer. (Sarikdji Djafer.)
23. (id.), —, Mor-Ali.

pondre aux balles qui les décimaient, que d
flèches. L'arquebuse n'était pas sans doute com
plétement absente à bord des galères d'Ali; ma
on ne la trouvait qu'aux mains des janissaires,
beaucoup de janissaires étaient morts ou malade
Les gens de cheval, façonnés à d'autres exercice
les en eût-on pourvus, n'auraient pas su s'e
servir.

Le seul élément de supériorité des Turcs éta
l'avantage de posséder une flotte homogène, un
flotte dont tous les capitaines se reconnaissaient le
sujets du même maître. Comme la flotte alliée, l
flotte ottomane naviguait et devait combattre par
tagée en trois escadres, avec un corps de réserv
pour soutien. Une fois développée sur une seul
ligne de front, elle présentait, rangées dans l'or
dre où je les énumère : à l'aile droite, 21 galère

24. Galiote de Tripoli de Barbarie, —, Piali-Murad.
25. Fuste, —, Kara Djaly Reïs.
26. (id.), —, Murad-Ali.
27. (id.), —, Junuz-Ali. (Younio Ali.)
28. Galère de Constantinople, —, Hassan-Sinan.
29. Fuste, —, Bostagi-Murat. (Bostandji Murad.)
30. Capitane de Constantinople (Fanal), —, Delhi-Suliman.

Total, 8 galères, 21 fustes et galiotes.

Total général, 273 navires, — 210 galères, 63 fustes et ga-
liotes; — 40 autres navires étaient restés désarmés au fond du golfe
de Corinthe.

d'Alexandrie, 10 de Constantinople, 8 de Tripoli de Syrie, une de Constantinople encore, 13 d'Anatolie et 3 galiotes; au corps de bataille, 6 galères de Rhodes, une de Constantinople, 4 de Rhodes, 5 de Constantinople, 5 de Napoli de Romanie, une de Constantinople, 7 de Napoli de Romanie, 4 de Métélin, 2 de Constantinople, 5 de Métélin, la capitane des galiotes, une galère de Valona, une de Métélin, la Réale, 20 galères de Constantinople, 6 de Tripoli de Barbarie, 6 de Gallipoli, une de Constantinople, 4 de Gallipoli, 3 de Constantinople, 4 galiotes, 2 galères de Constantinople, une galiote, 4 galères de Constantinople; à l'aile gauche, 2 corsaires barbaresques, 12 galères d'Anatolie, 5 galiotes, 2 galères de Constantinople, 6 galiotes, 12 galères de Constantinople, une galère et 12 galiotes d'Alger, une galère de Constantinople, 13 de Négrepont, une d'Alger, 9 galiotes de Valona, 4 galères de Constantinople, une de Syrie, 11 de Constantinople, la capitane d'Alger; au corps de réserve, une galère de Constantinople, 2 fustes, une galiote de Tripoli de Barbarie, 6 fustes, une galère de Constantinople, une fuste, une galère de Chio, 10 fustes, une galiote de Tripoli de Barbarie, 3 fustes, une galère de Constanti-

nople, une fuste, une galère de Constantinopl

L'arsenal du Bosphore avait en somme fourni plus gros contingent, — quatre-vingt-cinq galè sur deux cent huit. — Il en était venu 21 d'Alex drie, 9 des ports de Syrie, 25 d'Anatolie, 10 Rhodes, 12 de Napoli de Romanie, 10 de Métél 11 d'Alger et de Tripoli de Barbarie, une de V lona, 13 de Négrepont, une de Chio. Quant a quarante-trois galiotes et aux vingt-trois fustes, el représentaient cette marine de pillage et de cou qui répandait la terreur dans la Méditerranée, m qui n'aurait pas mérité, si l'on n'eût tenu com que de sa puissance matérielle, de figurer da l'ordre de bataille, côte à côte des galères. L'ex rience et la farouche vaillance des équipages valurent cet honneur : rien ne nous assure qu n'en soit pas résulté certains point faibles dans ligne. La marine à voiles a toujours écarté de c grandes épreuves les frégates, et, à plus forte r son, les corvettes et les bricks.

[1] Voyez les cartes et plans à la fin du volume.

CHAPITRE V.

LA DISCORDE AU CAMP DES CHRÉTIENS.

Dans la flotte chrétienne, le temps des hésitations semblait définitivement passé : un incident qu'il eût été facile de prévoir faillit tout à coup dissoudre la Ligue ; disons plus, armer ces vaisseaux, si péniblement rassemblés, les uns contre les autres. La chose ne tint qu'à un fil.

On se souvient peut-être de la répugnance avec laquelle les Vénitiens admirent à bord de leurs galères un supplément de garnison fourni par les troupes espagnoles : les Vénitiens avaient le pressentiment du trouble que la présence de ces auxiliaires étrangers pouvait apporter dans la discipline rigoureuse à laquelle la République soumettait alors ses équipages. Nous avons éprouvé nous-mêmes, il y a cinquante ans, lorsque les châtiments corporels étaient encore en usage dans notre marine, combien les soldats habitués à d'autres traitements

se montraient aisément rebelles à nos usages et entretenaient dans la flotte, par leur fierté jalouse, un perpétuel ferment de sédition. Qu'aurions-nous vu si ces soldats eussent appartenu, comme ceux de la Ligue, à une nation rivale?

C'était l'honneur de Veniero d'avoir fait revivre les vieilles traditions de bon ordre intérieur et de prompte obéissance qui, sous ses prédécesseurs, étaient graduellement, au très grand détriment de la chose publique, tombées en désuétude. Récemment, pour une simple parole, pour une parole peu respectueuse, il est vrai, le général vénitien avait, sans hésiter et de son autorité privée, fait pendre haut et court un soldat espagnol. Chacun redoutait sa sévérité, tous rendaient un involontaire hommage à sa justice. Le 2 octobre, les ordres étaient donnés pour qu'on se disposât à mettre, le lendemain, aussitôt que le jour paraîtrait, la flotte entière sous voiles. Au milieu de l'agitation causée par ces préparatifs de départ, des arquebusiers espagnols, embarqués sur la galère que commande un gentilhomme candiote, André Calergi, se prennent de querelle avec les mariniers vénitiens. « *Clear the way!* » Dégagez le chemin! c'est le mot de tous les matelots à l'heure de la manœuvre. On vit fort à la

gêne à bord d'un bâtiment à rames : cette gêne, — on s'en étonnera peu, — est propice aux explosions de méchante humeur. La fatalité voulut que le capitaine des arquebusiers prêtés par don Juan à Calergi, un certain Muzio, de la famille des Alticozzi, originaire de la ville de Cortona, en Toscane, personnage facétieux et de turbulence notoire, s'avisât de prendre parti pour ses gens. Les Vénitiens s'émurent : des injures on en vient aux coups. Une véritable mêlée s'établit. Le sang coule : des morts et des blessés jonchent déjà le pont de la galère. Instruit de ce tumulte, Veniero expédie sur-le-champ l'*ammiraglio,* — en d'autres termes, le chef de police de la flotte, — avec quatre de ces argousins connus sous le nom de *Compagnons de l'étendard*. L'*ammiraglio* vient rétablir la paix et arrêter le principal auteur du désordre. La tâche n'est pas facile. Croit-on donc que Muzio va se laisser saisir, garrotter, emmener aux fers sans résistance? Muzio s'est, à la première sommation, emparé d'une arquebuse : il couche en joue l'*ammiraglio* et lui envoie une balle dans l'épaule. Les soldats mutinés accourent pendant ce temps aux côtés de leur chef : deux des Compagnons de l'étendard sont tués dans la lutte.

N'était-il pas vraiment indispensable que, da cette occasion, force restât à la loi? Veniero fa appareiller une galère : le capitaine a l'ordre d prêter main-forte à Calergi. Le renfort n'est pas su fisant, le tumulte continue : le général vénitien s décide à mettre en mouvement la capitane. Le c lonel Paolo Sforza, dont le régiment a fourni l compagnie rebelle, essaye en ce moment d'inte venir : il propose à Veniero de se transporter de s personne sur les lieux : « Ne bougez pas, lui cri Veniero exaspéré, ou je coule la galère qui vou porte, vous et vos soldats! » Paolo Sforza court don Juan; il veut invoquer son autorité; mais déj la capitane de Venise s'est rangée bord à bord de l galère candiote. « Qu'on en finisse! » s'écrie Veniero Atteint de plusieurs blessures, Muzio est entouré garrotté par les argousins vénitiens. On le traîne sou l'antenne : en un clin d'œil son corps se balance l'extrémité de la penne. Un caporal et deux soldat désignés comme ses complices ont partagé so sort.

Lorsque don Juan apprit cette exécution som maire, son indignation fut extrême. A qui don appartenait dans la flotte l'administration de la jus tice? Pouvait-on afficher plus clairement le mépris

de son rang, le dédain des pouvoirs qu'il tenait du Roi et du Saint-Père? En pareille occasion, les conseillers se montrent généralement beaucoup plus royalistes que le roi : tout avis modéré éveillerait à l'instant un soupçon de tiédeur. « L'arrogance des Vénitiens, murmuraient les grands personnages entassés sur la galère réale, devient intolérable : il faut un exemple. Pour peu que le prince ait souci de sa dignité, il doit faire arrêter sur l'heure Veniero. » Les plus ardents voulaient qu'on lui tranchât la tête.

Soit qu'il eût conscience de la gravité de la situation, soit qu'il connût par quelque communication indiscrète les dispositions du conseil privé, Veniero était sur ses gardes : on n'aurait pas raison de l'opiniâtre vieillard sans conflit. Déjà une scission de sinistre augure s'opérait entre les vaisseaux mouillés sans distinction de nation dans la baie : les galères vénitiennes se groupaient autour de leur capitane, les Espagnols et les Pontificaux se tiraient à l'écart. De part et d'autre on poussait les canons en batterie, on dressait les rambades, on armait les arquebusiers : une étincelle tombant sur ce tonneau de poudre, les Chrétiens se détruisaient de leurs propres mains.

Marc-Antoine fut vraiment admirable dans cett circonstance : pour apaiser la colère d'Achille, i ne craignit pas de descendre aux supplications. L'amour de la gloire parlait du reste assez haut à ce vaillant cœur du fils de Charles-Quint pour qu'il fût facile de le toucher. Tel demandait à cette heure avec insistance un châtiment dangereux et impolitique, qui ne songeait au fond qu'à éviter le combat : le principal grief de ces Espagnols dégénérés contre les Vénitiens, c'était la conclusion de la Ligue; ils saisissaient avec ardeur le premier prétexte pour la rompre. La valeur, au contraire, se montrait conciliante. Marc-Antoine rencontra un puissant secours dans la personne du provéditeur général de la flotte vénitienne, Agostino Barbarigo : Veniero lui-même l'étonna par sa modération.

Il était impossible que l'irascible vieillard reparût devant don Juan. Quelques concessions que don Juan fût disposé à faire au désir de livrer bataille, il n'aurait jamais toléré qu'après une si sanglante offense Veniero vînt s'asseoir au conseil et prendre part aux délibérations. Fort heureusement, Veniero déclarait, de son côté, qu'il ne remettrait jamais les pieds à bord d'un vaisseau espagnol. La solution était toute trouvée : Barbarigo recevrait les instruc-

tions de son chef et le remplacerait à bord de la réale, chaque fois que le grand conseil s'y assemblerait. Don Juan espérait bien que le dernier conseil avait eu lieu à Corfou et qu'il n'aurait plus désormais à consulter que son courage[1].

[1] « Le commandeur Gilles d'Andrada, se contente d'écrire Romegas, retourna aux langues et rapporta que l'armée turquesque était à Lépante. Le même jour, don Jehan d'Austria tint conseil général duquel fut pris résolution de combattre. »

Le récit fait au Roi par le capitaine Crillon est un peu plus explicite. « L'armée, aurait dit Crillon, séjourna quelques jours à Corfou. Depuis elle passa en Albanie, au port d'Apotrinte et de Goumenisses, où fut faite la monstre généralle, et s'y trouva huit mille soldats espaignols, douze mille italiens, trois mille tudescs et trois mille aventuriers. En ce même lieu, le chevalier Gilandrade revint de prendre langue et assura que l'armée des ennemis était à Lépante. Ce même jour, dom Jouan d'Austria fit assembler son conseil général, où il fut encore résolu qu'il fallait aller droit là où serait l'armée des ennemis et les contraindre par tous les moyens que l'on pourrait les faire venir au combat. »

CHAPITRE VI.

LA VEILLÉE DES ARMES.

Le 3 octobre 1571, à l'aube, la flotte chrétienne sortit du port de Gomenizza : le même jour, à neuf heures du matin, elle se trouvait à la hauteur du cap Blanc. Séparé par un étroit canal de l'île Paxo, ce cap marque, du côté du sud, l'extrémité de Corfou. En dehors, c'est la mer du large, la grande mer pour une flottille de bâtiments à rames. On dépassa ainsi la baie de Prévésa, de sinistre mémoire; on dépassa également l'île Sainte-Maure. Le 4 octobre, vers quatre heures du matin, les pilotes découvrirent, à demi noyés dans la brume, les sommets des deux îles d'Ithaque et de Céphalonie, îles élevées et rocheuses, distantes l'une de l'autre d'un mille et demi à peine. Le soleil ne tarda pas à dissiper les fumées du brouillard. La flotte n'hésita pas alors à s'engager entre les hautes terres qui dessinaient devant elle comme un long couloir : elle inclina ensuite vers la droite et alla

chercher l'entrée du port Phiscardo, premier abri qu'offrent les nombreuses découpures de la côte céphalonienne. Bientôt le bruit du câble courant sur son rouet de fonte viendra réjouir le cœur de la chiourme, harassée par toute une nuit de vogue [1].

Les vents s'annonçaient de l'ouest et du nord-ouest : une sourde houle contournait la pointe de l'île et pénétrait jusque dans la baie : l'étape était naturellement indiquée. La flotte achevait de prendre son mouillage, quand les galères laissées en vedette à l'ouvert du port arrêtèrent une galiote grecque de dix-huit bancs. Les gens qui montaient cette galiote prétendaient avoir quitté la veille le golfe de Lépante dans le dessein fort honorable, suivant eux, de piller, l'occasion aidant, les villages turcs. A les croire, la flotte ottomane n'est pas en état de se mesurer avec la flotte chrétienne. Les corsaires barbaresques l'ont abandonnée : inquiets de la saison qui s'avance, ils font route à pleines voiles vers Alger ou vers Tripoli.

Quelques heures après cette rencontre, arrive à Phiscardo un brigantin de Candie. Le capitaine se rend à bord de la réale. Ce sont de tristes nou-

[1] Voyez les cartes et plans à la fin du volume.

velles qu'il apporte : Famagouste a succombé le 18 août. Grand deuil pour la Chrétienté, deuil inconsolable pour Venise, qui voit se détacher ainsi l'un après l'autre les derniers fleurons de sa couronne coloniale! La catastrophe pourtant ne saurait être une surprise. Personne ne s'imaginait probablement que la valeureuse forteresse serait de taille à résister aux assauts réitérés d'un empire; et qui donc, quand on délibérait à Messine, à Corfou, s'est préoccupé un instant de porter secours à Famagouste? Vengera-t-on du moins ces héroïques champions de la foi chrétienne, ces martyrs sur lesquels le Turc a épuisé toute la férocité d'une race barbare? Si le ciel ne fait, par quelque événement soudain, éclater sa puissance; s'il ne trouble la raison de ceux qu'il veut perdre, la cruauté du Turc restera impunie. Dans la position qu'il occupe l'ennemi est hors d'atteinte : bien des gens le répètent avec une secrète complaisance. Les conseillers de don Juan recommencent à parler de siége.

Assiéger, occuper Sopotò, Castel-Novo, Sainte-Maure, tel est l'aliment trompeur que des temporisateurs obstinés voudraient encore offrir à l'ardeur chevaleresque du frère de Philippe II. Les contrariétés d'un temps incertain les secondent.

Voudrait-on, quand déjà l'équinoxe est passé, quand les temps orageux s'annoncent, prolonger, à l'entrée du golfe, une croisière inutile? Se proposera-t-on, par hasard, d'observer à distance les vaisseaux ottomans, de les tenir bloqués dans Lépante? La première tempête dispersera la flotte.

Don Juan n'a point cédé à ces insinuations : son esprit n'en secoue cependant pas sans peine l'influence. Mais il veut, avant tout, se rapprocher des Turcs. L'ennemi, en dépit de tant de conseils timides, est comme un aimant mystérieux qui l'attire. La flotte, aussitôt que le vent cessera de la retenir, ira mouiller non loin de l'embouchure de l'Aspro-Potamo, — l'ancien Achéloüs. — Au port de Petala on doit trouver de l'eau et du bois, ces deux nécessités constantes des galères. De ce poste excellent, situé à l'entrée même du golfe, don Juan se promet de guetter l'occasion de fondre sur sa proie. Qui oserait assurer que cette occasion ne se présentera point? La flotte ottomane sera peut-être rappelée à Constantinople par le Sultan : qu'elle se mette en mouvement, qu'elle franchisse seulement les petites Dardanelles, son départ n'échappera pas à la surveillance des galères de garde : don Juan la poursuivra, s'il le faut, jour et nuit : il aura tout au

moins la gloire d'avoir précipité sa retraite vers le Bosphore.

« Attaquer l'ennemi fort ou faible » est sans doute un ordre imprudent : il peut conduire à la bataille de la Hougue. De combien d'anxiétés cependant semblables instructions soulageront le cœur d'un amiral ! Je préférerais à la rigueur cette immolation volontaire, — l'ennemi en restera très-probablement intimidé, — aux hésitations qu'engendre une responsabilité royale ou ministérielle qui se dérobe. Des deux façons on marche au sacrifice : dans le premier cas du moins, on y marche enivré et couronné de fleurs. La moralité de tous les drames maritimes est au fond des plus simples : épargnez-vous les frais d'un armement si vous ne le destinez, sans arrière-pensée, à l'offensive.

Le vent, après quelques heures de calme, tournait insensiblement à l'est et au sud-est : il menaçait de fraîchir. Si l'on voulait sortir du canal d'Ithaque, on n'avait pas un instant à perdre. La lune heureusement éclairait, comme en plein jour, la route. Dans la nuit du 4 au 5 octobre, on leva le fer, et, à grand renfort d'avirons, on s'avança péniblement vers le sud. Il fut impossible ce jour-là de sortir du détroit : les chiourmes retombaient sur

leurs bancs, épuisées de fatigue. L'impatience de don Juan dut se résigner. La flotte serra de nouveau la côte de Céphalonie et s'arrêta en face du val Alessandri : ce val n'est autre chose que l'anse Pilaros de nos cartes modernes; il s'ouvre à l'extrémité septentrionale de la grande baie Samos.

Un ruisseau — les galères ont besoin d'en chercher partout — débouche au fond du port : autorisation est donnée aux capitaines d'y envoyer emplir leurs barils.

La journée du 6 octobre fut encore une journée perdue : la brise, loin de mollir, avait fraîchi. Don Juan se vit contraint de rester au mouillage. Les Turcs eurent vent de l'apparition de la flotte chrétienne dans ces parages : Ali détacha Kara-Khodja en reconnaissance avec deux galères. Le hardi corsaire entra dans le canal. Malheureusement pour lui, pour le capitan-pacha encore plus, au moment où il s'apprêtait à compter les vaisseaux chrétiens, il fut découvert. L'explorateur aurait chèrement payé son audace, s'il n'eût à l'instant pris chasse et découragé, par la rapidité de sa fuite, les galères de garde qui le poursuivaient.

De retour à Lépante, Kara-Khodja fait son rapport : Les Chrétiens, selon lui, ne sont pas à

craindre. Il n'a pu constater bien exactement le nombre de leurs vaisseaux : il croit cependant pouvoir affirmer que ce nombre ne s'est pas sensiblement accru depuis le départ de Corfou. Trouverait-on par hasard l'ennemi supérieur en forces, cet ennemi n'a pas cessé d'être celui qu'on a si facilement battu à Prévésa.

Ali s'avance jusqu'à l'entrée du golfe. Il jette l'ancre dans la baie de Calydon, baie que les chroniqueurs du temps appellent, du nom d'un village peu distant, Galata. La flotte y passe la nuit : une nuit de repos est plus nécessaire que jamais aux équipages. Tout général, doué de quelque prudence, évitera soigneusement de se présenter au combat avec des hommes dont la fatigue aura brisé l'énergie. Du poste qu'il occupe, l'amiral ottoman n'est plus qu'à douze milles marins du cap Scropha, à quatorze de l'île Oxia, la dernière des Curzolari. Entre le cap Scropha et l'embouchure de l'Aspro-Potamo, la distance mesurée sur la carte est de quatre milles à peine. On en compte sept jusqu'au port de Petala. Les deux flottes convergent donc rapidement l'une vers l'autre. Ali-Pacha ne le soupçonne pas encore. C'est sur Céphalonie qu'il a l'intention de se diriger.

Céphalonie s'étend, par sa pointe méridionale, bien au delà d'Ithaque, qu'elle dépasse d'une vingtaine de milles environ. Plus au sud encore, on trouve l'île de Zante, vers laquelle la Morée pousse un de ses promontoires. Une large ouverture, d'une quinzaine de milles à peu près, invite les vaisseaux à s'engager hardiment dans le détroit compris entre l'île et la côte du Péloponèse. Le canal de Zante a conduit plus d'une flotte au centre de ce bassin qu'embrassent : à l'ouest, l'archipel Ionien; au nord, l'île Sainte-Maure; à l'est, la Morée et l'Étolie. Sorte de naumachie préparée pour les grandes luttes navales, la vaste arène s'évase aux approches de Zante, se resserre, au contraire, à la hauteur d'Ithaque. Pour gagner le port de Petala, don Juan devait, avant tout, déboucher du canal d'Ithaque, puis courir droit à l'est. Trois ou quatre heures de marche le conduiraient à son nouveau mouillage. De la pointe d'Ithaque à l'embouchure de l'Achéloüs, la distance n'excède guère quinze milles.

Le 6 octobre dans l'après-midi, encouragé par une meilleure apparence du temps, le généralissime donna le signal de l'appareillage : une force irrésistible semblait le pousser; les pilotes auraient

été mal venus à vouloir lui adresser leurs représentations. La mer, pourtant, n'était pas complétement tombée; de violentes rafales arrêtèrent plus d'une fois les galères dans leur marche. Jusqu'au soir on lutta contre la mer et contre la brise : au coucher du soleil, la flotte réussit enfin à sortir du canal. L'essentiel était d'atteindre la terre ferme : un peu plus haut ou un peu plus bas, la chose importait peu. Tout un archipel d'îlots se développe, sur un espace de sept ou huit milles, entre le cap Marathia et le port où don Juan veut se rendre. A l'abri de ces îlots il sera facile, le jour venu, de faire bonne route.

L'ennemi était trop rapproché pour qu'on pût songer à continuer de naviguer pendant la nuit : une rencontre inopinée eût infailliblement jeté le désordre dans la flotte. A sec de voiles, un tiers des rames seulement employé à redresser la galère par quelques palades, quand la houle, frappant la joue du vaisseau, le ferait abattre en travers, telle fut la disposition adoptée pour attendre l'aurore. Les premières lueurs de l'aube trouvèrent l'armée, drossée peu à peu au nord par le courant, à la hauteur des îles Curzolari. Les Curzolari sont plutôt des écueils que des îlots : leur structure hachée,

leur aspect épineux les fit nommer par les Anciens les Échinades, — en bon français les Hérissons.

Au seizième siècle, le monde était encore petit : il semblait cependant plus grand que de nos jours. On le parcourait avec tant de lenteur! Les marins le voyaient avec des yeux d'enfant. Du 16 septembre au 7 octobre, la flotte de la Ligue s'était évertuée à se traîner de rivage en rivage pour franchir un espace que nous dévorerions aujourd'hui en moins d'une journée. Quatre-vingt-dix lieues tout au plus, ce n'est pas une étape de torpilleur! Dès qu'elle eut reconnu sa position, l'armée tourna tout à la fois ses proues vers le sud et s'engagea sans hésiter au milieu du labyrinthe de roches dont les pilotes connaissaient de longue date les détours.

Le vent demeurait obstinément contraire : les efforts de la chiourme avaient peine à le refouler. Don Juan détacha quelques frégates à terre pour y déposer des vigies. Les vigies devaient gravir les collines voisines de la plage et explorer du haut de ces rochers les anfractuosités au fond desquelles l'ennemi aurait pu cacher ses réserves. L'histoire maritime de l'Italie est remplie du récit de semblables embuscades. En même temps, le généralissime faisait

dire à don Juan de Cardona de se porter en avant avec ses galères; à Jean-André de prendre la tête de la ligne.

La veillée des armes touchait à sa fin; les jeunes chevaliers allaient bientôt avoir l'occasion de gagner leurs éperons. Ils ne hasarderaient dans ce combat, désormais imminent et inévitable, que leur vie; don Juan y jouerait sa gloire et le salut de la Chrétienté [1].

[1] La concorde n'était pas encore, semble-t-il, complétement rétablie, à cette heure, dans la flotte chrétienne. « Trois galères vénitiennes, nous raconte le manuscrit italien de la Bibliothèque nationale que j'ai déjà cité — (Ital. 770), — n'avaient pas observé dans la navigation l'ordre donné. Dès que les trois comites débarquèrent sur l'île de Céphalonie, la *Corte,* — la justice, — de don Juan les saisit et *gli ditti la corda,* — et les châtia de la corde, pensant que c'était une légitime revanche de l'acte de rigueur reproché au général Veniero. Le procédé déplut à don Juan et n'eut pas son approbation. »

CHAPITRE VII.

L'ENNEMI EN VUE.

Le soleil éclairait le sommet des montagnes, et la flotte chrétienne débouchait du canal compris entre l'île Petala et les derniers rochers des Échinades, quand le guetteur placé, comme d'habitude, au calcet de la réale, annonça qu'il apercevait du côté du sud deux navires. Ces bâtiments étaient si éloignés qu'on ne pouvait discerner encore si l'on avait en vue des barques de pêcheurs ou des vaisseaux de guerre. Les voiles, dont la blancheur faisait tache sur le ciel, émergeaient seules au-dessus de l'horizon. La flotte cependant gagnait peu à peu du terrain; les vigies ne tardèrent pas à reconnaître et à signaler deux galères. En quelques minutes, les mâts, les antennes se sont, sur la réale, garnis d'observateurs : chacun est impatient de vérifier de ses propres yeux le rapport de la vigie. Ce n'est pas deux voiles, deux galères, que mainte-

nant on distingue, on dirait tout un vol de mouettes rasant l'eau de ses ailes. De nouvelles blancheurs débordent à chaque instant de la pointe basse qui les dérobait aux regards. Plus de doute : c'est l'ennemi!

Que de sentiments divers ce cri va éveiller dans les âmes! Le sort en est jeté : pendant de longs mois les ambassadeurs se sont assemblés, les généraux et les capitaines ont tenu conseil : aujourd'hui il ne s'agit plus de déployer sa diplomatie ou son éloquence : il faut exposer sa vie, livrer sa fortune et sa réputation au redoutable hasard des batailles. Les pilotes, les mariniers détachés à terre sont rentrés précipitamment à bord, les éclaireurs se sont repliés; Doria vient de suspendre brusquement sa marche : la flotte attend des ordres.

L'ennemi se trouvait à dix milles environ, accourant les voiles gonflées, amené vers la flotte chrétienne par une belle brise; il n'y avait pas de temps à perdre : don Juan ne fit pas tirer le coursier. — Il réservait ce coup de gros canon pour jeter le gant au capitan-pacha, — il fit simplement tirer de la poupe un petit sacre et arborer aussitôt après une bannière blanche à l'estanterol de la réale. Tel était le signal convenu, dès Messine, pour prescrire

à l'armée de se former en ordre de bataille. Don Juan affirmait donc enfin de la façon la plus indiscutable sa ferme volonté d'en venir aux mains! Les dernières hésitations, les atermoiements qu'on pouvait craindre encore s'évanouissaient, pareils au nuage de fumée qui planait tout à l'heure au-dessus de la capitane.

Le signal a été compris. L'armée, comme un athlète, se prépare à la lutte. Les antennes sont sur-le-champ amenées à mi-mât : on les élonge dans le sens de la quille[1] : les pavesades, les mantelets de rambades se dressent; les soldats munis

[1] Les préparatifs du combat ne sont pas décrits tout à fait de la même façon par les divers témoins oculaires dont nous possédons les relations. Suivant Gerolamo Diedo, don Juan n'aurait pas fait élonger les antennes, amenées à mi-mât, dans le sens de la quille; il les aurait fait apiquer et dresser le long des arbres, la penne en l'air. « Le seigneur don Juan, écrit Diedo, fait rapidement *faire cicogna,* — faire le cou de cigogne; — c'est ainsi que les marins vénitiens appellent la manœuvre qui consiste à hisser l'antenne jusqu'au calcet, puis à l'apiquer comme si l'on voulait faire le car et muder l'antenne. » (Voyez la description de cette manœuvre dans : *Les derniers jours de la marine à rames,* p. 216. « A la penne il fit arborer une bannière verte et carrée. C'était le signal convenu pour se préparer au combat. »)

A ce propos, je ferai remarquer que les marins n'ont pas leurs pareils, quand il s'agit de défigurer les mots. L'amiral Fincati a reconnu dans l'expression du vocabulaire français des galères : « ranger les vergues *espaze et poigneaux* », les deux mots italiens *spada e pugnale,* épée et poignard. Voilà pourtant comment se forment les langues!

de leurs armes garnissent les arbalétrières. Pendant ce temps, les escadres se rangent de front sur une seule ligne. L'aile gauche s'appuie à la terre, le corps de bataille occupe le centre; l'aile droite tire au large afin de laisser à la flotte l'espace nécessaire pour se développer. Les galéasses, — je crois utile de le rappeler, — ont aussi leur poste désigné à l'avance. Elles doivent se placer à un mille en avant de la ligne. Malheureusement, les galéasses sont lourdes : on les a laissées en arrière. Don Juan expédie vers ces colosses empêchés, vers ces *mahones* que le Turc avant tout redoute, des galères qui presseront leur marche et qui leur donneront au besoin la remorque.

CHAPITRE VIII.

LA DERNIÈRE REVUE.

Les Turcs étaient sortis du golfe à la diane ; ils s'attendaient à trouver la flotte chrétienne au mouillage du val Alessandri et ne furent pas moins surpris que les Chrétiens de cette rencontre inattendue. Les deux flottes se découvrirent mutuellement à sept heures du matin.

Il y a des batailles sinistres; il en est, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'élégantes. La bataille de Lépante est une bataille de gentilshommes : les chefs y combattront comme de simples soldats. Là se sont donné rendez-vous les vétérans des grandes guerres qui ont ensanglanté le début du siècle et les jeunes émules que cette journée appelle à faire leurs premières armes. Ce n'est assurément pas une bataille ordinaire. Ce soir le cap Scropha aura mérité le nom que les Ottomans lui conservent encore : il

pourra s'appeler à bon droit le cap Sanglant, — *Qanly Bouroun*.

Le premier besoin d'un chef d'escadre est d'être exactement renseigné sur la force de l'ennemi. La chose paraît facile en mer; la plaine n'y a pas d'inégalités. Le 7 octobre pourtant, jusqu'à la dernière heure, dans la flotte ottomane comme dans la flotte chrétienne, les éclaireurs ne rapportèrent de leurs reconnaissances que des renseignements inexacts. Kara-Khodja, détaché en avant, dès le point du jour, put compter facilement les galères qui composaient le corps de bataille et l'aile droite de don Juan d'Autriche, — ces galères débouchaient déjà du canal des Curzolari; — il n'aperçut pas les galères de l'aile gauche, encore moins celles de la réserve. Les pointes saillantes de la terre ferme, les îles, entassées pour ainsi dire l'une sur l'autre, lui en dérobaient la vue. Le rapport de Kara-Khodja contribua beaucoup à entretenir le capitan-pacha dans une fausse confiance.

Don Juan, de son côté, avait envoyé le pilote Cecco Pisano sur une frégate rapide pour constater par un dernier examen le nombre des bâtiments qu'il allait avoir à combattre. Cecco Pisano se fit débarquer sur un des écueils et de ce poste élevé

découvrit, nous assure Sereno, deux cent soixante gros navires. Quand il revint à bord de la réale, il lui sembla que le moment serait mal choisi pour proclamer un chiffre aussi décourageant. « L'ennemi est inférieur en forces », se contenta-t-il de dire au jeune généralissime. Avec Marc-Antoine, Cecco Pisano crut pouvoir être sans inconvénient plus sincère. « Sortez vos griffes, seigneur, murmura-t-il à l'oreille du général des galères pontificales; vous en aurez besoin, car le combat sera rude. »

Le combat, en tout cas, semblait certain : qu'auraient gagné les deux adversaires à être plus exactement renseignés? Mieux valait pour eux puiser dans l'espoir de la victoire un redoublement d'énergie. Faut-il croire, comme maint historien l'assure, qu'à cette heure suprême de timides conseils essayaient encore d'ébranler la résolution qu'on avait eu tant de peine à prendre? Appelons conseils timides, j'y consens, ceux que l'on donnait à don Juan. Convient-il d'appliquer la même épithète aux conseils que reçut le capitan-pacha? Oulouch-Ali voulait que l'amiral ottoman se hâtât de virer de bord : il obligerait ainsi les galéasses et les grands vaisseaux des Infidèles à défiler sous le feu des batteries du

golfe. « Jamais, lui fit répondre le jeune et présomptueux amiral, je ne consentirai à donner aux vaisseaux du Padischah l'apparence d'une armée en fuite. » — « Ne rassemblerez-vous pas une dernière fois le conseil? » disait-on au même moment à don Juan. — « Le temps des conseils est passé », répliqua vivement le fils de Charles-Quint; « ne vous occupez plus que de combattre. »

Sur ces paroles, don Juan fait accoster sa frégate : il y descend accompagné de son secrétaire, Juan de Soto[1] : dans une autre frégate s'est embarqué son lieutenant, le grand commandeur de Castille, don Luis de Requesens. Don Juan l'envoie porter ses ordres aux galères de l'aile gauche; il se réserve de parcourir lui-même le corps de bataille et l'aile droite. Le crucifix en main, le visage assuré, il passe à poupe de chaque galère, rappelle aux équipages l'indulgence plénière de Pie V, leur

[1] Investi de toute la confiance de don Juan d'Autriche, Juan de Soto accompagnera encore le jeune généralissime le 7 octobre 1573, à l'expédition de Tunis. A cette époque, nous apprend M. Forneron, il fut soupçonné d'avoir conduit, entre Grégoire XIII et don Juan, des négociations tendant à faire de don Juan un souverain arabe. Philippe II foudroya sur-le-champ de sa disgrâce ce secrétaire trop zélé et le remplaça par Escovedo. Moins heureux encore que Juan de Soto, Escovedo n'exerça guère pendant plus de quatre années ses fonctions. Au mois de janvier 1578, il était assassiné à Madrid.

promet la victoire « de si bonne et généreuse grâce, dit Brantôme, qu'il n'y avait nul qui ne l'admirât ». Partout on lui répond par des acclamations joyeuses. « Qu'il fasse force de rames! Qu'il hâte le moment du combat! Tout est prêt. »

Don Juan a déjà prescrit des dispositions excellentes : les éperons des galères ont été rognés par ses ordres : le tir horizontal du coursier est de cette façon assuré; les esclaves chrétiens voient tomber leurs fers; les argousins leur distribuent des armes. A la chiourme on apporte du vin et les meilleurs vivres que la cale renferme. Sur la plupart des galères les bancs du centre ont été enlevés pour laisser aux soldats une vaste place d'armes : quand don Juan rentre à bord de la réale, il ne lui reste plus que le signal du combat à donner.

AVERTISSEMENT.

Consulter, à la fin du volume, les plans représentant les cinq phases de la bataille de Lépante.

TROISIÈME PARTIE.

LA JOURNÉE DU 7 OCTOBRE 1571.

CHAPITRE PREMIER.

LA FORMATION EN BATAILLE.

« Don Juan, raconte Brantôme, fait tirer une canonnade à l'ennemi, par bravade et comme à coup perdu, comme lui faisant signe par là qu'il était préparé à la bataille, et allait droit à lui et lui montrait de quoi. Puis il fait monter le caro [1] à l'arbre et la flamme à la penne, tous signalz de bataille. » En même temps s'arborait à poupe de la réale le grand étendard de la sainte Ligue. Quand le Pape envoya cet emblème sacré, il prit soin de recommander qu'on ne le déployât point avant le

[1] Le pavillon carré.

grand jour du combat. Sur l'étendard était peinte une grande figure de Notre-Seigneur, attaché à la croix [1].

[1] Qu'est devenu ce précieux étendard? M. Conforti croit l'avoir retrouvé dans un tableau que décrit ainsi une lettre écrite de Rome le 27 décembre 1883 par l'illustre professeur Nicolò Faraglia : « Au-dessus du grand autel de la cathédrale de Gaëte, on remarque un tableau bien singulier : au milieu se trouve le Christ en croix, à droite saint Paul, à gauche saint Pierre. Les apôtres, on le voit, ont échangé leur place habituelle. La peinture a été faite sur un drap de soie cramoisi. » Le drap de soie est maintenant collé sur une forte toile. Déchirée en quelques endroits, la toile laisse entrevoir le revers du tableau qui est peint, lui aussi, et présente peut-être les apôtres à leur poste accoutumé.

Rapprochez ce renseignement du passage suivant recueilli dans les mémoires du comte Onorato Gaëtano, frère, si je ne me trompe, de ce cardinal Gaëtano, « Italien doux et lettré », que Philippe II envoya, nous apprend M. Forneron, à Paris, en l'année 1590, au moment de la bataille d'Ivry. « Don Juan, écrit le comte, revenait triomphant à Rome. Passant par Gaëte, il déposa l'étendard de la sainte Ligue à l'évêché, en l'honneur de son protecteur saint Erasme, accomplissant de cette façon un vœu qu'il avait fait avant la bataille. Le gouvernement de Gaëte fit placer l'étendard dans un cadre doré, et ce tableau devint le principal ornement du grand autel du Dôme. » Une vieille chronique de la Casa Gattola de Gaëte, exhumée en 1875 par le fameux archéologue don Elia della Croce, vient encore à l'appui de cette thèse : « Le 4 novembre 1561, dit la chronique, Jean, fils de Charles, roi des Espagnes, aborda en grande pompe à Gaëte et fut reçu sur le port par l'évêque Pierre. Le jour suivant, il déposa sur l'autel de l'église de Saint-Erasme, martyr et protecteur de la cité, l'étendard qu'il avait déployé à la poupe de sa galère dans la bataille livrée aux Turcs le 7 octobre 1571. Le soir même, don Juan faisait route pour la Sardaigne. »

En présence de ces documents dont l'accord garantit l'authenticité, il n'est guère permis de douter que la ville de Gaëte ne possède la glorieuse relique. Heureuse Italie, qui peut mettre tous les siècles

Ali-Pacha, défié, ne fait pas attendre sa réponse. Un coup de canon est parti de la capitane ottomane : l'étendard du Prophète déroule lentement ses plis, pendant que les timoniers le hissent tout au haut de la haste de poupe. Cet étendard se conservait d'habitude à la Mecque. « De la dimension d'un drap ordinaire, il présente un champ blanc, couvert des deux côtés de caractères dorés. Ces caractères, ce sont de saints versets du Coran. »

Don Juan s'agenouille pour adresser au ciel une fervente prière. Sur chaque vaisseau les religieux bénissent et exhortent les équipages. « Il n'y a pas de paradis pour les poltrons. » C'est là un langage que tous les soldats du seizième siècle comprennent. A cette heure, le Pape était dans sa chambre. Il s'y promenait, « traitant des affaires d'importance avec Mgr Bartholomeo Busotti de Bibiena, son trésorier général ». Tout à coup il s'arrête, se sépare de ses interlocuteurs, va ouvrir une fenêtre. Les yeux levés vers la voûte céleste, il les y tient attachés pendant quelques minutes, referme la fenêtre, et, l'air

à contribution pour former la couronne dont elle a le droit de parer son front si souvent frappé de la foudre! Jadis maîtresse du monde, Rome n'avait, en réalité, rien perdu de sa grandeur. Elle n'eût été découronnée que le jour où elle eût cessé d'être l'asile du successeur des apôtres.

inspiré, « l'aspect plein de grandes choses », il regarde le trésorier. « Ce n'est pas, lui dit-il, l'instant de traiter l'affaire qui nous occupait. Allez remercier Dieu, car notre flotte va combattre les Turcs, et Dieu lui donnera la victoire. » Le trésorier congédié se retirait : avant de sortir de la chambre, il se retourne par une sorte de mouvement instinctif : le Pape avait couru vers un petit autel et s'était jeté à genoux, implorant le maître du ciel et de la terre, les mains jointes. Cette bataille qui allait se livrer, n'était-ce pas la bataille de Pie V aussi bien que celle de don Juan d'Autriche?

Dans tous les couvents, dans tous les monastères, se partageant les heures, les moines et les vierges saintes redoublaient depuis près d'un mois leurs oraisons. Reportons-nous à cette époque encore à demi barbare : sous un vernis récent de civilisation, quelles pensées égoïstes et farouches, quelles passions brutales remplissaient alors les âmes! Partout des crimes, partout des meurtres insolents ou ténébreux. Nous sommes, qu'on ne l'oublie pas, au temps des Guise et des Charles IX, au temps des Bothwell et des Marie Stuart, des Antonio Perez et des Philippe II : un seul sentiment relève la nature humaine, un seul sentiment imprime aux

actes et aux hommes un caractère de grandeur. Ce sentiment, c'est la foi dans une autre vie ; c'est la conviction d'un devoir à remplir, l'ardeur d'un dévouement dont on ne trouvera pas la récompense en ce monde.

La foi règne à un égal degré dans les deux flottes : elle plane comme un aigle au-dessus de l'arène sanglante. Supprimez-la : ce grand combat, dont on célébrera la gloire d'âge en âge, ne sera plus qu'une repoussante boucherie. Pour accomplir sans remords et sans crainte sa terrible besogne, l'homme de guerre a besoin de s'appuyer au culte d'une idée. L'idée qui dominait à la journée de Lépante ne différait qu'en apparence de celle qui inspirait les combattants de Jemmapes et de Valmy : le droit cherchait à y primer la force. La notion du droit suppose toujours une croyance innée dans l'intervention d'un principe supérieur. Admirons donc les époques de foi, en dépit de leurs égarements. L'absence de foi, c'est tout simplement le refroidissement de la mort. Il y a eu la foi de Lépante, la foi de Jemmapes et de Valmy, aussi bien que la foi d'Austerlitz. Recueillons pieusement les tisons à demi éteints ; rallumons la flamme ! cette flamme, pour un peuple, c'est la vie.

Vers onze heures, le vent se calma soudain, la mer s'aplanit comme un lac. Nul ne s'y attendait. Les Chrétiens virent dans cette circonstance heureuse une preuve manifeste de la protection divine ; les Turcs amenèrent leurs voiles et recoururent promptement à leurs rames. « Comme cette nation est très-disciplinée, remarque l'historien de Thou, il ne lui fallut qu'un moment pour mettre ses vaisseaux en bataille. » Tous les témoignages à cet égard sont unanimes. « La manœuvre, raconte l'auteur d'une relation manuscrite [1] conservée à la Bibliothèque nationale, parut s'exécuter avec une prestesse qu'on n'avait jamais vue. » Faut-il s'en étonner? La flotte ottomane appartenait à un seul prince; c'était un vieil armement, intact, triomphant, dont toutes les unités naviguaient ensemble depuis nombre d'années. Il y avait bien là pour les Turcs un espoir fondé de victoire. Leurs chefs pouvaient être indécis, troublés par la grave responsabilité qu'ils venaient d'assumer; les bas officiers, les équipages ne l'étaient pas : sur toutes les galères, ils témoignaient leur joie en dansant au son des cymbales, des tambours et des flûtes.

[1] Relazione di tutto il successo della battaglia e rotta data dall' armata de' christiani a quella de' Turchi.

La flotte chrétienne, au contraire, demeurait encore en désordre. Le marquis de Santa-Cruz, dont l'escadre devait former la réserve et l'arrière-garde, ne paraissait pas; don Juan de Cardona était tombé sous le vent avec huit galères; des six galéasses, quatre seulement se trouvaient en mesure d'aller prendre leur poste. Déjà la flotte commençait à voguer pour se porter à la rencontre de l'ennemi : don Juan, justement inquiet de tant de fâcheux retards, « laissa échapper, nous apprend Sereno, de saintes imprécations », et fit suspendre la vogue. Des frégates agiles allaient, pendant ce temps, presser les vaisseaux restés en arrière et porter des ordres réitérés aux deux ailes.

Une armée navale qui se range en bataille peut avoir son régulateur au centre, mais ce sont les deux guides de droite et de gauche qui lui marquent l'espace qu'elle doit occuper, qui la dirigent dans ses mouvements de conversion. De là l'évidente nécessité de placer à l'extrémité de chaque aile des capitaines ou des généraux investis d'une absolue confiance. Jean-André Doria était le guide de droite ou du large ; Agostino Barbarigo, le guide de gauche, le guide placé du côté de la terre. Le rôle de Barbarigo était des plus simples : Barbarigo devait

serrer la côte d'aussi près que possible, ne s'arrêter que lorsqu'il en serait averti par le manque de fond, car il importait de ne pas laisser aux Turcs la facilité de-prendre l'armée à dos, en passant, comme le fit Nelson au combat d'Aboukir, entre la terre et le dernier vaisseau de la ligne de bataille. Quant à Doria, ce qu'on attendait de lui, ce qu'on avait d'ailleurs tout sujet d'espérer de son coup d'œil exercé, c'est qu'il mesurerait bien son terrain et laisserait à la flotte, en se portant suffisamment au large, tout l'espace nécessaire pour se développer. Doria, cependant, prolongeait si longtemps son mouvement vers la pleine mer que don Juan, déjà revêtu de son armure et prêt à combattre, en conçut quelque inquiétude. Il dépêcha sur-le-champ vers l'amiral génois une frégate pour l'engager à « ne pas tant s'étendre et à ne pas lâcher ainsi les rangs ». Cette frégate ne put malheureusement rejoindre Doria qu'à la fin du combat.

Quel motif pouvait donc pousser Jean-André à se séparer à ce point, avec la nombreuse escadre qu'il entraînait à sa suite, du gros de la flotte? Le gros de la flotte, masse encore confuse, était naturellement retenu, par la manœuvre contraire de Barbarigo, à proximité du rivage. Jean-André s'ima-

ginait donner, en cette occasion, une preuve éclatante de son talent de manœuvrier consommé, une leçon de tactique navale à d'ignorants soldats. — *Stupid soldiers!* dira un jour cet amiral anglais qu'un demi-siècle n'avait pu dépouiller des vieilles préventions qui partageaient jadis en deux camps opposés les combattants de Talavera et les combattants de Trafalgar. — Jean-André a cru remarquer que la gauche des Turcs, l'aile ottomane qu'il a mission d'observer, tire elle-même au large et se propose de le déborder. « Il pensa, suivant l'expression de l'historien de Thou, qu'il devait opposer ruse à ruse », et, en conséquence, « faisant tourner la proue de sa galère contre celle qui donnait le branle à cette partie de l'armée des Turcs, il ajustait sa manœuvre à tous les mouvements que l'autre faisait ». Ce fut une faute, — les plus ingénieux calculs n'y changeront rien, — qui, suivant l'opinion unanime de tous les historiens, faillit « faire perdre aux Chrétiens la bataille ».

Voyons, en effet, quelle était la disposition des deux flottes. Toutes deux s'étaient partagées en trois escadres, ayant chacune son chef, chacune ses guides de droite et de gauche.

Agostino Barbarigo commandait cinquante-trois galères. Il occupait, avec sa capitane, l'extrême gauche, du côté de la terre. Marc Quirini, du côté du large, remplissait les fonctions de guide de droite dans l'escadre de Barbarigo. Le vice-roi d'Alexandrie, — Méhémet Scirocco, suivant les rapports chrétiens, Choulouq-Bey, d'après la relation d'Hadji-Khalifah, — faisait face à cette portion de la flotte confédérée.

Le corps de bataille de l'armée de la Ligue comprenait soixante-deux galères. Au centre, apparaissait la réale de don Juan, flanquée à gauche par la capitane de Venise, que montait Sébastien Veniero; à droite, par la capitane du Pape, qui portait l'étendard de Marc-Antoine Colonna. Les deux extrémités du corps de bataille étaient tenues, à main droite par la capitane de Malte, que conduisait le prieur de Messine, Frà Pietro Giustiniani; à main gauche, par la capitane de Pier Battista Lomellino. En arrière, protégeant la poupe de la réale et prêtes à lui porter secours, s'étaient postées deux galères de premier rang, la patrone de don Juan et la capitane du grand commandeur de Castille. Don Luis de Requesens a cru, en ce grand jour, devoir rester aux côtés de don Juan d'Autriche; il a laissé le

commandement de sa capitane à son lieutenant, Stefano Mottino, de l'Ordre de Saint-Jacques. Mottino lui rendra bon compte du vaisseau confié à sa garde. Giovanni Loredano et Catarino Malipiero, tous deux Vénitiens, ont pris poste à la poupe de la capitane de Veniero.

Ali-Pacha s'est, ainsi que le généralissime chrétien, placé au centre de son corps de bataille. Ce corps de bataille est composé de quatre-vingt-seize galères ou galiotes. Autour d'Ali se groupent sept de ces grandes galères qu'on appelle « galères de fanal ». La plus forte est montée par Pertev-Pacha, le sérasker. Les autres portent Moustapha-Esdri, trésorier; Mahmoud-Reïs, aga des janissaires; Mahmoud-Haïder-Bey, gouverneur de Métélin, et deux fameux corsaires, Kara-Djaly et Kara-Khodja, gouverneur de Valona.

L'aile droite des Chrétiens comptait cinquante-six galères, y compris l'avant-garde[1]. Jean-André,

[1] Cinquante-trois seulement, suivant l'auteur de *Giannandrea Doria alla battaglia di Lepanto*. Il y aura toujours quelque divergence dans les chiffres, mais ces divergences ne portent que sur un très-petit nombre d'unités. Il faut toutefois remarquer que Jean-André n'a pas encore été rallié par Cardona. M. le lieutenant général Veroggio ne lui attribue, au moment du combat, que quarante-neuf galères. J'adopte les chiffres de Girolamo Catena, qui a désigné nominativement les galères. Le total de la flotte chrétienne, suivant Catena, se montait à deux cent une galères et six galéasses.

nous l'avons déjà dit, la dirigeait. Chef d'escadre et guide tout à la fois, il s'était, sur sa capitane, placé à l'extrémité de la ligne du côté du large. A l'autre extrémité, aurait dû se trouver la capitane de Sicile momentanément détachée, avec six autres galères, en reconnaissance. La capitane de Sicile était le guide ou pivot de gauche de l'aile droite, aile que nous appellerons, si nous empruntons à la tactique moderne sa nomenclature, la première escadre. L'escadre du centre ou corps de bataille pourrait prendre également le nom de seconde escadre. L'aile gauche deviendrait la troisième. La réserve, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, comprenait trente galères.

L'adversaire de Doria était Oulouch-Ali. Oulouch commandait l'aile gauche des Ottomans. Vice-roi d'Alger depuis l'année 1568, l'ancien corsaire avait alors plus de soixante ans : il en comptait bien près de quarante passés sur les galères. C'était incontestablement de tous les lieutenants d'Ali-Pacha le plus capable, le plus vaillant, le plus expérimenté. Son escadre s'étendait sur un large front. A première vue, on la croirait plus forte que l'escadre de Jean-André. Elle était seulement plus nombreuse, car dans ses rangs s'étaient glissées presque autant

de galiotes à seize bancs que de véritables galères [1].

Oulouch-Ali se piquait, comme son antagoniste, d'être manœuvrier : il montra qu'il avait, bien mieux que Jean-André, le droit de s'attribuer ce titre. Lui aussi naviguait séparé du gros de la flotte ottomane, formant pour ainsi dire une force indépendante. Il voulait, prétend-on, « gagner le soleil à Doria » ; il ne réussit qu'à détourner Doria du soin de couvrir la droite du corps de bataille : ce fut assez pour mettre l'armée chrétienne dans le plus grand péril.

[1] M. le général Veroggio évalue à quatre mille trois cents mètres l'étendue totale du front ottoman, à trois mille trois cents celle du front chrétien.

CHAPITRE II.

LA MÊLÉE.

Il était près de midi : les galéasses reçurent l'ordre de se porter en avant. Lorsque don Juan les vit à un mille environ de sa ligne de bataille; lorsque, jetant un coup d'œil en arrière, il aperçut le marquis de Santa-Cruz favorisé par une légère brise qui venait de s'élever, accourant à force de voiles et de rames avec ses trente galères, don Juan de Cardona n'ayant plus qu'un mille à peine à faire pour amener ses sept ou huit galères arriérées à leur poste, il n'hésita plus et fit sonner la charge par les trompettes. Le moment était solennel; la Chrétienté jouait sur mer sa dernière partie.

La distance entre les deux flottes diminuait rapidement : les galéasses vénitiennes ouvrirent le feu. Le premier coup tiré par la galéasse de Francesco Duodo enleva le grand fanal de la réale d'Ali; un autre coup brisa l'espalle d'une galère voisine;

un troisième coup atteignit une galère peu éloignée des deux premières. Une émotion presque générale se manifesta en ce moment dans la ligne ennemie : la plupart des galères turques se mirent à scier. Ali-Pacha, comme Ferragut à Mobile, réprima par son seul exemple ce mouvement inconsidéré de retraite. Il ordonna de forcer la vogue, se précipita en avant, à toute vitesse, sous une grêle de boulets, et l'armée ottomane suivit. Dès cet instant l'ordre se trouvait rompu, mais les galéasses étaient rapidement dépassées. De toute la journée on n'entendit plus parler d'elles [1]. A quoi l'ordre, le fameux ordre de bataille dont les tacticiens font tant de bruit, aurait-il pu servir en ce moment, puisque la mêlée allait s'établir? L'ordre eût servi à ralentir la marche, à prolonger la canonnade qui a déjà coulé, assure-t-on, deux galères et en a maltraité plusieurs autres.

Les Turcs arrivaient poussant des cris effroyables, faisant jaillir l'écume sous la proue de leurs vais-

[1] M. le général Veroggio compare très-judicieusement le rôle des galéasses à l'action qu'exercent les piles d'un pont sur le courant d'un fleuve. Les eaux, un instant divisées, reprennent tranquillement leur cours à quelque distance en arrière.

Quand il s'agira de combiner l'action des cuirassés et celle des torpilleurs, il importera de faire une juste part à la tactique, une part plus essentielle encore à l'initiative des capitaines. Les masses que l'avenir pourra mettre un jour en mouvement nous promettent des joutes où tout l'art des grands capitaines ne sera pas de trop.

seaux. La confiance leur était revenue tout entière. Doria semblait fuir, poursuivi par Oulouch-Ali ; les Turcs crurent avoir retrouvé Prévésa : le manque d'unité dans le commandement allait, pensaient-ils, leur livrer encore une fois l'armée chrétienne.

L'aile gauche de don Juan se trouva la première aux prises avec l'ennemi. Scirocco l'attaqua de front, et pendant ce temps ses galères légères se glissèrent entre la terre et Barbarigo. On les voit bientôt assaillir par derrière l'extrémité de l'aile qu'ils ont réussi à tourner. Le combat sur ce point semblait prendre, dès l'abord, une tournure inquiétante. « Le seigneur Barbarigo, dit Brantôme, fit très-bien et se montra digne de sa charge. » Il fit si bien que, le premier de tous, il obligea la victoire à se prononcer : cette victoire, malheureusement, il la paya de sa vie.

Debout sur le tabernacle, la visière levée, le corps à découvert, il animait ses gens : une flèche l'atteignit à l'œil gauche et lui traversa le crâne ; il mourut de cette blessure le lendemain. On l'emportait sanglant ; les Turcs, dans leur élan, pénétrèrent jusqu'à l'arbre de mestre. La galère vénitienne était prise, si le propre neveu de Barbarigo, le fils de sa sœur, le vaillant Giovanni Marino Con-

tarini, n'eût appelé à lui une troupe d'élite et n'eût repoussé jusqu'à la rambade les janissaires. Le comte Silvio de Porcia survint, en ce moment, avec sa galère. Il était temps, car le nombre des ennemis ne cessait de grossir; les balles, les flèches, les pots à feu pleuvaient sur le vaisseau vénitien. Contarini venait d'être blessé mortellement; Federico Nani prit le commandement de la capitane.

L'aile entière heureusement n'avait pas été abordée sur tous les points avec une égale vigueur. A la vue du danger qui menace leur chef, les Vénitiens se portent en masse du côté où la ligne semble fléchir. Le combat n'est plus qu'une mêlée. Les provéditeurs, Antonio Canale et Marc Quirini, montrent dans cette crise leur valeur habituelle. La galère de Scirocco finit par être forcée l'épée à la main. Couvert d'affreuses blessures, trouvé à demi mort sur le pont de son navire, Scirocco est achevé par pitié et jeté à la mer.

« Lorsque la tête fait défaut, dit un proverbe musulman, les pieds cessent d'être solides. » Les Turcs le firent bien voir. Le rivage était proche, et ce rivage était un rivage ami. Les capitaines qui se sentirent trop faibles cédèrent à la tentation que redoutait la tactique byzantine, à la tentation qui

perdit l'escadre de Tourville : ils jetèrent leurs vaisseaux à la côte. Les équipages se sauvèrent à la nage [1]. « On ne vit rien de semblable au corps de bataille, dit de Thou. Comme il n'y avait pas moyen de s'échapper à terre, pas un vaisseau turc ne sortit de la ligne, en quelque mauvais état qu'il pût être. »

Le combat ne cessa pourtant pas malgré cette défection prévue, — on se le rappellera peut-être, — par Oulouch-Ali. La lutte à l'extrême gauche de l'armée confédérée fut plus acharnée, les pertes des deux adversaires furent plus grandes que partout ailleurs. « Si dans les deux autres escadres, observe avec émotion Bartolomeo Sereno, les Chrétiens avaient perdu autant de navires que dans cette aile gauche, on serait forcé d'avouer que l'avantage eût été pour les Turcs [2]. »

[1] Voyez dans l'ouvrage intitulé : *La Marine des Ptolémées et la marine des Romains*, t. I, p. 246 et 247, les idées des tacticiens byzantins à ce sujet.

[2] Ce n'est pas toujours, — je tiens à le répéter, — des acteurs d'un drame qu'il faut attendre le récit le plus exact et le plus complet de l'événement auquel ils ont été mêlés. M. Thiers prétendait connaître beaucoup mieux que le maréchal Soult le siége de Gênes, où le maréchal cependant eut un rôle si glorieux. La Chambre, s'il m'en souvient bien, sembla lui donner raison. Interrogeons néanmoins les récits contemporains, et voyons tout d'abord ce que nous dira Marc Quirini. Il nous dira : que l'aile gauche, conduite par Son Excellence Barbarigo et par le très-illustre Canaletto, s'est avancée résolûment sous la protection des deux galéasses d'Ambrogio et d'Antonio Bra-

Les deux corps de bataille ne furent point engagés au moment même où se heurtaient avec tant de

gadino; que les cinquante-cinq galères ennemies qui venaient à la rencontre de cette aile gauche se sont détournées brusquement de leur route dès les premières volées d'artillerie et ont essayé de passer à terre de la flotte chrétienne pour l'assaillir ensuite sur ses derrières; que Barbarigo s'est hâté de contrecarrer cette manœuvre en serrant, lui aussi, la terre autant que le tirant d'eau de ses galères le permettait; qu'après quelques instants de lutte acharnée, les Turcs épouvantés n'ont plus songé qu'à se jeter à la côte; qu'aucune de leurs galères n'a échappé à la destruction : les unes ont été prises, les autres ont été coulées ou brûlées. Pour Quirini, c'est là tout le combat; ce qui se passe au corps de bataille et à l'aile droite, il ne le connaîtra que par les bruits divers qui vont circuler dans l'armée.

Caracciolo, comte de Biccari, auteur des fameux commentaires, montait une des galères placée dans l'ordre de bataille, à droite de la capitane de Quirini. Quels souvenirs Caracciolo aura-t-il gardés du rôle joué par l'aile gauche à la journée du 7 octobre? « Surprise par l'apparition inattendue de l'ennemi, racontera plus tard le duc napolitain, la flotte de la Ligue se présentait à l'entrée du golfe, en désordre; l'aile gauche surtout, qui sortait la dernière du canal des Curzolari. Barbarigo avait confié à Quirino un poste de confiance; il l'avait placé à une des extrémités de son escadre, à l'extrémité extérieure ou de droite. Peu s'en fallut que l'ardeur impétueuse du provéditeur ne compromît l'aile gauche tout entière. Les ennemis étaient encore à près de deux milles : Quirino ne songeait qu'à les joindre le plus tôt possible. Il ne ménageait pas sa vitesse. Les autres galères l'auraient peut-être suivi. Caracciolo envoya sur sa frégate le commandeur don Francisco de Guevara, chevalier napolitain, aviser Barbarigo du trouble qui allait se produire et le prévenir que les galéasses ne pourraient probablement pas gagner à temps leur poste de combat. Barbarigo donna au commandeur deux compagnons de l'étendard et le chargea d'aller porter à Quirino l'ordre péremptoire d'arrêter sur-le-champ son mouvement. En même temps, il faisait presser la marche des galéasses. La faute commise fut ainsi réparée. Pendant que les galères, après être

furie Barbarigo et le vice-roi d'Alexandrie. Le choc cependant suivit de si près, que don Juan

restées quelque temps *en jolly,* voguaient à quartier, les deux galéasses purent se porter en avant de la ligne.

« Quand l'ennemi fut à une distance convenable, ces deux galéasses ouvrirent le feu de leur artillerie. Le troisième coup coula la galère de Scirocco. Les Chrétiens à l'aile gauche se mirent à l'envi à crier victoire. Les Turcs furent sur-le-champ découragés. Les galères de l'escadre de Scirocco, au nombre de soixante, tournèrent toutes à la fois la proue vers la côte pour aller s'échouer à terre. La plus éloignée n'en était pas à une portée d'arquebuse.

« Barbarigo, de son côté, serrait aussi la terre; il la serrait sans vouloir toutefois s'exposer à un échouage. Les Turcs qui se dirigeaient vers le rivage se trouvèrent pris en flanc par nos galères et enveloppés de telle façon qu'il n'en échappa pas un vaisseau. La majeure partie des équipages se sauva dans les montagnes. »

Pour bien apprécier le rôle de l'aile gauche dans cette journée, il ne nous reste plus à entendre que le compte rendu de Gerolamo Diedo. Nulle relation ne s'est plus que la sienne appliquée à faire ressortir la part considérable que prirent les Vénitiens à ce premier choc, d'où dépendait l'issue de tous les autres. « L'aile droite des Turcs, écrit Gerolamo Diedo, composée d'environ soixante vaisseaux, se détache du corps de bataille et se partage en plusieurs groupes, espérant se soustraire ainsi plus aisément au feu de nos galéasses. Quelques galères cependant n'ont pu passer en dehors de la portée de cette artillerie redoutable : elles sont gravement maltraitées ou coulées. Notre aile gauche ne sera donc assaillie que par une ligne déjà rompue, par des vaisseaux en désordre. Méhémet Scirocco et Caùr-Ali, devançant toutes les autres galères ottomanes, ne s'en élancent pas moins avec impétuosité vers nos navires. Ils serrent de près la côte d'Étolie et se glissent avec les premiers vaisseaux de leur escadre entre les hauts-fonds et l'embouchure du fleuve. Ces parages leur sont familiers; ils connaissent exactement la profondeur de l'eau sur les bancs : suivis par quatre ou cinq galères, ils se proposent de prendre à dos l'extrémité de notre aile gauche, pendant que le gros de l'aile droite ottomane contournera les alluvions qui se prolongent au loin vers le large et

d'Autriche et Ali-Pacha n'eurent pas le temps de s'inquiéter de ce qui se passait à une des extrémités

abordera les Chrétiens de front. Ce dessein, heureusement, n'a pu échapper à la vigilance de Barbarigo. Le provéditeur général fait à l'instant faire à sa galère un tour complet sur elle-même. Les galères voisines imitent sa manœuvre. Cinq galères turques ont réussi néanmoins à envelopper le chef de notre aile gauche : un nuage de flèches pleut sur la capitane, le fanal de poupe en est complétement hérissé. Durant près d'une heure, Barbarigo soutient seul les plus furieux assauts. Les galères qui accourent à son aide lui fournissent enfin le moyen de prendre l'offensive. Nul combattant ne pourra disputer à Barbarigo la palme dans cette journée : le premier rang lui appartient sans conteste. Scirocco est contraint de battre en retraite. Il fuit à toutes rames : Giovanni Contarino lui barre le chemin et s'empare facilement d'une galère à demi réduite ; Caùr-Ali est également fait prisonnier. Les Turcs, à cette vue, perdent courage : ils se précipitent en foule vers l'écueil de Villa di Marino, — probablement le cap Scropha, que les atterrissements ne joignaient pas encore complétement à la terre ferme. — Ils s'y précipitent pour sauver au moins leurs personnes. Tous ne réussissent pas à gagner ce refuge, car, dans la confusion, les galères s'abordent et s'enchevêtrent. Il est vrai qu'elles forment ainsi une sorte de pont, grâce auquel de nombreux fuyards parviendront, contre toute attente, à toucher le rivage. De là il leur sera possible de traverser à gué la lagune et d'aller chercher un abri moins précaire dans l'intérieur. Combien de ces malheureux pourtant seront égorgés avant d'avoir pu mettre le pied sur le sable ! Combien dans leur effroi, se heurtant, se jetant les uns sur les autres, tomberont des galères à la mer et seront engloutis ! Au milieu de l'affreuse et sanglante mêlée, Barbarigo a rejeté en arrière l'écu qui le couvrait ; il l'a rejeté avec la plus noble imprudence pour se faire mieux entendre ; une flèche l'atteint à l'œil gauche. Ses compagnons consternés l'emportent dans la chambre de poupe. Pendant ce temps, les autres vaisseaux de l'aile droite des Turcs avaient dépassé nos deux galéasses. Ils abordèrent franchement notre aile gauche, mais ils trouvèrent une réception plus chaude qu'ils ne s'y attendaient. Une des galéasses, celle qui était postée du côté de la terre, crut alors devoir laisser à sa

de leur ligne. Les deux amiraux s'étaient reconnus à leurs bannières : ils se dirigèrent franchement

conserve le soin de canonner la droite du corps de bataille ennemi et se rapprocha de la plage. Les vaisseaux turcs ne purent soutenir le feu terrible qui les prit tout à coup en flanc. Ils coururent s'échouer, les uns sur les hauts-fonds, les autres sur la grève. Ce qui prouve bien l'avantage d'attaquer l'ennemi sur ses propres côtes! Dans ce vaste désarroi toutes nos galères, celles notamment de l'extrémité qui confinait au corps de bataille, n'avaient pas trouvé d'adversaires : elles firent un mouvement de conversion général vers la gauche et vinrent, en bon ordre, envelopper les vaisseaux turcs qui opposaient encore aux nôtres une résistance désespérée. Par cette manœuvre habile, elles les tenaient enfermés pour ainsi dire dans un port. Le massacre fut épouvantable : l'aile droite des Ottomans avait disparu. »

Je n'ai pas traduit, j'ai résumé, interprété en certains passages le texte de Gerolamo Diedo. Il sera facile de conclure de cette relation et de celles qui précèdent, qu'il y eut réellement, le 7 octobre 1571, trois combats séparés sur le même champ de bataille. Celui dont je viens d'exposer les principaux détails pourrait s'appeler à bon droit la victoire vénitienne. Personne n'en a partagé la gloire avec les Vénitiens, si ce n'est quelques Napolitains admis ce jour-là dans leurs rangs. N'oublions pas toutefois les soldats espagnols, embarqués à Messine par les soins de don Juan sur les galères de Venise. Leur intervention, — vous pouvez bien le croire, — n'aura pas été inutile.

S'il m'est donné, poursuivant la tâche immense que je me suis imposée, de pouvoir compléter l'histoire des bâtiments à rames par celle de la marine à voiles; si aux luttes dont la Méditerranée fut le théâtre il m'est permis d'opposer, dans un très-prochain avenir, les conflits qui, au dix-septième siècle, ensanglantèrent la Manche, on reverra ces combats séparés qui ont rendu parfois une aile triomphante pendant que le corps de bataille ou l'autre aile succombait; ces combats dont la résultante constitua la victoire ou la défaite. Les escadres de Zélande et de Hollande, d'un côté, les escadres de France et d'Angleterre de l'autre, convergeront, à distance, vers

l'un vers l'autre. Le capitan-pacha ne tira pas un seul coup de canon avant d'être rendu à demi-longueur de galère de la réale. Le premier coup de son artillerie, déchargé ainsi à brûle-pourpoint, emporta la rambade de don Juan et tua quelques rameurs; le second coup traversa l'esquif; le troisième passa au-dessus du fougon. La réale riposta : ses projectiles balayèrent la poupe et la coursie de la galère ottomane. La fumée n'était pas encore dissipée que déjà les deux galères, lancées à toute vitesse, s'abordaient proue contre proue. La secousse et le fracas furent terribles; les éperons volèrent en éclats. La réale d'Ali dominait de beaucoup la galère chrétienne : son éperon mutilé pénétra jusqu'au quatrième banc de la réale espagnole.

Les deux navires avaient rebondi en arrière; les débris de gréement les retiennent accrochés : ils glissent lentement l'un sur l'autre, brisant dans ce frottement une partie de leurs rames et de leurs

un but commun; elles ne recevront d'impulsion et de direction que de leurs propres chefs.

Voilà les leçons de tactique qu'il nous faut méditer. Bien fou qui s'attendrait à voir se renouveler aujourd'hui des batailles d'Aboukir et de Trafalgar. On combattra désormais avec des multitudes. On combattra comme à Salamine et à Lépante, ou, — ce qui vaudrait infiniment mieux, — on ne combattra pas du tout.

apostis. On jette les grappins : les galères, désormais inertes, liées par leur avant, ne forment plus qu'un seul champ de bataille.

Pertev-Pacha, de son côté, avait abordé la capitane de Sébastien Veniero. La galère du bey de Négrepont, où s'étaient embarqués les deux fils d'Ali, passait, au même moment, entre la capitane du Pape et la capitane de Savoie. Elle allait ainsi tomber sur les deux galères de soutien, galères postées en arrière de la ligne, pour la garde de don Juan. Tout le front des deux armées était alors en feu : on n'entendait que craquements de bois déchiré, que crépitements d'arquebuses, auxquels se mêlaient les cris de fureur des combattants. Des volées de flèches se croisaient dans l'air; les flancs des vaisseaux se hérissaient de dards. « On eût dit, nous assure dans son style un peu emphatique Sereno, de monstrueux porcs-épics pelotonnés sur eux-mêmes et dressant leurs piquants pour se défendre. »

Est-ce là ce qu'on peut appeler une bataille navale? Où sont les combinaisons savantes des tacticiens? On se heurte, on s'étreint, on se broie sur une arène de quelques pieds carrés. La foule est partout, et les épées fauchent des multitudes. Des

galères sont enlevées et presque aussitôt reprises. De distance en distance il s'est formé comme des centres d'action : c'est sur ces points que, de tous côtés, les plus vaillants accourent; les équipages décimés à chaque instant reçoivent des renforts. Il leur en vient par la poupe, par la proue, par le travers. Le tumulte et la confusion sont tels, que les combattants ne peuvent rien distinguer des incidents du combat. Ils frappent ou tombent dans une mêlée obscure, sans savoir pour quel parti le sort se prononce.

Don Juan d'Autriche avait sur sa galère quatre cents hommes du régiment de Sardaigne; Ali lui opposait trois cents janissaires armés d'arquebuses et cent archers. A la proue de la réale de don Juan se tenaient, sur les rambades, don Lopez de Figueroa et don Miguel de Moncada, mestre de camp, don Bernardino de Cardenas et le Castillan Salazar; le fougon et l'esquif étaient sous la garde de don Pedro Zapata et de don Luis Carrillo, fils du comte de Priego. Le commandeur don Luis de Requesens eût voulu que don Juan se retirât sous la poupe, qu'il n'exposât pas sa personne sacrée aux premières volées d'arquebuse; don Juan rejeta dédaigneusement ce conseil. Il prit place au pied de l'étendard,

le couvrant pour ainsi dire de son corps : autour de lui vinrent se ranger le commandeur d'abord, puis le comte de Priego, don Luis de Cordova, don Rodrigo de Benavides, don Juan de Guzman, don Philippe d'Heredia, don Ruy Diaz de Mendoza.

Deux fois les Espagnols envahirent la réale du Turc jusqu'à l'arbre de mestre; deux fois ils reculèrent, repoussés par les secours que les galères qui entouraient Ali lui envoyaient. Excités à la vue de ce puissant renfort, les Turcs se ruent en masse sur la proue de la réale chrétienne. Don Lopez de Figueroa va être accablé. Don Bernardino de Cardenas vole, avec la réserve, à son aide. Une balle d'espingole frappe sa rondache et le renverse. Le coup n'a pu traverser le métal; la commotion a été si forte que Cardenas en reste évanoui. Il meurt, sans blessure apparente, le lendemain.

Cet instant fut l'instant critique de la journée. Don Juan avait mis l'épée à la main et s'avançait pour soutenir ses gens ébranlés; Ali, qui depuis le commencement de l'action ne cessait de décocher ses flèches avec un succès dont Dragut lui-même eût été jaloux, Ali s'apprêtait à sauter sur la galère chrétienne. Marc-Antoine, par bonheur, s'est déjà emparé de la galère du bey de Négrepont : il accourt

avec deux galères et aborde la galère d'Ali par la poupe, d'une telle force que la proue de sa galère pénètre jusqu'au troisième banc à partir de l'espalle. La première volée de ses arquebusiers fait tomber les Turcs de toutes parts. Les soldats de don Juan reprennent sur-le-champ l'offensive.

Croit-on que, pendant ce temps, Veniero et ses deux soutiens, Giovanni Loredano, Antonio Malipiero, demeurent inactifs? Croit-on que la capitane de Gênes, avec son général Hector Spinola, chevalier d'Alcantara, avec le prince de Parme, Alexandre Farnèse, dans les veines duquel coule, par sa mère Marguerite d'Autriche, le sang de Charles-Quint, ne soit pas au plus fort de la mêlée? Et la capitane de Savoie, commandée par Mgr de Ligny, « un fort honnête et brave seigneur », dit Brantôme, où la chercherons-nous, si ce n'est dans ce groupe qui tient entre ses mains les destins de la journée?

Le vieux duc d'Urbin a confié son fils, François-Marie de la Rovère, à Mgr de Ligny pour qu'il lui fît faire ses premières armes sous l'étendard de la sainte Ligue. Le prince de Parme a vingt-sept ans; l'héritier du duché d'Urbin n'en a que vingt-deux; avec lui s'est embarqué son cousin, Alderano Cibo

Malaspina, fils du prince de Massa. Une foule de seigneurs et plusieurs chevaliers de l'Ordre de Saint-Lazare les accompagnent. C'est aujourd'hui la fête de la jeunesse. Michele Bonelli, le neveu du Saint-Père, était dans la fleur de l'âge. Pouvait-on espérer qu'il soutînt d'un visage si joyeux la vue de ce combat sanglant? Admis à bord de la galère de Marc-Antoine, il y déploya le courage d'un vétéran. Le majordome de Colonna tombe, la tête emportée par un boulet; les débris de sa cervelle couvrent Bonelli : l'intrépide enfant ne s'en émeut pas et continue de charger son arquebuse.

Tous ces jeunes gens d'ailleurs sont à bonne école. Qu'ils prennent exemple sur Veniero, sur Marc-Antoine, sur Paolo de La Mentana, sur Paolo Giordano Orsino, sur Romegas, ce chevalier de Malte français « qui a rendu son nom si redoutable dans tout l'Orient, que les mères n'ont qu'à le prononcer pour faire trembler leurs enfants [1] ».

Si strinsero le madri i figli al seno.

Négligerons-nous de citer, sur le témoignage de Bartolomeo Sereno, — ce moine éloquent et cou-

[1] « Marc-Antoine, nous raconte M. Conforti, avait près de lui Romegas. Depuis près d'une heure, il combattait une galère : les

rageusement sincère, dont la vocation ne s'est pas encore déclarée en 1571, et qui commande maintenant à bord de la *Grifona* les soldats du Pape, — Ascanio della Cornia, Onorato Gaëtano, Pompeo et Prospero Colonna, Gabrio Serbelloni, le comte de Santa-Fiore et Paolo Sforza son frère, le comte de Sarno et Sigismond de Gonzague? Quand nous les aurons cités, nous passerons encore sous silence plus de héros, plus de noms illustres que

Chrétiens finirent par l'emporter. Romegas se tourna vers Marc-Antoine et, avec beaucoup de calme, lui dit : « Cette galère est à nous. » « Qu'allons-nous faire maintenant? lui répondit Marc-Antoine. Irons-nous combattre une autre galère, ou porterons-nous secours à la réale? » C'est ainsi qu'à Trafalgar, Nelson parlait au capitaine Hardy : « *Take your choice,* lui disait-il, choisissez le vaisseau que vous voulez aborder. »

« Romegas, continue M. Conforti, qui était fort entendu dans les choses de la mer, saisit de sa propre main le timon et alla donner droit dans le flanc de la réale du Turc. »

Quel malheur que ce vaillant soldat ait si mal fini! Nous avons dit qu'il fut l'âme de la révolte qui amena le Grand Maître Jean de la Cassière à Rome. Le Pape Grégoire XIII avait évoqué la cause et appelé à son tribunal les fauteurs de la sédition. Romegas fut témoin du triomphe éclatant du faible et doux vieillard qu'il avait voulu faire déposer. Le remords, le dépit, échauffèrent son sang. Il se mit au lit le jour même et mourut à Rome le 6 novembre 1581. Il était chevalier depuis l'année 1547. Il devait avoir quarante-quatre ans environ à l'époque de la bataille de Lépante et cinquante-quatre au moment de sa mort. Sans la violence de son caractère, il eût certainement obtenu, par le cours naturel et probable des choses, à la mort de Jean de la Cassière, la haute position dont nul plus que lui n'était digne.

nous n'en aurons mentionné. Toute l'Italie, toute l'Espagne, dans leur éclat passé, dans leur gloire future, sont réunies sur cette arène. La bataille qui se livre fait couler des flots de sang bleu. Elle est grande par l'importance des intérêts qui s'y jouent, poétique et chevaleresque par les souvenirs qu'elle évoque.

Les chevaliers chrétiens ont sur les beys turcs un notable avantage : un casque, une cuirasse, un bouclier les protégent; les Turcs combattent à découvert. Leurs soldats n'ont pour couvrir leur tête qu'un turban; les soldats italiens et espagnols portent le morion, leur buste est défendu par le haubert. Trop d'archers à bord des navires ottomans, et trop peu d'armes à feu. « Quand on a tiré quatre ou cinq fois, observe avec raison de Thou, la chaleur détend les cordes de l'arc. Le coup devient si faible qu'il effleure à peine la peau. » Les Chrétiens, au contraire, possèdent d'excellents et nombreux arquebusiers. On a vu de ces porteurs d'arquebuse décharger pendant le combat quarante fois leur arme. Le vieux Veniero lui-même, malgré ses soixante-dix ans, s'était armé d'un tromblon que chargeait près de lui un de ses serviteurs : avec ce tromblon, il abattit plus d'un Turc.

« Nos galères, dit encore de Thou, ont des espèces de parapets qui couvrent nos soldats ; celles des Turcs n'en ont pas. La proue des galères turques est complétement ouverte ; leurs canonniers tombaient sous les balles de nos arquebusiers ; après la première décharge, ils furent obligés d'abandonner la place. Toutes nos galères firent chacune quatre ou cinq décharges. On avait retranché les éperons dont la pointe recourbée eût obligé de pointer le canon obliquement. Nos canons pointés droit tiraient à fleur d'eau ; les canons des Turcs étaient pointés haut ; leurs boulets passaient presque tous au-dessus de nos têtes. »

Pointer haut ! c'est ainsi qu'on amène le désastre de Lépante et celui de Trafalgar. Il n'y a pas de petite faute à la guerre : les fautes de principe sont les plus graves. Ajoutez que les Chrétiens n'avaient point, grâce à la sage insistance de don Juan, de galère où il ne se trouvât de deux cents à cent cinquante soldats. Chez les Turcs, quarante galères au plus, les galères des grands officiers qui portent un croissant à leur pavillon et un fanal à leur poupe, se présentaient avec un nombre à peu près égal de combattants ; toutes les autres galères ne comptaient que trente ou quarante soldats.

On a vu à Trafalgar quatre vaisseaux dériver au milieu de la mêlée comme un nuage chargé d'éclairs et de foudre. Le *Victory,* le *Bucentaure,* le *Téméraire,* le *Redoutable,* accrochés l'un à l'autre, ne formaient plus qu'un groupe impuissant à se désunir. Les galères de don Juan, d'Ali-Pacha, de Marc-Antoine, de Méhémet-Bey, sandjak de Négrepont, présentèrent, le 7 octobre 1571, le même spectacle. Sur la galère de Colonna se trouvaient réunis Pompeo Colonna, lieutenant du commandant de l'escadre pontificale, fils de Camillo Colonna et de Vittoria; Pierfrancesco Colonna, bien connu pour la part qu'il prit en 1554 à la guerre de Sienne, en 1566 à la défense de Malte; le commandeur Romegas; Antonio Caraffa, duc de Mondragone, gendre de Marc-Antoine dont il a épousé la fille Giovanna, enlevée à l'affection de son père et de son époux pendant que la flotte s'attardait à Messine; Michele Bonelli, frère du cardinal Alessandrino et neveu du Pape; Pirro Malvezzi, chevalier cité entre les plus vaillants; Horace Orsino di Bonmarzo; Pompeo Gentile; Lelio de' Massimi; le fils du comte de Castellar, don Juan de Velasco et le capitaine Alejandro Torrellas; le commandeur de Saint-Georges, entouré de nombreux chevaliers de Malte et de volontaires

français ; Camillo de' Marchesi Malaspina, chevalier de Saint-Étienne, avec vingt autres gentilshommes que Marc-Antoine a pris à sa solde et qui lui composent le plus noble cortége de serviteurs qu'on puisse voir.

Comment résister à l'irruption impétueuse de tant de braves? Le capitaine de la réale, don Juan Vasquez Coronado, se précipite, avec Gil d'Andrada, avec Pietro Francesco Doria, au-devant du secours qui lui arrive. En un instant la galère d'Ali est dépouillée de ses étendards. Ali recule jusqu'à l'extrémité de la poupe, jusqu'à la partie où se trouve le timon. Que devint-il en ce moment suprême? Son sort est resté un mystère pour ses amis comme pour ses ennemis. « Il tire un couteau de sa ceinture, nous affirme Sereno, se coupe la gorge et se jette à la mer. Son corps ne fut pas retrouvé. » — « Blessé au front d'un coup d'arquebuse, raconte un autre historien, don Gaëtano Rosell, il va tomber dans la coursie. Sa tête, disent les uns, est alors arborée au bout d'une pique; on l'apporte à don Juan, assurent d'autres témoins oculaires. Don Juan s'en détourne avec dégoût et la fait jeter par-dessus le bord. » — Brantôme et Girolamó Catena sont d'accord sur ce point avec don Gaëtano Rosell.

« Il y avait une heure et demie que l'on combattait, nous apprend la relation officielle qui fut envoyée, peu de jours après la bataille, à Philippe II, quand il plut de donner la victoire à la réale de Sa Majesté. Le pacha et plus de cinq cents Turcs furent égorgés. » — « Le commandant espagnol se rendit maître de la capitane turque, et Ali lui-même fut tué », se borne à écrire de Thou. — « Au bout d'une heure et demie, raconte le Frère Juan de San-Geronimo qui assistait de sa personne au combat, on vint annoncer à don Juan qu'on était maître de la galère du Turc. » — Et pas un mot de plus.

« Combattue par don Juan et par Marc-Antoine, s'il en faut croire la relation anonyme de la Bibliothèque nationale, relation qui paraît avoir été écrite pour l'instruction de Catherine de Médicis, la galère d'Ali, en moins d'une demi-heure fut prise, Ali tué, la bannière turque enlevée. La galère de don Juan portait quatre cents arquebusiers espagnols munis de casques, — *capati*. Avec les chevaliers serviteurs de Son Altesse, les mariniers et les rameurs à qui l'on avait, pour cette occasion, donné la liberté, la réale disposait de plus de huit cents combattants. Elle eût pu certainement prendre deux galères de sa force. »

Il ne nous reste plus qu'un témoignage à consulter : celui des Turcs eux-mêmes. Ce témoignage sera de tous le plus sommaire et le plus insuffisant. On n'aime guère à s'appesantir sur une défaite. Mon savant confrère de l'Institut M. Schefer, à qui les langues orientales sont aussi familières que la sienne, a bien voulu prendre la peine de traduire pour mon usage la relation qu'Hadji-Khalifah nous a donnée de la bataille de Lépante. Si nous nous en tenions à ce récit, nous serions bien incomplétement renseignés sur ce qui se passa le 7 octobre 1571 à la hauteur du cap Scropha. Nous y trouverions cependant la confirmation de ce que les rapports chrétiens nous ont appris déjà au sujet de l'escadre vénitienne, la première au combat, la première appelée à supporter seule l'élan impétueux de l'ennemi.

« Cinquante bâtiments des Infidèles, écrit Hadji-Khalifah, se détachèrent de la flotte abritée derrière le cap Qanly-Bouroum et encore hors de vue. Pendant que les Ottomans étaient engagés avec ce détachement et réussissaient à en éteindre le feu, la flotte entière des Infidèles se mettait en mouvement et enveloppait la flotte ottomane. La canonnade fut des plus violentes. La galère du capitan-

pacha se détacha de la ligne et aborda un navire infidèle auquel elle s'accrocha et qu'elle essaya de couler. Ses trois fanaux la firent reconnaître. Deux grosses galères ennemies se précipitèrent sur elle et la prirent entre deux feux. Le capitan-pacha cueillit la palme du martyre. »

Nous ne saurons donc jamais quel fut le destin d'Ali, tombé dans la mêlée, et confondu sans doute avec cette foule de cadavres dont les vainqueurs se hâtaient de débarrasser le pont de la capitane ottomane.

Don Juan a donné l'ordre de pousser le cri de victoire et d'arborer à poupe de la galère conquise, à la place où flottait l'étendard du Prophète, les saintes couleurs de la Ligue. Un grand effort se produit, en ce moment, sur tout le front du corps de bataille; la victoire se déclare avec une rapidité foudroyante en faveur des Chrétiens.

Veniero, blessé grièvement à la jambe, combattait la galère de Pertev-Pacha. Cette galère, à demi détruite, se dégage de l'étreinte de la capitane vénitienne; don Juan de Cardona s'élance à sa poursuite; la capitane de Lomellino lui barre le passage. La galère ottomane n'a plus que quelques soldats pour la défendre; son gouvernail est brisé; Pertev-Pacha,

l'épaule brûlée par un pot à feu, trouve encore la force de se jeter dans une frégate qu'il a conservée à la remorque. La galère de Mahmoud-Bey, fils de Hassan-Pacha, le recueille et se met le plus promptement possible à l'écart. Ali est mort, Pertev est en fuite; Mahmoud profite de la confusion pour gagner la haute mer et emmener le sérasker à Prévésa. De Prévésa, Pertev se rendra par terre à Lépante.

Paolo Giordano Orsino, malgré sa corpulence, est sauté un des premiers à bord de la galère que Pertev abandonne. Il la force l'épée à la main. Dans cet assaut, une flèche l'a blessé à la jambe : Orsino s'en ressentira toute sa vie.

Veniero, dès qu'il a vu Pertev-Pacha aux prises avec Cardona et avec Lomellino, s'est empressé de chercher d'autres ennemis à combattre. Ses deux valeureux soutiens, Giovanni Loredano et Caterino Malipiero, se sont laissé emporter par leur ardeur : tous deux sont tués, au plus épais de la mêlée, par une arquebusade. Leurs soldats les vengent et s'emparent des galères ennemies, des galères d'où est parti le coup fatal. Sébastien Veniero, Marc-Antoine Colonna, se multiplient. Veniero a déjà pris deux galères. Le succès néanmoins est chèrement payé :

Jérôme Veniero, Francesco Buono, Giovanni Battista Benedetti de Chypre, Jacques Tressino de Vicence, ont été mortellement atteints.

La galère de Giovanni Battista Contarini était menacée par une galère turque : Marc-Antoine frappe au flanc cette galère ottomane et la coule. Kara-Yousouf répandait autour de lui la terreur. Sa galère était une des plus belles et des mieux armées de la flotte d'Ali-Pacha; elle portait cent cinquante Turcs choisis. La *Grifona*, commandée par Onorato Gaëtano, général des troupes pontificales, l'aborde et s'en empare. Kara-Yousouf périt dans la lutte. L'*Eleugina*, galère du Souverain Pontife, réduit la galère que monte le bey de Rhodes; la *Toscana*, galère du Pape encore, reprend l'ancienne capitane de Pie IV, enlevée en 1560 par les Turcs dans la désastreuse journée de Zerbi et montée aujourd'hui par Moustapha-Esdri, le payeur de la flotte du Grand Seigneur. La capitane de Savoie, avec Mgr de Ligny blessé dans l'abordage, soumet aussi sa galère. Alfonso Appiano secourt Ascanio della Cornia enveloppé par cinq navires ottomans et le tire de péril.

Le fils d'un cousin germain de Pie V, Paolo Ghisilieri, banni de Rome par le Saint-Père, saute le premier à bord de la galère de Karabaïvel. Ce Kara-

baïvel était le grand ami d'un reïs dont Ghisilerio fut longtemps l'esclave; Ghisilerio le rencontra souvent quand, la chaîne au pied, il promenait ses regrets et sa servitude dans les rues d'Alger. Karabaïvel lui témoignait alors la sympathie que les gens de guerre, instruits par l'infortune, ne refusent généralement pas, malgré la différence de race et de religion, à leurs ennemis. Ghisilerio en a gardé le souvenir. Au milieu de la mêlée, il reconnaît le corsaire algérien. « Si tu veux sauver ta vie, lui crie-t-il, jette-toi à la mer. » Karabaïvel ne répond qu'en brandissant son sabre : Ghisilerio abaisse lentement son arquebuse et lui envoie une balle en pleine poitrine. Karabaïvel ne meurt pas sur le coup : désireux d'abréger son agonie, Ghisiliero lui tranche la tête. Envahie de toutes parts, la galère de Karabaïvel tombe au pouvoir des Chrétiens.

Au corps de bataille, il n'y a plus que des conquêtes faciles. Les galères qui se sont ménagées jusque-là ramassent sur l'arène les vaisseaux à demi réduits. Qui pourrait d'ailleurs décrire une mêlée, y faire à chacun dans le triomphe sa juste part? Bartolomeo Sereno était embarqué sur la *Grifona;* il a pris soin de recueillir les hauts faits qui, le lendemain du combat, sont parvenus à ses oreilles;

mais, de lui-même, qu'a-t-il vu? Un tourbillon de navires se heurtant, se fracassant, échangeant des volées de flèches et des arquebusades. Les combattants sont trop occupés pour garder une idée bien nette des incidents qui se sont croisés sous leurs yeux : ils n'aperçoivent qu'un coin du tableau. La relation d'une bataille navale rappelle ce jeu d'enfant où l'on assemble des découpures éparses pour en faire un tableau.

Dans l'armée victorieuse, les plus faibles de cœur pourront encore passer pour des héros : le succès s'est chargé de couvrir toutes les défaillances. « Tel qui se targuait d'être un vieux soldat, nous raconte Sereno, s'était fait un rempart de matelas à la poupe, pour se mettre à l'abri des arquebusades : rien ne put le déterminer à quitter cet abri; tel autre feignait d'avoir reçu un coup d'arquebuse dans l'œil et courait se cacher dans la chambre où l'on recueillait les blessés. Pendant trois mois, on le vit se promener dans Rome, un bandeau sur l'œil. Beaucoup regrettaient sincèrement de n'avoir pas eu dans cette grande journée une contenance et une conduite plus héroïques : pour faire taire les troubles de leur conscience, ils allaient quêter des éloges chez les écrivains. » Tous les lendemains

de bataille se ressemblent donc! Bien des choses ont changé depuis l'apparition de l'homme sur la terre : seule la nature humaine est restée immuable.

Mais qu'importe après tout? Passons sur ces détails qui nous gâteraient l'émotion généreuse de la journée. Ce qui intéresse l'humanité dans l'attente, c'est le résultat. Nous sommes obligés, au milieu de la confusion de matériaux qu'on nous offre, de bâtir notre récit avec des vraisemblances. Agostino Barbarigo, don Juan d'Autriche, Veniero, Colonna, ont, par la simplicité de leur dévouement, donné la victoire à la flotte chrétienne; Jean-André Doria, par ses manœuvres savantes, a failli la lui ravir.

Deux heures après le commencement du combat, les Chrétiens étaient complétement victorieux à l'aile gauche et au centre. Que se passait-il à l'aile droite? Doria s'était porté au large avec un tel zèle que les deux galéasses de Pisani et de Guoro, attachées à son corps d'armée, avaient dû renoncer à le suivre. Son escadre elle-même ne le suivait qu'à regret. Plus d'un capitaine s'expliquait mal comment Doria, pour conjurer un danger peut-être imaginaire, pouvait se résoudre à créer un si grand vide entre l'extrémité gauche de l'aile droite et l'extrémité droite

du corps de bataille. Oulouch-Ali possédait trente vaisseaux de plus que Doria : il se contentait cependant de l'observer. Tout à coup le renégat opère un rapide mouvement de conversion sur sa droite : il se jette avec la masse de son escadre dans la large ouverture laissée béante devant lui. Ce fut un moment terrible. La capitane de Malte que monte le prieur de Messine, Giustiniani, la *Fiorenza,* du Pape, la *Marguerite* de Savoie, la capitane de Nicolò Doria, dix galères vénitiennes, se voient en un clin d'œil assaillies, entourées par des forces écrasantes. La capitane de Malte, à elle seule, subit l'assaut de sept galères ottomanes. Les Turcs l'ont envahie avec une fureur incroyable. Tout ce qui se trouve à bord est massacré.

Dans les chevaliers de Malte les Barbaresques poursuivent des ennemis personnels; pas de merci pour ces scorpions qui ont assombri les derniers jours de Sélim le Féroce, terni la gloire de Soliman le Grand. La mort de Dragut est enfin vengée. Il ne reste sur la capitane que trois hommes vivants : Giustiniani, percé de cinq flèches, un chevalier espagnol et un chevalier sicilien criblés de blessures. L'ennemi les a crus morts; sans cela il les eût achevés. Giustiniani seul ne doit pas

son salut à cette erreur : il a pu acheter au prix de 300 écus d'or la protection d'un janissaire. Le janissaire défend en lui son prisonnier. Mais le bailli d'Allemagne, atteint d'une arquebusade à la tête; don Bernardino de Heredia, fils du comte de Fuentès; Jeronimo Ramirez, ont péri. Les Turcs n'ont pas osé les joindre corps à corps; ils les ont accablés sous une grêle de flèches. La galère de Pierre Bua, de Corfou; celle de Luigi Cipico, de Traù, viennent également de succomber.

Don Juan de Cardona tombé, nous l'avons déjà dit, sous le vent, se hâtait d'accourir pour fermer la brèche : il se trouve en face d'un groupe de seize galères. Le choc fut des plus rudes : déjà blessé d'une flèche, Cardona reçoit en pleine poitrine un coup d'arquebuse. Sa cuirasse heureusement, don du prince de Toscane, était à l'épreuve : elle lui sauva la vie. Le général des galères de Sicile avait près de lui le jeune marquis d'Avalos, un des fils du marquis de Pescaire, don Enrique de Cardona, don Juan Osorio, don Diego Enriquez, le commandeur de Heredia, don Jorge de Rebolledo, don Fernand d'Aguila, cinq cents soldats espagnols : Heredia et Rebolledo perdirent la vie dans cette fâcheuse rencontre; tous les officiers furent blessés; des cinq cents soldats, il

n'en resta que cinquante vivants. La *Fiorenza* et la *San-Giovanni* du Pape, la *Piemontesa* de la division de Savoie, furent plus maltraitées encore. Sur la *Fiorenza,* le capitaine, Thomas de Médicis, et seize hommes, tous blessés, échappèrent seuls au massacre; don Francisco, à bord de la galère de Savoie, vit tomber l'un après l'autre ses rameurs, ses soldats, et reçut lui-même onze blessures; le capitaine de la *San-Giovanni,* Angelo Bisola, fut atteint, au milieu de son équipage égorgé, de deux arquebusades.

Jean-André, à l'aspect de ce désastre, reconnaît, mais trop tard, la faute qu'il a commise. Il vire enfin de bord et se porte à toutes rames sur le lieu du conflit[1]. Le marquis de Santa-Cruz, avec la

[1] Il n'est guère possible aujourd'hui, à une telle distance des événements, d'instruire à fond le procès de Jean-André Doria. Parmi les écrivains modernes qui ont traité ce délicat sujet, il sera peut-être permis de ne pas ranger le Père Guglielmotti au nombre de ceux dont l'opinion porte le cachet d'une impartialité absolue. Le savant religieux s'est peut-être montré trop imbu des sentiments passionnés qui divisaient l'Italie du seizième siècle. Le jugement de M. Conforti, s'inspirant des « commentaires de Caracciolo », un des héros du drame, — *I commentarii delle guerre fatte co' Turchi da D. Giovanni d'Austria, dopo che venne in Italia,* — *scritti da Ferrante Caracciolo conte di Biccari.* — In Fiorenza, 1581, — n'est guère moins sévère que celui du grand érudit dont il nous a paru bon de récuser le témoignage. M. Conforti nous représente, dès le début de la bataille, Jean-André toujours incertain dans sa conduite, — *sempre incerto nella sua condotta*, — se séparant

réserve, l'y a devancé; don Juan fait couper les remorques des galères que le centre du corps de

de l'armée, pour faire le grand marin, — *per voler la fare da gran marinaro,* — enlevant de sa poupe la mappemonde de cristal qui lui servait de fanal et qui aurait pu, en le faisant reconnaître, attirer sur lui les efforts de l'ennemi. « Sûr d'aller au-devant des désirs du Roi Catholique, Doria, nous assure l'auteur des *Napolitains à la journée de Lépante,* se maintint à quatre milles du théâtre de l'action, tant que dura le combat, et resta inactif à le contempler... Oulouch-Ali reconnut bientôt chez Doria peu de désir d'en venir aux mains avec lui. D'ailleurs, l'eût-il voulu, Doria se trouvait si loin qu'il ne pouvait plus arriver à temps pour intervenir..... Chacun s'étonnait du retard de Doria : beaucoup crurent qu'il avait agi dans les meilleures intentions; d'autres, irrités du dommage qu'en souffrirent nos galères, furent d'avis différent. »

Le Caracciolo dont M. Conforti reproduit et adopte si complétement l'opinion était le second fils de Marcello, comte de Biccari. Il avait tous les titres possibles pour raconter une journée dans laquelle il venait de faire très-noblement son devoir. Aussi le récit des *Commentaires* a-t-il servi de base à la plupart des relations non contemporaines. Cette illustre famille des Caracciolo fournit d'ailleurs plus d'un combattant à l'expédition de Lépante : Ferrante Caracciolo d'abord, l'auteur des *Commentaires,* gouverneur de Barlette en 1568, des provinces d'Otrante et de Bari en 1590, créé duc d'Airola vers la même époque; puis Marino, comte della Torella, Mutio, Landolfo, Orazio, Fulvio, et enfin Metello, commandant la galère *la Toscana* du Pape.

Nous avons entendu le réquisitoire : donnons maintenant la parole à la défense. M. le lieutenant général Antonio Veroggio a plaidé tout récemment, — en 1886, — la cause de Jean-André : il l'a plaidée avec toute l'éloquence d'une profonde et chaleureuse conviction. « Au moment, écrit M. le général Veroggio, où don Juan prescrivait aux diverses escadres de se remettre en marche pour se dégager des écueils Curzolari et former l'ordre de bataille, arrivait à bord de la réale Pagano Doria, le frère de Jean-André. Pagano était chargé de faire savoir à don Juan qu'en tenant compte de la distance à laquelle avait été découvert l'ennemi, le passage à

bataille s'occupait d'amariner; il rassemble ainsi une douzaine de vaisseaux et vient, fort heureuse-

l'ordre de bataille pouvait s'opérer avec tout le calme nécessaire. Jean-André allait, quant à lui, se hâter de sortir du canal avec toute son escadre et se diriger au large de façon à laisser au corps de bataille et à l'aile gauche l'espace qui leur était indispensable pour se développer... La conversion générale qu'effectuait, en ce moment, l'armée, obligeait le centre et la droite à parcourir un espace plus grand que l'arc de cercle décrit par la gauche... L'aile gauche se trouva conséquemment en contact avec l'ennemi plus tôt que le corps de bataille et que l'aile droite. Pour éviter d'être tourné, Doria, qui avait en face de lui une force double de la sienne, — soixante-cinq galères et vingt-huit galiotes, — Doria, dis-je, dut appuyer constamment du côté du large. Il sépara ainsi, en quelque sorte, son sort de celui du reste de l'armée. A peine eut-il compté les galères ennemies, que, se réglant sur la galère d'Oulouch-Ali, il fit route avec sa galère de façon à empêcher l'escadre qui lui était opposée de le déborder. Les autres vaisseaux de son escadre durent suivre le mouvement, à l'exception des galéasses. Si Oulouch-Ali ne se fût pas séparé, lui aussi, du centre ottoman, Doria aurait produit dans l'escadre chrétienne un vide, non pas de quatre-vingts mètres, comme le prévoyait l'ordre de bataille, mais d'un kilomètre environ. Oulouch-Ali, au contraire, ayant prolongé son mouvement de conversion, à l'exemple de Jean-André, la lutte entre ces deux escadres se trouva retardée de près d'une heure... Notons, en outre, que, dans le mouvement de conversion, les galères qui composaient l'aile droite de l'armée chrétienne avaient mal conservé leurs distances. Cette aile droite se présentait, en réalité, partagée en plusieurs groupes... Quand les deux escadres se furent rapprochées l'une de l'autre, Oulouch-Ali, qui jusqu'alors s'était maintenu à l'extrémité de son escadre et qui aurait dû affronter ainsi la galère de Jean-André, abandonna tout à coup ce poste et fut suivi des galiotes. Il laissa l'extrémité de l'aile faire face à Doria et, se portant d'une extrémité à l'autre, se rapprocha de la droite de son escadre. Ce fut alors une suite de combats détachés. Oulouch-Ali y fit sentir sa main de fer. La capitane de Malte (guide de droite du corps de bataille), assaillie déjà par plusieurs galères,

ment, seconder le marquis de Santa-Cruz. Oh! le brave généralissime! L'armée lui devait déjà la vic-

fut accablée et prise par Oulouch-Ali. Dans ces luttes partielles, furent, en outre, fort maltraitées une galère de Savoie, une galère du Pape et plusieurs galères de Venise. Quand Doria jugea le moment opportun, emmenant avec lui un groupe de quatorze galères qu'il tenait en réserve, il passa devant sa galéasse, prit soudain une attitude menaçante sur les derrières de l'ennemi et, à toute vogue, se dirigea sur le Pacha. La lutte entre les autres escadres était déjà décidée depuis quelque temps. Don Juan, s'apercevant que le combat était encore chaud dans l'escadre de Doria, se mettait, au même instant, en mouvement pour le secourir. Oulouch-Ali vit qu'il allait être attaqué de deux côtés à la fois. Il venait d'apprendre le sort d'Ali, la ruine des deux autres escadres : il abandonna toute idée de résistance. Se faisant suivre de la majeure partie des vaisseaux qu'il put réunir, il profita de la brèche que Jean-André avait laissée dans la ligne de bataille et chercha son salut vers les îles Curzolari d'abord, puis vers l'île Sainte-Maure. »

Voici sans doute un récit très-clair de la phase extrême de la journée. Qu'en pouvons-nous conclure? Qu'il y a eu lutte d'habileté entre deux marins qui se targuaient avec raison d'être les meilleurs manœuvriers de l'époque. Plaçons-nous sur ce terrain, j'y consens. A qui alors décernerons-nous la palme? La réponse ne saurait être douteuse. Oulouch-Ali s'est joué de son adversaire, et Jean-André a incontestablement compromis le sort de la journée. C'est là qu'on aboutit souvent quand on veut user de trop de finesse. « J'ai parlé de cette affaire, écrira le contre-amiral Villeneuve après le combat d'Aboukir, avec quelques-uns des capitaines de l'avant-garde. Tous sont convenus avec bonne foi que, dans le moment où ils étaient le plus vivement chauffés par l'ennemi, ils n'ont jamais espéré de secours des vaisseaux de l'arrière-garde. » L'arrière-garde, en effet, ne leur en apporta pas, et Villeneuve sortit du combat, intact, sans avaries, avec la fatale réputation « d'officier heureux ». C'est à l'officier heureux que le premier Consul confia l'escadre de Toulon et le rôle principal dans l'accomplissement de ses grands desseins. Eut-il à s'en louer? Sept ans plus tard, le major général du corps expéditionnaire embarqué sur la flotte de Trafalgar, le général

toire; les débris de l'aile droite vont maintenant lui devoir leur salut.

Théodore Contamine, écrira : « Le contre-amiral Dumanoir sut tirer avantageusement parti de ses quatres vaisseaux pour arrêter les suites de la journée... Il se tint en panne au vent de tous pour chercher l'occasion de changer, s'il eût encore été possible, la chance du combat... Malheureusement, il n'y avait pas de remède, et le général Dumanoir dut enfin prendre le sage parti de profiter de la nuit pour s'élever au vent et conserver ainsi à la France quatre vaisseaux qu'un faux zèle n'aurait pu que faire succomber sous des forces trop supérieures.» Villeneuve, Dumanoir, Jean-André, ce sont des tacticiens de la même école, et c'est contre cette école que j'entends protester.

Le Pape, en apprenant les détails qui précèdent, ne cacha pas son indignation. « Doria, s'écria-t-il, s'est conduit en corsaire et non en capitaine. » L'infaillibilité du saint pontife Pie V ne s'étendait pas, je l'accorde, au delà du domaine spirituel. En marine, il pouvait aussi bien qu'un autre se tromper. Le sentiment d'un provéditeur vénitien doit avoir, à nos yeux, plus de poids que celui d'un moine, d'un évêque ou d'un pape. Au lendemain de la bataille, sous l'impression toute chaude des événements auxquels il vient de prendre part, Marco Quirini, dans une lettre exhumée des archives vénitiennes et publiée, le 30 septembre 1876, à Florence, par M. le professeur Corazzini, se contente d'écrire : « Les deux autres escadres ont, comme la nôtre, très-bien joué leur rôle. » Nulle réflexion désobligeante à l'endroit de Doria n'accompagne ce récit succinct. Marc Quirini est tout entier, sans réserve, à la joie du triomphe.

Au milieu de tant de rumeurs diverses, le gouverneur de Corfou lui-même, le seigneur Francesco Çornaro, paraît avoir eu quelque difficulté à se faire une idée bien nette des mérites de chacun et des principaux incidents de la bataille. Cornaro prend le parti de charger un témoin oculaire, le sieur Gerolamo Diedo, de compléter ses propres souvenirs par une enquête discrète et de composer de tous ces renseignements une sorte de relation officielle de la journée du 7 octobre 1571. Diedo s'occupa consciencieusement de sa mission. Parvenu à l'épisode critique qui nous intéresse, il ne trouve que des bruits vagues à reproduire, des doutes personnels à exprimer. Son

Atteint de deux coups de feu, le marquis lui-même était en péril. L'arrivée de don Juan, son exemple,

travail, que l'érudition moderne a su découvrir sous l'épaisse poussière de trois siècles, — *Biblioteca rara, imprese navali,* Milano, G. Daelli e comp., editori, 1863, — est remis le 31 décembre 1571 au gouverneur. Quand le gouverneur l'aura lu, je ne sais s'il éprouvera la douce satisfaction de sentir sa conscience suffisamment éclairée. « Les manœuvres de l'illustrissime Doria, écrit Gerolamo Diedo, ont donné lieu à bien des propos. Les uns ont prétendu qu'il a manqué à son devoir; que, pour n'être pas reconnu, il a caché la sphère céleste qu'il portait, en guise de grand fanal, entre deux petits fanaux; que son trop grand éloignement du corps de bataille a causé la perte de plusieurs de nos galères; qu'il pouvait engager le combat avec Oulouch-Ali; qu'il ne l'a pas voulu, parce qu'il tint à se réserver la faculté de fuir, aussitôt qu'il vit notre aile gauche maltraitée et le sort de la journée compromis. D'autres, au contraire, prennent parti pour le seigneur Jean-André : ils disent qu'il n'a fait que ce qu'il devait faire. S'il enleva la sphère qui lui servait de fanal, c'était pour qu'elle ne fût pas brisée dans le combat. Présent de sa femme, cette sphère de cristal avait pour lui un haut prix. Toutes les autres accusations qu'on lui adresse n'ont pas plus de fondement. Les gens qui le blâment ne pouvaient connaître le fond de ses intentions. Pouvons-nous supposer que ces intentions fussent coupables, quand nous le voyons, vers la fin du combat, se jeter intrépidement sur les derrières de l'ennemi? S'il s'est porté au large, c'est uniquement pour éviter d'être débordé par des forces beaucoup plus nombreuses que les siennes. »

S'il n'y avait point ici une question de principe, je n'insisterais pas. Le courage de Jean-André est à l'abri de tout soupçon : à quoi bon dès lors remuer les vieilles cendres qui sommeillent? Mais excuser Doria, c'est encourager à suivre son exemple : je ne le voudrais sous aucun prétexte. Je terminerai ce trop long examen par l'appréciation d'un historien qui s'est montré, à mon avis du moins, dans le débat qui continuait de passionner l'Italie il y a deux cents ans, qui la passionne peut-être encore aujourd'hui, un excellent juge, — je veux parler du chevalier Paolo Paruta, procurateur de Saint-Marc (*Historia vinetiana,* in Vinetia, 1645). — « Les plus

rendent l'avantage aux Chrétiens. Oulouch-Ali, à son tour, craint d'être accablé : il abandonne ses prises, sa proie toute pantelante, et, tigre repu, ne

grandes pertes de la flotte chrétienne, écrit Paruta, eurent lieu à l'aile droite. Ce malheur fut causé par un certain désordre qui, suivant les uns, doit être attribué à un hasard funeste issu d'un bon dessein; selon les autres, à une intention sinistre et à un manque absolu de bon vouloir. Dès le début de l'action, Jean-André se porte au large. Il s'éloigne tellement que quelques-unes des galères de son escadre, ne pouvant le suivre, ou tenant sa manœuvre pour suspecte et refusant de s'y associer, prennent le parti de se séparer de lui. » Je m'arrête sur ce trait. Rien ne peut, en effet, incriminer davantage la conduite de Doria que cette séparation volontaire de quelques-uns de ses vaisseaux. Ainsi à Trafalgar, quand Dumanoir passait au vent de la ligne, le capitaine Infernet sur l'*Intrépide*, le capitaine Valdès sur le *Neptuno*, l'abandonnèrent pour courir au feu. Voulez-vous soutenir le courage des portions de l'armée engagées? Laissez-leur l'espoir d'être secourues par le dernier vaisseau, par le dernier soldat qui aura conservé la liberté de ses mouvements.

« Doria, continue Paolo Paruta, pour se justifier, alléguait qu'il avait dû tirer ainsi au large pour éviter d'être enveloppé. Cette excuse satisfit peu de monde. Il parut généralement que Doria s'était écarté du gros de la flotte plus que de raison, et on le soupçonna d'avoir voulu se mettre en garde contre toutes les éventualités fâcheuses. Il est difficile de savoir au juste quelles furent ses intentions. Quant au résultat de sa manœuvre, il ne fut que trop évident. Lorsque, après de longues hésitations, Doria se décida enfin à venir au secours de ses vaisseaux assaillis, il en était à une telle distance qu'il ne put les rallier avant que l'ennemi eût le temps de les accabler. Ce triste dénoûment n'empêcha pas, disons-le, certains partisans obstinés de l'amiral génois de maintenir qu'il avait agi en habile marin, puisqu'il s'était donné le double avantage de gagner le soleil à l'ennemi et, l'heure venue, de le prendre en flanc. Tant les jugements des hommes sont divers! Il n'en est pas moins certain que cette tactique peu sincère ou mal secondée par le sort rendit la victoire plus sanglante et, jusqu'à un certain point, moins complète. »

songe plus qu'à opérer sa retraite vers Sainte-Maure. Oulouch-Ali emporte en se retirant un trophée qui consolera le Grand Seigneur de la défaite de sa flotte. L'étendard de Malte sera bientôt déposé par le vainqueur de Saint-Clément et de Giustiniani aux pieds de Sa Hautesse. Le Sultan le fera suspendre à la voûte de Sainte-Sophie.

Épaves sans équipage que nul à présent ne dirige, plusieurs galères chrétiennes, brisées, chargées de cadavres, s'en allaient en dérive à travers le champ de bataille. Les vainqueurs les recueillent. Douze ne viendront jamais reprendre leur place dans les rangs de la flotte : une galère de Doria, une galère de Sicile, huit galères de Venise, outre la *Piémontaise,* ont été coulées; la galère de Benito-Soranzo a sauté, soit par accident, soit, comme l'a raconté Sereno, par un trait de désespoir de son capitaine.

Le marquis de Santa-Cruz cependant, le premier moment de stupeur passé, ne peut voir sans regret l'escadre d'Oulouch-Ali s'échapper saine et sauve de l'arène sanglante où elle a semé tant de ruines. S'il réussit à couper la route à cette partie de la flotte ottomane, la victoire des Chrétiens ne sera pas seulement une victoire complète : elle ne laissera pas

aux Turcs un seul navire qui puisse aller annoncer au Sultan que sa flotte est anéantie. Pour porter à l'Islam frappé de terreur ce dernier coup, il ne faut que primer de vitesse la tête de la colonne fugitive, qu'arriver avant elle à la pointe qu'Oulouch-Ali doit doubler pour entrer dans le canal de Sainte-Maure. André Doria, don Juan lui-même, raniment l'ardeur de leurs chiourmes hors d'haleine et veulent en obtenir ce dernier effort.

Oulouch-Ali passa rapidement devant la proue des galères qui lui donnaient la chasse, et, prenant avantage d'un peu de vent qui soufflait de terre, fit voile du trinquet sans cesser de s'aider de toute la force de ses rames. Le vent peu à peu fraîchissait; Oulouch-Ali déploya ses voiles de mestre et distança bientôt les galères chrétiennes. Intrépide, habile manœuvrier, ce renégat calabrais sauvait l'honneur des armes ottomanes. Il emmenait treize galères que reçut dans la nuit la baie de Prévésa. Trente-cinq autres galères gagnèrent, avec quelques fustes, la rade de Lépante.

Recueillons-nous un instant et résumons brièvement, pour en tirer la moralité, les incidents de la mémorable journée à laquelle nous venons d'assister.

Avant le combat,

On avait fait des plans fort beaux sur le papier.

C'est l'histoire de toutes les batailles navales. Les batailles de terre ne restent guère plus fidèles au programme que les généraux ont arrêté à l'avance. A la bataille de l'Alma, on devait rejeter les Russes à la côte, sous le canon des escadres alliées : on les rejeta du côté opposé, sur la route de Symphéropol. La bataille de Lépante nous présente, au début, deux armées en désordre : l'armée chrétienne sortant pêle-mêle de l'étroit canal où elle s'est engagée ; l'armée ottomane rompant ses rangs sous le feu des galéasses. Cette grande lutte, où la Chrétienté et l'Islamisme mettaient au jeu toutes leurs ressources maritimes, a passé par cinq phases essentiellement distinctes : dans la première, les Vénitiens et l'aile droite des Turcs se heurtent avant que la ligne chrétienne ait pu se développer ; dans la seconde, les deux corps de bataille s'abordent de front ; dans la troisième, l'aile droite des alliés, commandée par Doria, et l'aile gauche d'Ali-Pacha, conduite par Oulouch-Ali, s'observent, se préoccupent d'opposer la ruse à la ruse et finissent par se séparer du gros des deux flottes. Oulouch-Ali prend

le premier son parti. Pendant que Doria continue de se porter au large, suivi à regret par ses vaisseaux de gauche, laissant la droite de don Juan tout à fait en l'air, sans aucune protection sur son flanc droit, Oulouch-Ali se jette brusquement dans l'intervalle béant, se retourne, enveloppe des groupes isolés, les accable sous le nombre et s'assure un triomphe facile, au moment même où les Chrétiens croyaient la bataille complétement gagnée, au moment où ils poussaient déjà de toutes parts le cri de victoire. C'est la quatrième phase. La réserve de Santa-Cruz, la division de Cardona, la galère réale et les galères capitanes du centre accourent : en quelques instants elles ont reconquis l'avantage. Cette cinquième phase est la phase décisive. Oulouch-Ali abandonne ses prises et s'enfuit vers Sainte-Maure avec quelques galères qu'il réussit à sauver du désastre.

On verra, deux cent trente-quatre ans plus tard, Dumanoir à Trafalgar s'échapper d'un champ de bataille où la situation semblait désespérée; on avait déjà vu, en 1798, au combat d'Aboukir, Villeneuve emmener dans sa retraite l'arrière-garde de Brueys. Ce n'est cependant pas à Oulouch-Ali qu'il convient de comparer Dumanoir et Villeneuve;

c'est bien plutôt à Doria. J'ai étudié la conduite de l'amiral génois avec le sincère désir de ne pas le trouver en faute, de le laver des accusations presque unanimes dont il fut l'objet. J'aurais manqué à toutes mes convictions si je n'avais condamné sa tactique : je déclare hautement que les savantes manœuvres du « meilleur homme de mer de l'époque » ne sauraient être sous aucun prétexte approuvées. Ce sont là des manœuvres du plus fâcheux exemple : toutes les faiblesses y trouveraient leur excuse. Les batailles navales sont destinées, par l'espace restreint et découvert où s'agitent les flottes, à dégénérer promptement en mêlées : le principe essentiel fut posé par le malheureux Villeneuve lui-même à la veille de la grande journée de Trafalgar : « Tout vaisseau qui n'est pas au feu n'est pas à son poste. »

On serait peut-être tenté d'expliquer le triomphe des Chrétiens par la supériorité de l'arquebuse sur l'arc, de la balle sur la flèche; par l'usage de la poire à poudre inconnue aux Turcs, qui versaient encore la charge dans la paume de leur main avant de l'introduire dans le canon de l'arme; par l'emploi de mèches plus longues qu'on n'était point obligé de renouveler fréquemment dans le cours de l'ac-

tion. Les historiens feront également remarquer que les Chrétiens combattaient à l'abri de pavois, à l'abri de traverses, pendant que les Ottomans restaient exposés aux coups jusqu'à mi-corps. Tout cela n'eût pas empêché les Turcs de vaincre sans la solidité des soldats espagnols. La solidité, c'est la qualité maîtresse dans les combats de mer. Elle manqua de bonne heure à l'aile droite d'Ali-Pacha.

Les galères de cette aile, dès que la fortune hésita, se précipitèrent vers la côte pour y chercher un refuge. Par compensation, l'action fut compromise pour les Chrétiens à l'aile opposée; elle le fut, — la chose est indiscutable, — par les hésitations de Doria. Il n'y eut de choc franc, déterminé, opiniâtre, qu'entre les deux centres. Là intervint, avec un plein succès, la supériorité de l'armement. La promptitude que mit don Juan à se porter de sa personne à l'aide de ses vaisseaux entourés lui fait le plus grand honneur. Don Juan sortait d'un conflit sanglant; il en sortait mutilé, désemparé; il voulut cependant combattre encore, ne laisser à aucun de ses lieutenants le soin d'arracher à Ouloueh-Ali les trophées que l'impétueux corsaire venait d'enlever à la pointe de l'épée par surprise. Semblable élan, — je parle ici de l'élan de don

Juan, et non pas de celui d'Oulouch-Ali, — n'est point, en vérité, à la portée de toutes les âmes. Rien de plus commun que de se reposer sur ses lauriers. Sans les Vénitiens, la bataille n'aurait pas été gagnée; mais gagnée sans don Juan, elle n'eût peut-être point abouti à une victoire aussi décisive. Honorons donc, comme elle le mérite, cette illustre mémoire, et répétons avec le saint pontife Pie V : « Il y eut un homme envoyé par Dieu qui s'appelait Jean. »

CHAPITRE III.

APRÈS LA VICTOIRE.

La victoire du 7 octobre 1571 laissait aux mains des Chrétiens cent quatre-vingt-dix galères, sans compter les fustes et les galiotes. Quinze autres galères avaient été coulées ou brûlées. Le combat, engagé à quelques milles de l'embouchure de l'Achéloüs, commença vers midi : il ne se termina qu'au coucher du soleil. Le ciel s'était couvert, la nuit s'avançait menaçante. Le port de Petala, par bonheur, était à portée. Ce fut encore une faveur signalée de la Providence. La tempête éclata au milieu de la nuit : si elle eût trouvé la flotte en haute mer, à demi désemparée de ses rames, embarrassée de tant de captures, le danger eût été considérable : Lépante aurait eu très-probablement les suites de Trafalgar[1].

[1] Voyez, dans l'ouvrage intitulé : *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, t. II, p. 236 à p. 240, — les naufrages qui suivirent la bataille de Trafalgar.

Dès le lendemain matin, don Juan, accompagné des généraux du Pape, de Savoie et de Gênes, de Jean-André, se rendit sur le théâtre de l'action, c'est-à-dire à quatre milles environ du port de Petala, dans la direction du golfe de Lépante. La mer s'était calmée : le spectacle de tant de vaisseaux consumés par l'incendie, des débris sanglants qui flottaient à la surface, n'en était que plus affreux. La galère de Jean-André se trouvait la seule où l'on pût préparer un repas pour tant d'hôtes illustres. Le feu de l'ennemi l'avait, — je ne dirai pas comme les chroniqueurs italiens, à sa honte, je dirai plus justement, à son grand regret, — épargnée. On eût pu croire qu'elle sortait de son port d'armement. Don Juan, — ce fut sa seule vengeance, — s'invita de lui-même à déjeuner sur ce vaisseau encore en si bon ordre. Il y convia Colonna, le duc de Parme, le duc d'Urbin, le comte de Santa-Fiore. L'ironie ne sied guère aux princes. Don Juan eût peut-être bien fait de ne point féliciter aussi chaleureusement Doria du merveilleux état dans lequel le combat avait laissé sa galère.

Quant à Veniero, don Juan, tout chaud encore de sa victoire, le serrait dans ses bras le soir même de la grande journée. La joie du triomphe ne laisse

pas subsister de rancunes : malheureusement le moindre incident les réveille. Revenu au port de Petala, don Juan n'y trouva plus le général vénitien. Sébastien Veniero s'était porté sur un autre point de la côte pour y faire un achat de grain. Les Grecs, sujets du Grand Turc, s'empressaient de venir trafiquer avec les vainqueurs. Dès que Veniero eut été ramené par sa galère au port, sa première pensée fut de presser don Juan de le débarrasser des quatre mille fantassins, Italiens et Espagnols, que le généralissime l'avait, à Messine, contraint en quelque sorte d'accepter comme un indispensable renfort, à bord de ses vaisseaux.

A l'âge de Veniero la victoire n'éteint peut-être pas, aussi sûrement qu'à l'âge heureux de don Juan d'Autriche, les vieux ressentiments. On ne peut nier cependant que des soldats passagers ne soient toujours un grand embarras : que dire de ces soldats quand ils sont étrangers, et qu'il faut les loger sur un pont aussi encombré que l'était le pont d'une galère !

En adressant cette demande, pressante jusqu'à en devenir importune, au généralissime, Veniero le faisait prévenir qu'il allait envoyer à Venise, pour y porter ses dépêches, la galère d'Onfrè Giustiniano.

Si don Juan désirait profiter de l'occasion et expédier aussi, par la voie de Venise, quelque message, Veniero le priait de se hâter. Don Juan fait sur-le-champ appeler son secrétaire. La lettre est prête; elle est écrite et scellée : au moment de l'expédier, on s'aperçoit que la galère vénitienne est partie sans l'attendre. Don Juan trouva le procédé blessant : il s'en plaignit avec amertume. Les griefs d'antan, comme la vase qu'on remue, reviennent à la surface. Veniero, il est vrai, s'excusa de son mieux. Il mettait à la disposition de don Juan une de ses meilleures galères. La galère porterait, non pas seulement à Venise, mais où don Juan l'ordonnerait, ses messagers et ses lettres. Don Juan ne voulut pas tenir rigueur à ce vieux compagnon d'armes : il avait au plus haut degré le cœur libéral, l'âme chevaleresque et généreuse. La proposition de Veniero fut acceptée. Le comte de Priego partit avec Pompeo Colonna pour aller annoncer au Souverain Pontife que l'armée ottomane n'existait plus et que les prières de Pie V avaient trouvé grâce devant le Seigneur.

Don Lopez de Figueroa fut expédié avec le même message au Roi Catholique; don Fernando de Mendoza eut mission d'aller porter la grande nouvelle

à l'empereur Maximilien II, et don Pedro Zapata emporta les compliments de don Juan pour la sérénissime république de Venise. La galère mise à la disposition de ces nobles messagers les débarqua sur les côtes de la Pouille. Chacun d'eux gagna de là sa destination par terre.

Marc-Antoine Colonna, de son côté, écrivait au Saint-Père : « J'envoie le seigneur Romegas, à qui revient une part importante dans cette victoire, — *membro principale di questa vittoria*, — rendre compte à Votre Sainteté des détails de l'action... Les Pères Capucins se sont admirablement comportés... Les douze galères de Votre Sainteté ont pris dix galères turques. La capitane, outre une galère qu'elle a prise, a contribué à la conquête de la générale ennemie. On a recouvré la capitane du Pape perdue à la journée de Zerbi. »

CHAPITRE IV.

RECENSEMENT DES PERTES SUBIES PAR LES DEUX ARMÉES.

Avec quelle rapidité la nature efface les traces de nos luttes! L'orage du 7 octobre avait rendu au ciel sa sérénité, la mer avait rejeté à la plage les débris dont elle était couverte : elle ne racontait plus rien de l'épouvantable conflit. Au bout de quelques jours, cependant, les cadavres engloutis commencèrent à remonter à la surface : le flot en charriait un grand nombre à la côte; il en entraînait d'autres au large : on en retrouva jusque dans les eaux de Candie. Cette lugubre apparition semblait inviter les généraux de l'armée de la Ligue à faire la revue de leurs soldats et le recensement de leurs pertes.

Gerolamo Diedo évalue à plus de sept mille cinq cents hommes le nombre des morts dans l'armée chrétienne. Dans ce chiffre sont compris deux

mille trois cents galériens vénitiens. Paruta ne tient aucun compte de l'absence de ces malheureux : aussi n'estime-t-il qu'à cinq mille le nombre des Chrétiens qui ont succombé. Don Cayetano Rosell adopte le chiffre de sept mille six cents hommes, ainsi répartis : deux mille Espagnols, huit cents soldats du Pape, le reste Vénitiens. La mort pouvait à son gré faucher en ce temps-là des masses sans nom : l'attention des chroniqueurs du seizième siècle ne s'y arrêtait guère. Les chroniqueurs réservaient encore, comme aux jours de Froissard, leur émotion pour les personnages de marque. De ce côté aussi, malgré les cuirasses, malgré les morions, malgré les rondaches, la moisson funèbre ressortait plus abondante que dans les combats ordinaires. Bien des pieds de gentilshommes avaient glissé dans le sang ou dans la graisse répandue à dessein par les Turcs sur les couvertes de leurs galères. « Le Seigneur, écrivait le provéditeur Marco Quirini, a voulu mêler pour moi à la joie de cet éclatant triomphe l'amertume d'un double deuil. J'ai perdu mon très-cher frère Vincenzo et mon très-cher ami Benedetto Soranzo. Vincenzo est mort d'une arquebusade, pendant qu'il combattait aux côtés de l'illustre provéditeur général. Avec sa seule

galère, il venait d'en conquérir trois, dont une capitane. » Colonna n'accordait pas moins de regrets à la perte de Gian Giacomo Teodoro, vieux capitaine d'une valeur éprouvée, qu'il s'était habitué à considérer comme son bras droit.

Les Vénitiens, en cette occasion, aussi bien qu'en tant d'autres, payèrent à la fortune ennemie la plus large part. Dix-sept de leurs capitaines, — ou sopracomites, pour employer le nom sous lequel Venise désignait les commandants de ses galères, — périrent dans la journée du 7 octobre. En tête de la liste fatale figurait le provéditeur général Barbarigo. Ce n'était point seulement par sa superbe prestance, par sa gravité vénérable, par son brillant courage, que Barbarigo attirait les regards de l'armée. On estimait surtout en lui l'humanité dont il donnait un si rare exemple, la courtoisie qu'il observait dans la conduite des affaires publiques. Barbarigo était le grand modérateur des passions ombrageuses et violentes que le moindre incident allumait au sein de cette flotte, coalisée, mais toujours désunie. Sa perte, sous ce rapport, semblait irréparable. Avec Barbarigo, avec Vincenzo Quirini, avec Benedetto Soranzo étaient descendus dans la tombe, — je m'en tiens à la liste de Gerolamo

Diedo, qui me paraît encore la plus exacte : — Pietro Bua, Gio. Battista Benedetti, Giacomo Trissino, Giacomo de Mezzo, Giovanni Cornaro, Francesco Bono, Girolamo Veniero, Antonio Pasqualigo, Girolamo Contarini, Marino Contarini, Andrea Barbarigo, Giovanni Loredano, Catarino Malipiero, Marcantonio Lando, tous noms souvent cités dans les annales de guerre de la grande République. Outre ces dix-sept commandants de galères, Venise perdit douze personnes nobles et de haute condition. Sur ces vingt-neuf gentilshommes, vingt-six devaient le jour à la cité des doges ou aux possessions de terre ferme de l'État vénitien.

Si la flotte vénitienne, dans cette glorieuse hécatombe, eût pu céder le pas à quelque autre portion des forces combinées, l'Ordre de Malte seul aurait eu quelque droit à lui disputer cet honneur. « Soixante chevaliers de Saint-Jean, nous apprend le commandeur Bartolomeo dal Pozzo, donnèrent ce jour-là leur vie pour la cause du Christ. » En même temps que le grand bailli d'Allemagne atteint d'une canonnade, succombèrent : Raimond de Loubrière, de la langue de Provence; Giulio Cesare Peletta, Piémontais; Alessandro Fava, de Bologne; Arrigo Arrighi, de Florence; Ferrante Bisballo,

comte de Briatico, Sicilien. Le prieur Giustiniani, son capitaine Rinaldo Naro, de Syracuse, épargnés par miracle, ne survécurent pas longtemps à leurs blessures. Les chevaliers Angelo Martellini, de Florence; Ferdinand Coiro, de Milan; Martino de Sarria, de Navarre, furent plus heureux. Les soins des médecins napolitains, d'Antonio Pisano, de Ferrante-Cesarano Fisco, de Francesco de Chevas, de Juan de Herrera, les conservèrent pour de nouveaux combats.

Les registres de l'Ordre, — on s'en étonnera sans doute, — n'ont, par malheur, gardé que de très-obscurs vestiges d'une campagne qui eût dû occuper, au contraire, une place à part, une place éclatante et choisie, dans les annales de la Religion. On dirait que le massacre de Lépante, succédant au massacre de Montechiaro, ait jeté la consternation dans les conseils du Grand Maître et encouragé la plus impardonnable négligence dans la tenue des archives. Après de longues et infructueuses recherches, le commandeur dal Pozzo en est réduit à écrire : « Presque tous les mariniers, presque toute la chiourme périrent. De la poupe à la proue la galère de Giustiniani était ensanglantée, couverte de morts et de mourants. Aucun n'avait abandonné

ses armes avant de perdre la vie. » Don Bernardino de Heredia, fils du comte de Fuentes; Jeronimo Ramirez, tombèrent criblés de flèches sur le pont de la capitane de Malte, sans que personne eût osé les joindre corps à corps.

L'Espagne et le royaume de Naples ne nous ont pas transmis un récit plus circonstancié du combat, un relevé plus exact des vides produits dans les rangs de leur noblesse par le sabre des Ottomans. C'est à peine si je trouve à glaner quelques noms dans les innombrables documents imprimés ou manuscrits que j'ai consultés. Bernardino de Cardenas, Orazio Orsino de Bonmarzo, Virginio Orsino de Vicovaro, Fulvio della Tolfa, Battista Caracciolo, marquis de Sant-Eremo, Giulio et Simonetto di Gennaro, Taurea Giubellio de Capoue, Orazio Minutolo, Francesco Antonio Venato, don Jorge de Rebolledo, don Francisco de Saboya, Angelo Bisolo, le capitaine Rutia, compagnon du marquis de Santa-Cruz, ont pourtant surnagé sur le fleuve d'oubli dont les gouffres sans fond ne lâchent point aisément la proie qu'ils absorbent. Je me ferais scrupule de ne pas enregistrer ces noms de martyrs sauvés par un trop rare privilége du naufrage.

La galère de Cardona fut une de celles qui souf-

frirent le plus. Des cinq cents Espagnols du régiment de Sicile qui y étaient embarqués, il ne resta que cinquante hommes debout. Sur la *Fiorenza* du Pape, les soldats, les forçats, les esclaves, les mariniers, les chevaliers de Saint-Étienne, disparurent presque en totalité sous les coups des quatre équipages de corsaires qui vinrent à la fois les assaillir. Les Turcs, quand ils se virent obligés d'évacuer cette prise plus chèrement achetée peut-être que toutes les autres, ne laissaient derrière eux de vivants que le capitaine Thomas de Médicis et seize hommes. Encore ces seize hommes étaient-ils grièvement blessés pour la plupart. Leurs sauveurs les trouvèrent étendus dans une mare de sang. La *Piémontaise* de Savoie et la *Saint-Jean* du Pape ne furent pas moins maltraitées [1].

[1] Cervantès, — combien de gens se soucieraient peu de la bataille de Lépante, si l'auteur du *Don Quichotte* n'y eût assisté! — Cervantès, malade, consumé par la fièvre, commandait à bord de la *Marquesa* un peloton de douze soldats chargés de la défense de l'esquif. Son capitaine est tué; lui-même reçoit deux blessures en faisant face à l'ennemi : il n'en reste pas moins jusqu'à la fin du combat à son poste... La patrie qu'il devait illustrer fut-elle au moins reconnaissante? Nous voyons le nom de Cervantès figurer sur les états de solde du conseil royal de Naples jusqu'au 15 juin 1572. Don Miguel Cervantès de Saavedra, estropié pour la vie, est devenu un des massiers du conseil. « Payez deux ducats par mois », disent les cédules de janvier et de juillet 1572, à ce *portatore di mazza*.

Si tel fut le sort d'une partie de la flotte alliée, si les vainqueurs eurent à subir de telles boucheries, jugera-t-on exagérés les chiffres qui portent à 20,000, à 25,000, à 30,000 même le nombre des Turcs immolés par la fureur des Chrétiens? « La plupart des combattants musulmans, se borne à écrire Hadji-Khalifah, furent tués, noyés ou faits prisonniers. Presque tous les sipahis placés sous les ordres des sandjak-beys furent massacrés. » Et cependant Hadji-Khalifah ne compte que soixante galères tombées aux mains des Chrétiens et quinze galères échouées, dont les équipages, dit-il, se jetèrent à l'eau et se dispersèrent dans les villages voisins.

Hadji-Khalifah oublie que ce fut peut-être parmi ces fuyards que les Chrétiens firent le plus de victimes. Sur les rames éparses, sur les tables, sur les caisses, sur les valises qui flottaient autour des galères coulées s'était refugiée une foule de malheureux. La plupart étaient couverts de blessures. « Ils poussaient, nous apprend Sereno, des cris déchirants de détresse; mais, loin d'exciter la pitié du vainqueur, ils ne recueillaient, pour tout secours, que des coups d'arquebuse et de pique. » Ceux qui parvenaient à gagner la terre y étaient encore pour-

suivis avec acharnement. Affolés de terreur, ils fuyaient comme des daims à la vue d'un seul homme. « On vit, écrit don Cayetano Rosell, tel Vénitien fouiller les anfractuosités des rochers, un bâton à la main, découvrir un Turc, lui ouvrir la bouche et le clouer à terre comme un animal immonde. » Nous ne fûmes pas beaucoup plus généreux à Navarin. La bête humaine a le goût du sang : ne la déchaînez pas sans nécessité.

Sobre de détails sur la grande défaite, Hadji-Khalifah nous donne du moins, autant qu'il est en lui, la liste des martyrs musulmans. C'est la seule liste parvenue à ma connaissance où les noms turcs ne soient pas affreusement défigurés. Là, nous rencontrerons : le bey de Tchurum, Gulaby; le bey de Kara-Hissar, Ahmed-Bey; le bey d'Angora, Mimar Zadéh; le bey de Nicopoli, Ahmed-Bey; le bey de Lépante, Firdous-Bey; le bey de Chio, Abdoul-Djebbar-Bey; le bey de Métélin, Khizir-Bey; le bey de Sighadjiz (l'ancienne Téos, dans la presqu'île de Clazomène, patrie d'Anacréon, une des douze cités de la confédération ionienne), Kara-Bataq-Bey; le bey de Bigha, héritière de Troie, d'Abydos et de Lampsaque, dans la Turquie d'Asie, Ali-Bey; le vice-roi d'Alexandrie, Choulouq-Bey; l'intendant et le Kiahia

de l'arsenal de Constantinople ; Doum-Doum, Memi-Mussulman, Aly-Mussulman, tous les trois capitaines de galères à fanal.

Gerolamo Diedo, Sereno, Paruta, Girolamo Catena, Ferrante Caracciolo, Cayetano Rosell, Conforti et le manuscrit qu'a conservé la Bibliothèque nationale sous le numéro 3239 (fonds français), nous ont aussi fourni, d'après le rapport des prisonniers, la liste des grands personnages turcs « qui sont allés rejoindre leur damné Mahomet » ; malheureusement les oreilles italiennes ont singulièrement transformé au passage les sons gutturaux qu'elles percevaient. Rétablir l'identité de ces appellations bizarres serait au-dessus des forces humaines ; M. Schefer lui-même y renoncerait. Bornons-nous donc à emprunter à ces documents la liste des prisonniers de quelque importance tombés au pouvoir des généraux de la Ligue. Les Italiens, cette fois, ont eu le temps d'apprendre à prononcer et à transcrire les noms qu'ils nous transmettaient. Les beys, les fils de beys, les capitaines de fanal, qui survécurent à la défaite pour subir les rigueurs de la captivité, furent, au rapport de Gerolamo Diedo, le fils de Kara-Moustapha ; le sandjak-bey de Négrepont, Mourat-Bey ; le fils de Salih-Reïs, jadis roi

d'Alger; Mahmoud-Aga; Mahmoud-Bey; Issà Tchelebi; Piri-Bey Oglou; Caùr-Ali; Djafer-Pacha; les deux fils du capitan-pacha, Ahmed-Bey, âgé de dix-huit ans; Mahomet-Bey, âgé de treize ans. — « Ces deux fils d'Ali-Pacha, écrit Sereno, restaient, avec Méhémet-Bey, roi de Négrepont, avec le secrétaire général de la flotte turque et plusieurs autres reïs ou personnages d'égale notoriété, entre les mains de don Juan. Le généralissime fit don des deux jeunes captifs, dont la mort n'avait pas voulu, au Souverain Pontife. » Envoyer au Pape deux âmes à sauver, n'était-ce pas, dans la pensée du vainqueur de Lépante, le plus délicat hommage qu'on pût adresser au père suprême des Chrétiens, au représentant de la Divinité sur la terre? L'aîné des fils d'Ali trompa les intentions bienveillantes de don Juan : il mourut de chagrin à Naples, pendant qu'on s'apprêtait à le conduire à Rome; le second fut enfermé au château Saint-Ange, « où rien ne lui manqua, nous assure le pieux biographe de Pie V, si ce n'est la liberté ».

Des galères, des esclaves, c'était déjà un assez beau butin : le véritable trophée de la mémorable journée ne fut pourtant pas celui-là. Douze mille Chrétiens délivrés de leurs fers, voilà l'impérissable

joyau que don Juan venait d'attacher à sa couronne de prince[1].

[1] On a fait, au sujet de la bataille de Lépante, une curieuse remarque : Les galères ottomanes avaient des chiourmes chrétiennes ; les galères chrétiennes, des chiourmes turques. Ce n'était donc pas la victoire, mais la défaite que les rameurs, en majeure partie, devaient appeler de leurs vœux pour les vaisseaux qu'ils montaient. Les Chrétiens délivrés furent unanimes à rendre hommage à l'humanité d'Ali. J'hésite à croire cependant que le capitan-pacha ait pu, comme l'affirment la plupart des historiens, leur promettre la liberté s'ils n'essayaient pas de se sauver à la faveur du tumulte. Pareille promesse aurait excédé les droits du commandant de la flotte : le Grand Seigneur seul eût pu la faire.

Sur la flotte chrétienne on ne promit point, que je sache, la liberté aux galériens turcs : s'il en faut croire Aurelio Scetti, musicien florentin condamné aux galères pour avoir poignardé sa maîtresse, on la promit aux forçats chrétiens qu'on s'empressa de déferrer et d'armer. « Ces forçats, nous assure Aurelio, tant que dura la bataille, firent tout leur possible. Le combat fini, la plupart se sauvèrent sur d'autres vaisseaux pour éviter d'être remis aux fers. » Le loyal Aurelio ne voulut pas abandonner son navire. Aussi en est-il réduit, quelques années encore après la bataille de Lépante, à implorer la clémence de son prince et, pour se distraire de ses maux, à écrire ses mémoires.

CHAPITRE V.

LES DISCOUREURS. — LE MOUILLAGE DE SAINTE-MAURE.

Quand la première ivresse d'un succès inattendu se fut dissipée, les discoureurs, — on devait s'y attendre, — commencèrent à élever la voix. Pour contenter ces esprits exigeants, il eût fallu conquérir tout au moins le Péloponèse. Et encore les eût-on à ce prix satisfaits? Le Sultan, suivant eux, devait trembler, à cette heure, sur son trône. Don Juan avait su vaincre : faudrait-il dire de lui ce qu'on avait dit d'Annibal : « Qu'il ne savait pas profiter de la victoire »? Ces exagérations étaient-elles sincères? Il sera peut-être permis d'en douter. Jamais on ne rencontre de conseils plus hardis que lorsqu'il est notoire que le parti de la prudence a prévalu.

Le port de Petala était trop étroit pour contenir longtemps l'immense flotte qui s'y était entassée. Le 10 octobre, toute la flotte réunie prit à la remorque

les galères capturées. « On en compta cent quarante, dit Sereno. A l'exception de cinquante environ qui s'étaient sauvées par la fuite, le reste de l'armée ennemie était coulé ou brûlé. Les Chrétiens ne perdirent que quinze navires, et encore les perdirent-ils *par la faute de celui qui ne voulut pas combattre.* » Les rancunes de Sereno contre Jean-André l'ont suivi, on le voit, jusqu'au fond du cloître. Ce fut, je le répète, le sentiment de toute l'Italie; sentiment excessif, j'en conviens, mais non pas sentiment tout à fait injuste.

La flotte alla mouiller dans le port de Sainte-Maure. Là, don Juan assembla le conseil et posa nettement la question qui préoccupait en secret tout le monde. « Que devait-on faire après une si grande victoire? » A Messine, à Corfou, à Gomenizza, au Val Alessandri, on ne réussit jamais à tomber d'accord; à Sainte-Maure, on fut unanime. « Il n'y eut pas un conseiller, nous apprend Sereno, pas un général qui n'émît l'avis de ramener, sans tenter davantage la fortune, les vaisseaux au port. » Les galères étaient dépourvues de rames, les soldats en majeure partie tués ou blessés, les chiourmes plus que décimées, les vivres tellement courts que, sans les provisions trouvées sur les galères turques, on

eût été exposé à mourir de faim. Et la saison? comportait-elle désormais de longs voyages? Aurait-on seulement encore assez de temps maniable pour pouvoir opérer, sans quelque gros désastre, le retour à Messine et en Italie? « Pour cette année on avait assez fait. » Tel était au fond, dans l'armée, le vœu général. Les dissidents auraient fait moins de bruit s'ils avaient pu craindre un instant d'être écoutés.

Le vent cependant se refusait obstinément à seconder l'ardeur irréfléchie et presque irrésistible qui emportait tous les cœurs vers le foyer natal. Don Juan voulut profiter de ce retard forcé pour enlever la seule forteresse qui assurât aux Turcs la possession de l'île Sainte-Maure. Il chargea le mestre de camp général Ascanio della Cornia et Gabrio Serbelloni d'aller reconnaître la citadelle devant laquelle la flotte se balançait à l'ancre. Ces deux officiers généraux emmenèrent avec eux Prospero Colonna, Lelio de' Massimi et une escorte de cavaliers. Leur rapport eut bientôt découragé les partisans les plus ardents de l'entreprise. La place était trop forte pour être emportée par un coup de main. Il faudrait battre les murailles avec l'artillerie, et cette artillerie ne pourrait arriver sous les murs

qu'à travers des marais qu'on aurait à franchir sur un lit de fascines. Du côté où l'accès semblait plus facile, le débarquement était impraticable. Les Turcs faisaient déjà leurs préparatifs de défense. Ils brûlaient les villages et ne laissaient debout ni maison ni masure d'où l'on eût pu les incommoder. La place serait inévitablement secourue. Son feu protégeait le pont qui joint l'île à la terre ferme, et bon nombre de cavaliers en avaient, dès l'apparition de la flotte, profité pour venir renforcer la garnison ottomane. Ascanio della Cornia et Gabrio Serbelloni estimaient que les seules approches emploieraient au moins quinze ou vingt jours. Dans de telles conditions, n'était-il pas sage de ne point compromettre le prestige acquis par une tentative dont le succès même serait sans importance?

On avait remonté le canal de Sainte-Maure; le vent du sud ne permettait plus d'en sortir : la flotte était littéralement bloquée, et pendant ce temps les vivres se consommaient; les naves qu'on savait arrivées à Corfou étaient incapables, vu la direction du vent, d'en apporter. Les équipages commençaient à souffrir de la faim; ils ne vivaient plus que des fèves et du riz tirés des vaisseaux turcs. Enfin, le 20 octobre, trois voiles apparurent au large.

Le sénat de Venise, dans l'anxiété qui le dévorait, trouvait moyen, vers la fin du mois de septembre, de faire sortir encore de l'inépuisable arsenal de Venise treize galéasses. La conduite de cet imposant renfort fut confiée au commandant de la flotte du golfe, Filippo Bragadino. Le 7 octobre, la force du vent contraignit les galéasses expédiées en toute hâte de Venise à chercher un abri sous l'île Paxo. De ce point de relâche Bragadino, enchaîné au port, entendit le bruit lointain de la canonnade. Qu'on juge du désespoir de ce brave officier! On se battait sans lui, et son arrivée, dans la lutte incertaine, eût peut-être suffi à décider la victoire!

Le vent, toujours violent, le vent toujours contraire, lui permit à peine, quelques jours plus tard, de gagner la rade de Corfou. L'île était en fête : on venait d'y apprendre la grande victoire. Le message qui l'annonçait réclamait en même temps, avec insistance, un prompt envoi de vivres. Les naves ne pouvaient bouger. La brise inexorable les clouait sur leurs ancres. Les galéasses, en combinant l'action de leurs voiles et de leurs longues rames, seraient peut-être plus en état de faire route. Bragadino résolut de l'essayer. Il prit les trois navires les plus rapides de sa pesante escadre et les chargea

de vivres, laissant l'ordre aux sept autres de le suivre aussitôt que le temps s'améliorerait. Son ardeur fut récompensée; la traversée s'accomplit sans dommage : le 20 octobre, comme nous l'avons dit plus haut, les trois galéasses donnaient dans le canal de Sainte-Maure et dissipaient, pour quelque temps du moins, les craintes de disette qui assiégeaient la flotte.

Était-ce là tout le fruit que Bragadino attendait de son zèle? Bragadino croyait rallier une flotte prête à reprendre la mer, une flotte impatiente de confirmer le succès obtenu, de pousser au moins ses avantages jusqu'au fond du golfe de Corinthe. L'occasion ne manquerait pas alors aux galéasses de se dédommager de leur mécompte. Le désappointement de Bragadino fut extrême quand il apprit que la campagne était terminée et que la flotte songeait uniquement à se disperser pour renvoyer les vaisseaux qui la composaient au port d'où, au mois de juillet, chaque escadre était sortie. Il n'y aurait plus de combats avant l'année 1572.

« Ce brave officier, nous raconte Sereno, était si désolé d'être arrivé trop tard pour prendre part à la bataille du 7 octobre, que ses plaintes excitaient vraiment la pitié. » Il suppliait Veniero de lui con-

fier cinquante galères de sa flotte. Il promettait d'aller avec cette division, suffisante à son gré, en Grèce, dans le Péloponèse, se faisant fort d'attaquer à lui seul les provinces ennemies, « tant les Turcs, disait-il, étaient consternés et découragés ». Veniero resta sourd à toutes ses instances. « S'il y avait quelque chose à faire en Grèce, il s'en chargerait lui-même et n'en laisserait pas le soin à un autre. »

Le 22 octobre, le temps s'embellit un peu. Liberté de manœuvre fut donnée aux généraux et aux capitaines. Chacun mit à la voile de son côté. En peu de temps, le 23 octobre, on atteignit Corfou. A Corfou, pour la première fois, on revit les naves qu'on n'avait plus aperçues depuis le départ de Messine. La marine à voiles oserait-elle jamais, après avoir si bien montré son impuissance, prétendre à remplacer les galères? Le gouverneur de l'île, Francesco Cornaro, le seigneur Luigi Giorgio, provéditeur général, se transportèrent sur-le-champ à bord de la réale. Don Juan les reçut avec sa bonne grâce habituelle. « Si je remercie Dieu, leur dit-il, de m'avoir fait sortir vivant de ce combat, c'est surtout parce que je garde l'espoir de pouvoir exposer encore pour son service cette existence qu'il

m'a conservée. Rien ne me coûtera pour abaisser l'orgueil du Croissant. » Ces paroles ne furent pas seulement accueillies avec joie : les Vénitiens, auxquels il fut donné de les entendre, y virent pour la campagne future le plus heureux présage. La bonne nouvelle passa de bouche en bouche. La plus large hospitalité était offerte aux généraux de la flotte : les généraux l'acceptèrent. Il est inutile d'insister sur les ovations qui les attendaient. A partir de ce moment, les fêtes, les honneurs ne cessèrent plus. Toutes les villes de l'Italie devaient, durant des mois entiers, rivaliser d'hommages envers les héros de Lépante : Nelson seul, à son retour d'Aboukir, a rencontré à Naples un pareil enthousiasme.

CHAPITRE VI.

LE RETOUR.

Il restait toutefois, pour aller savourer ces bénédictions universelles, une rude traversée à braver, une traversée de quatre-vingts lieues en plein canal, et qui plus est, une traversée d'automne. Pendant quatre jours les comites s'occupèrent activement de s'y préparer. Les soldats se livraient aux réjouissances que leur bourse, gonflée de sequins, leur permettait de payer sans compter; les mariniers remplaçaient les rames perdues, ou faisaient aux galères les réparations les plus urgentes. Précautions nécessaires, prudence indispensable, à coup sûr! La suite ne le prouva que trop. La brise continuait à souffler par rafales; le temps restait pluvieux. Une embellie pourtant parut, après un grain plus violent que les autres, se produire. Don Juan saisit ce moment propice : il s'empressa de mettre sous voiles. A mi-chemin de la côte d'Italie sa flotte fut assaillie

par des tourbillons impétueux accompagnés d'une pluie diluvienne. Au milieu de la nuit, il fallut se résoudre à fuir vent arrière sous le trinquenin. La tempête devenait une véritable tourmente. Les prises remorquées firent, pendant ces cruelles heures d'angoisse, courir de grands dangers aux galères qui les traînaient. Elles étaient lèges et, dans l'agitation de la mer, venaient donner de leur éperon contre la poupe des vaisseaux remorqueurs. « Elles leur firent ainsi, remarque Sereno, plus de mal qu'elles n'en avaient fait dans la bataille, quand elles étaient chargées de leurs défenseurs. » Le mistral, par bonheur, succéda brusquement, selon son habitude, à ce déchaînement des vents d'est. Avant le lever du jour, la flotte, redressant sa route, atterrissait dans le voisinage de Messine. Le ciel lui réservait une dernière épreuve : au moment de donner dans le port, plusieurs galères, qui n'avaient pas serré la côte d'assez près, furent jetées par le courant sur la plage de Charybde et faillirent être submergées. Pour les prises que le même accident atteignit, le naufrage fut définitif. On ne voulut pas s'imposer la peine qu'il eût fallu prendre pour remettre à flot ces épaves à demi fracassées.

Le retour n'eut donc rien de bien triomphal. Il

eût dû au moins fermer la bouche aux discoureurs. Mais les discoureurs, en touchant le rivage, y avaient trouvé du renfort. Tous les beaux esprits se rangeaient, avec un merveilleux ensemble, du côté de la critique. « De sévères censeurs, nous apprend Sereno, dont le solide jugement éclate ici à chaque ligne, des censeurs qui n'avaient eu garde d'interrompre, pour aller combattre les Musulmans, leurs paisibles loisirs, ne manquèrent pas de dire que si les Chrétiens avaient su profiter de leur avantage et user seulement de l'ascendant moral que leur donnait une si grande victoire, ils se seraient sur-le-champ rendus maîtres non-seulement de la côte de la terre ferme et du Péloponèse avec Négrepont, mais encore des îles voisines, de tout l'archipel et peut-être même de Constantinople. « Les Turcs, répétaient-ils à l'envi, étaient tellement atterrés de leur défaite, qu'à Constantinople ils se croyaient à la veille d'être envahis. Les uns se recommandaient aux Chrétiens; les autres leur portaient leurs bijoux pour les mettre à l'abri du pillage. »

Tous ces matamores rivés à leurs foyers traitaient volontiers de frivoles les raisons alléguées par les capitaines pour s'abstenir de poursuivre la campagne. « On manquait de rames : n'en trou-

vait-on pas à bord des galères capturées? Beaucoup de soldats étaient morts : le nombre des survivants n'était-il pas plus grand encore? Et de ces survivants victorieux, chacun ne valait-il pas cent recrues? Les vivres manquaient : n'en pouvait-on pas faire venir de Sicile? Les Turcs n'étaient plus là pour les intercepter. Le Péloponèse, à lui seul, en aurait pu fournir au delà des besoins, car le Péloponèse est un pays fertile. Les places fortes n'avaient plus de garnisons. La flotte d'Ali-Pacha avait grossi ses équipages à leurs dépens. On se fût donc emparé sans peine, presque sans coup férir, des provisions rassemblées par les Turcs. A Patras, notamment, se trouvaient de nombreux magasins. Et les risques de mer? Les risques de mer méritent qu'on s'en préoccupe, quand il s'agit de longs et périlleux voyages. Mais ici c'étaient des trajets très-courts qui eussent mené l'armée à des victoires certaines. »

Les mécontents s'en prenaient surtout au vieux Veniero. « Don Juan, disaient-ils, avait l'ordre du Roi de ne pas hiverner avec sa flotte dans les ports éloignés. Il ne pouvait donc la conduire vers des parages d'où le retour eût été impossible. De plus, aux termes de l'alliance, le Péloponèse, s'il eût été

conquis, devait revenir aux Vénitiens. Ce n'était donc pas à don Juan qu'il appartenait de se montrer ardent à ce sujet, quand le général de Venise témoignait tant d'indifférence. » — « Veniero, ajoutait-on avec amertume, s'était trop refroidi après la victoire : il s'était alors beaucoup plus occupé de soigner la blessure qu'il avait reçue à la jambe que d'accomplir ses devoirs de général. » Que les autres, s'ils persistaient dans leur fatal dessein, rentrassent honteusement au port; lui, Veniero, conservait assez de forces encore pour obtenir sans l'aide de ses alliés les plus importants résultats.

Servir de texte aux déclamations des rhéteurs et à l'enthousiasme facile des enfants, c'est là, selon Juvénal, ce qu'il faut appeler la gloire. Juvénal se trompe : la gloire, c'est le hochet sur lequel se jettent avec furie les envieux, et ce hochet brillant n'a pas malheureusement la dureté de la lime. Aussi, combien j'applaudirai au ferme langage de l'honnête Sereno, donnant à ses contemporains une leçon que nos censeurs modernes pourraient encore aujourd'hui mettre à profit!

« Ceux qui en savaient le moins, écrit, en terminant son récit, le moine du Mont-Cassin, étaient ceux qu'on trouvait le plus vifs dans leurs critiques.

S'ils avaient vu dans quel état le combat laissa les galères; s'ils avaient partagé les inquiétudes de ceux qui durent conduire ces navires désemparés à Messine; s'ils avaient souffert la faim qui se fit sentir dans la flotte jusqu'au moment où l'on atteignit Corfou, ils auraient compris que la mer n'a pas d'égards pour les victorieux, et ils traiteraient moins légèrement, j'en suis sûr, l'avis de tant de capitaines prudents et valeureux. Je n'ai pas voulu taire les murmures inconsidérés du vulgaire : je laisse à de plus sages que moi le soin de porter sur les décisions prises un jugement désintéressé. »

La sagesse a parlé par la bouche du pieux Bénédictin. Il ne faut pas demander aux événements plus qu'ils ne peuvent donner. Après les victoires de la Hougue, de la baie de Quiberon, d'Aboukir, de Trafalgar, les Anglais auraient dû se contenter de l'immense avantage d'avoir établi leur suprématie maritime. Le résultat était grand par lui-même. Les descentes de Saint-Malo, de Cherbourg, de Lorient, de la Corogne, de Walcheren, ne leur seront jamais comptées pour des succès.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde,

a dit le poëte. L'Angleterre elle-même aujourd'hui

ne le croit plus. Ce sceptre, que nous lui disputâmes si longtemps, n'en reste pas moins un puissant levier, entre des mains surtout qui sauraient s'en servir. Ce fut un incomparable service rendu à la Chrétienté et, par suite, à la civilisation, que de l'avoir arraché aux Turcs. Sélim avait conquis l'île de Chypre : il la garda. Oulouch-Ali lui rendit même, bien peu de temps après la journée du 7 octobre, la possession de Tunis et de la Goulette. Mais les invasions dont les flottes ottomanes avaient désolé l'Italie; les encouragements que les Maures de Grenade recevaient périodiquemeut des corsaires de Tripoli et d'Alger, cessèrent comme par enchantement. Don Juan, Colonna, Veniero avaient montré que les Turcs n'étaient pas « invincibles sur mer ». Les amiraux qui auraient rendu au vainqueur d'Austerlitz le service de nous enseigner que les Anglais ne l'étaient pas davantage, lui auraient épargné l'expédition de Russie. L'Empire français serait toujours debout, et le monde tournerait sur un axe qu'il cherche encore.

CHAPITRE VII.

LA PÉRIODE D'ALLÉGRESSE.

L'étude de l'histoire tend à devenir de jour en jour plus ardue : les jeunes mémoires que nous ne craignons pas de surcharger, y succombent. L'histoire, depuis un demi-siècle, s'est allongée par les deux bouts. D'un côté, il nous faut plonger nos regards dans un passé qui recule sans cesse ; de l'autre, on nous demande d'embrasser dans ses moindres détails tout un cycle rempli par les plus affreux et par les plus glorieux épisodes. Dans vingt ans, dans trente ans, dans cinquante ans, combien de volumes seront venus s'ajouter à nos cours classiques? Est-ce encore un âge de fer qui s'élabore et dont l'avenir prépare l'ingrate étude à nos enfants? A la plus majestueuse des Iliades, nous avons vu succéder la plus inquiétante des Odyssées : « De quels nuages, nous écrierons-nous avec Ulysse, Jupiter a couvert la mer immense! » Les peuples

égarés poursuivent à travers les ténèbres, à travers la tempête, une fuyante Ithaque. Partis de 89, ils ont abordé à 93, puis à 1804, à 1815, à 1830. Une année bienheureuse leur ouvrira-t-elle enfin l'accès du port?

On s'accorde généralement à représenter l'année 89 comme le point de départ du grand épanouissement des sociétés humaines. Est-ce bien cependant le monde de 89 qui ne ressemble plus au monde de 1571? Ne serait-ce pas plutôt celui de 1830? Si l'année 1830 n'eût été marquée que par une révolution de plus, ce ne serait point un motif suffisant pour dater de ce jour l'ère historique qui doit conduire le navire au rivage : mais en 1830 les conséquences sociales des découvertes accomplies par la science commencent visiblement à se manifester. Les conditions d'équilibre politique sont radicalement changées. Ces conditions pouvaient encore être les mêmes sous le règne de Napoléon ou sous le règne de Charles X qu'au temps de Henri III et de Philippe II. Aujourd'hui, je ne crains pas de l'affirmer, les préoccupations qui tenaient autrefois tant de place dans les sombres calculs des politiques ne sauraient plus exercer leur souveraine influence qu'en vertu des habitudes routinières des

chancelleries. Le traité de Francfort aura été le dernier anachronisme de la diplomatie : la faute ne se renouvellera certainement pas.

On a prêté à un illustre historien ce mot cruel : « La grandeur de la France, vous ne la reverrez plus. » Rien de plus vrai assurément, si par la grandeur de la France vous entendez une domination prépondérante sur l'Europe; mais vous ne reverrez pas davantage la grandeur des Chatam ou celle de Charles-Quint. Les États-Unis d'Europe deviendront la formule inévitable du dix-neuvième ou du vingtième siècle; ils le deviendront par cet unique motif que l'Europe, aujourd'hui, représente un territoire bien moindre que ne l'était la superficie de la France en 1815. Les distances ne comptent plus; les croyances religieuses, les langues, ont cessé d'être des barrières; le crédit a confondu les intérêts des nations.

Ces grandes séparations qui s'opèrent à de longs intervalles entre le présent et le passé sont comme d'immenses failles qu'on verrait tout à coup se produire dans l'écorce terrestre. Pour les franchir il faut jeter un pont. Le pont du dix-septième siècle, ce fut l'avénement aux affaires de la bourgeoisie Quand les Provinces-Unies eurent donné l'exemple

et se furent constituées en république bourgeoise, l'héroïsme prit en quelque sorte une forme nouvelle; Sancho Panza remplaça don Quichotte. La période coloniale s'ouvrait : Villegagnon — un chevalier de Malte! — entreprend de fonder au Brésil un comptoir. L'Écossais Law, apportant ses actions du Mississipi, trouvera le terrain bien préparé. La bataille de Lépante est peut-être la dernière des batailles que j'appellerai de pure chevalerie. Ses conséquences politiques furent assurément des plus sérieuses; l'enthousiasme qu'elle excita se fondit comme la neige du printemps quand elle tombe sur un sol marécageux. Des salves, des bannières, des cortéges; ce fut tout.

Le 15 novembre 1571 on écrivait à la cour de France[1] : « Le 1er de ce mois eut lieu l'entrée de don Juan d'Autriche à Messine, avec douze galères : peu à peu arrivèrent les autres. Don Juan se rendit sur-le-champ à l'église de Jésus, hors la ville. Là il communia, rendant grâces à Dieu. Le lendemain matin, toutes les galères sortirent du port; puis elles y rentrèrent, avec les étendards, avec les bannières, en très-bel ordre, sur deux colonnes. Au

[1] Lettres *del Signore Nicolo Siran*. — Bibliothèque de l'Institut, portefeuille 483.

milieu s'avançaient la réale de don Juan et la capitane de Marc-Antoine Colonna. Don Juan traînait la générale des Turcs; les autres galères ennemies étaient remorquées par la poupe, les antennes renversées, les bannières traînant dans l'eau. En entrant dans le port, on fit une très-belle salve d'artillerie à laquelle répondirent le château del Salvatore et les autres forteresses de Messine.

«Ensuite la réale, avec la capitane de Marc-Antoine, se retira vers la porte Royale. Les deux généraux descendirent à terre et furent reçus avec une grande allégresse. Le clergé les accompagna processionnellement jusqu'à la cathédrale où l'on célébra la messe, qui fut dite par l'archevêque, puis on chanta le *Te Deum laudamus* avec grande solennité. La cérémonie terminée, les généraux s'en allèrent au palais, accompagnés de toute la noblesse. On assure que Son Altesse hivernera dans cette île avec ses galères. Les autres retourneront dans leurs ports.

« Don Juan a fait le partage du butin. Le Roi Catholique a eu 82 galères, les Vénitiens 54, le Pape 19. Reste à faire le partage de l'artillerie et des esclaves. On le fera à Messine [1]. Le seigneur don Juan demande

[1] Un document très-curieux, compris dans l'intéressante publication de M. Martin Navarrete — (Madrid, 1843), — nous fait connaître

la dîme à Sa Sainteté comme général de l'entreprise. Là-dessus le conseil s'est assemblé en présence de Sa Sainteté. Les députés romains se sont montrés peu favorables aux prétentions de Son Altesse, mais Sa Sainteté arrangera ce détail par quelque tempérament[1].

d'une façon plus complète comment s'opéra, au mouillage de Sainte-Maure, entre les vainqueurs de Lépante, la répartition des galères capturées, des prisonniers et de l'artillerie.

Il fut attribué : à Sa Sainteté et à la Seigneurie de Venise, y compris la Savoie et Malte, 59 galères, 5 galiotes ou fustes, 54 canons de coursie, 6 canons pierriers, 137 petites pièces de divers calibres, 1,801 esclaves.

A Sa Majesté Catholique : 58 galères, 8 galiotes ou fustes, 63 canons de coursie, 11 canons pierriers, 119 petites pièces de divers calibres, 1,685 esclaves.

On fit don, en outre :

A trois colonels d'infanterie italienne et à un colonel d'infanterie allemande, ainsi qu'à quatre mestres de camp d'infanterie espagnole, de quatre esclaves pour chacun d'eux.

Au général de l'infanterie italienne, de six esclaves; au mestre de camp général, de six esclaves également.

Au général de l'artillerie, de quatre esclaves et d'une bouche à feu.

A chaque capitaine de galère, d'un esclave.

Le prince de Parme eut pour sa part 30 esclaves.

Le prince d'Urbin et Paolo Giordano Orsino en obtinrent 25.

Le lieutenant général de don Juan, 30, et de plus une galère.

Le marquis d'Avila, Pompeo de Lannoy, le duc de Mondragone, le comte de la Turela, le comte de Vicar, le prieur de Hongrie, Octavio Gonzague, Vincenzio Vitelli, Diego de Mendoza, Hernando de Saavedra, chacun 2.

Le duc de la Rocca, 6.

La capitane de Malte, 40.

[1] « Don Juan, écrit Sereno, avait, en sa qualité de généralissime, droit à la dîme de tout le butin. Il eut pour sa part seize galères

« Le commandeur Romegas est revenu avec Pompeo Colonna. Il a fait la relation du combat à Sa Sainteté au nom de Marc-Antoine. Sa Sainteté en a été très-satisfaite. Le Pape a gardé constamment dans son palais ledit Romegas et lui a donné l'hospitalité, ainsi qu'à cinq de ses serviteurs. Il a ordonné que Romegas fît partie du conseil, et que, sur les choses de guerre, on ne décidât rien sans son avis.

« On attend le grand commandeur qui va prendre le gouvernement de Milan. La place de lieutenant de don Juan sera donnée à don Garcia de Toledo.

« Samedi passé arriva le comte de Pliego. L'ambassadeur catholique l'introduisit sur-le-champ auprès de Sa Sainteté.

« A Corfou, en sont venus aux mains Prospero Colonna et Pompeo da Castello. Les Vénitiens avaient donné quinze gardes à Prospero, neuf seulement à Pompeo. Ce dernier se permit à ce sujet des paroles malsonnantes. Prospero le prit au collet et lui donna des coups de poignard dont Pompeo mou-

et sept cent vingt esclaves. Quant à l'artillerie, on ne put lui donner ce qui lui revenait. Les généraux alliés n'étaient pas parvenus à se mettre d'accord à ce sujet : il fut arrêté qu'on s'en remettrait à la décision du Pape. »

rut. Prospero s'est enfui à Otrante pour échapper à la colère des Vénitiens[1].

[1] Sereno nous a transmis avec plus de détails le récit de ce tragique événement. « Prospero Colonna, dit-il, supportait depuis longtemps avec peine les paroles outrageantes et la contenance altière de Pompeo Giustini da Castello, colonel, comme lui, des troupes vénitiennes. Il était résolu à ne pas laisser cette insolence grandir encore par sa patience. Au moment où Pompeo débarquait de sa galère, il trouva Prospero qui l'attendait sur le rivage. Prospero s'était promis de faire payer à son ennemi, ce jour-là, les arrérages de sa vieille dette. Pompeo passait près de lui avec son arrogance habituelle, la tête haute, sans le saluer. « Otez votre bonnet! » lui cria-t-il. Pour toute réponse, Pompeo porta rapidement la main à la garde de son épée; Prospero fut plus prompt encore. Avant que l'épée fût sortie du fourreau, Pompeo recevait à la gorge un coup de poignard qui l'étendait roide mort. L'acte sembla violent : les Vénitiens en voulaient tirer vengeance. Les procurateurs intervinrent. Ils firent valoir les griefs de Prospero, qui ne pouvait, en sa qualité de soldat d'honneur et de sang illustre, laisser sans vengeance les mauvais traitements dont il avait été l'objet. Prospero partit soudain sur une frégate, et la chose tomba dans l'oubli. »

C'est un moine, faites-y bien attention, un pieux moine qui parle. Brantôme s'exprimerait-il autrement? Le pardon des injures pour cet ancien combattant de Lépante, réfugié depuis plusieurs années dans la paix du cloître, ne concernait pas les gentilshommes. Telles étaient les mœurs de l'époque. Le poignard y venait, sans que personne s'en scandalisât outre mesure, tout naturellement au secours de l'épée.

Prospero, nous l'avons déjà dit, était fils de Marc-Antoine. En 1573, on le retrouvera aux côtés de don Juan d'Autriche dans l'expédition de Tunis; en 1578, à la cour de Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane. Le grand-duc lui confie le soin d'accompagner son fils, Pietro de Médicis, lorsqu'il l'envoie à Madrid. En 1579, Prospero fait, sous les ordres du duc d'Albe, la guerre de Portugal. En 1584, il s'occupe activement de réhabiliter la mémoire de son père, accusé par Granvelle de trahison. En 1585, il retourne, en qualité de général d'infanterie, à Florence, et prend le commandement des troupes

« Mercredi sont revenus de la flotte le comte de Santafiore et le prince de Parme. Le prince d'Urbin se rend dans ses États par la voie des Abruzzes.

« On attend Marc-Antoine Colonna, Paolo Giordano et le grand commandeur.

« Le duc d'Urbin est allé de sa personne à Venise pour se réjouir de la victoire avec Sa Seigneurie.

« L'Empereur a expédié un courrier au pacha de Buda. Ce pacha s'était empressé de lui annoncer la reddition de Famagouste. L'Empereur tenait à lui rendre sa politesse. Il lui a communiqué tout le détail de la déroute de la flotte ottomane. »

La petite gazette après la victoire, c'est dans l'ordre. Le lendemain du siége de Malte, le lendemain de la bataille de Lépante, ne valent pas les journées de combat. Il y a toujours chez l'homme quelque chose de mesquin : le mesquin reprend, hélas ! sans beaucoup de peine, le dessus. Jouissons donc de l'enthousiasme pendant qu'il existe ; nous retomberons assez tôt sur la terre.

Venise, la première, tressaillit jusqu'au fond de ses entrailles.

du grand-duc François Ier. Peu de temps après, il se retira dans ses terres. On voit que le meurtre de Pompeo Giustini da Castello lui fut léger.

Veniero s'était bien rendu compte de l'anxiété de la République. La galère d'Onfrè Giustiniano, qu'il avait expédiée avec ses dépêches, sans attendre, on se le rappellera, le courrier de don Juan, arriva en dix jours à Venise. Le 17 octobre, au matin, on la vit apparaître à l'entrée de la darse des deux châteaux, en face de la place Saint-Marc [1]. La place était, à cette heure, remplie de monde. A poupe de la galère se montrait rangée toute une file de soldats vêtus à la turque. Ces soldats étaient des Chrétiens affublés des dépouilles qu'ils avaient ramassées sur le champ de bataille. Il y eut dans la foule un instant de doute. Mais bientôt on distingue les bannières ennemies qui traînent ignominieusement dans le sillage du navire; on perçoit en même temps, à travers le fracas des salves de mousqueterie, les cris de triomphe poussés par l'équipage. Ce fut comme un coup de théâtre. Toute la foule, à son tour, se met à crier : Victoire! victoire! La nouvelle se répand dans la ville avec la rapidité de l'éclair; le peuple se précipite de toutes parts vers la place Saint-Marc. L'allégresse touche à la folie : on se saute au cou, on serre avec transport dans

[1] *Historia Vinetiana* di Paolo PARUTA, cavaliere e procuratore di S. Marco. In Vinetia, 1645.

ses bras des gens à qui, de sa vie, on n'a parlé, des gens qu'on rencontre peut-être pour la première fois. Le doge, accompagné de la Seigneurie, veut se rendre à l'église Saint-Marc. Il a toutes les peines du monde à se frayer un passage. La messe est célébrée : les chantres, la multitude entière, obéissant à une sainte ferveur, entonnent d'une voix que l'émotion fait trembler, le *Te Deum laudamus*. Jamais, aux temps les plus héroïques de sa grandeur, Venise n'offrit semblable spectacle. Le délire dura plusieurs jours. C'était bien véritablement *Venise sauvée* qui, dans son immense gratitude, rendait grâces au Seigneur. Le royal poëte, Jacques VI d'Écosse, n'a rien exagéré.

Venise est en suspens et d'une âme flottante
Atten l'evenement de l'attaque sanglante :
Elle se veut promettre, et n'ose, toutefois,
(Tant le passé l'émeut) la mort de l'ost Turquois.
De joye et de douleur sa poitrine est attainte,
Elle espère le bien, et du mal elle a crainte
Enfin, du bon succez de ce cruel combat
Le message certain parvient jusqu'au sénat.
Du sénat à la ville, une joye incroyable
Saisit le cœur de tous. La troupe vénérable
Des dames aux vieux ans, et des vierges encor
Reprenant ses carquans, bagues et chaînes d'or,
En se tournant en rond dans la place publique
Au branle de ses pieds marient ce cantique :

« Chante, ô peuple, ton Dieu! Jeunes et vieux, chantez,
De voix et d'instrumens célébrez ses bontés[1]. »

A Malte, où cependant on était de longue date habitué aux grands sacrifices, la joie du triomphe fut mêlée de plus de tristesse. Le 3 novembre, les galères de la Religion, laissant la majeure partie de leurs blessés à Messine, avaient repris la route de l'île qu'elles avaient quittée au mois d'août. Elles emmenaient à la remorque deux galères turques données à l'Ordre pour sa part du butin.

La nouvelle de la victoire courait déjà dans Malte. On l'avait célébrée par des salves, par des feux de joie, par un *Te Deum*. Quand les galères parurent, le peuple se porta en masse sur les bastions de la ville. En voyant ces galères presque vides, il comprit soudain toute l'étendue des pertes infligées à la Religion. Aux acclamations succédèrent les gémissements. Chacun, suspendu entre la crainte et l'espérance, appelait un père, un fils, un mari. Combien

[1] *La Lépanthe,* — poëme en vers latins de Jacques VI, roi d'Écosse, traduit en vers français par du Bartas. — Voyez les œuvres de C. de Saluste, sieur du Bartas. Dernière édition, 1611, à Paris, chez Toussaictz du Bray, rue Saint-Jacques, aux espies meurs et en sa boutique au Palais à l'entrée de la gallerie des prisonniers.

Guillaume de Saluste du Bartas était un poëte gascon. Né en 1544 et mort en 1590, il eut pour vertus principales la modestie et la chasteté.

peu eurent la consolation d'entendre une voix amie répondre à cet appel! Les chevaliers eux-mêmes, dont le cœur cependant avait dû s'endurcir à de semblables émotions, ne pouvaient regarder sans larmes ces vaisseaux encore teints du sang de leurs frères.

La nouvelle du triomphe obtenu le 7 octobre fut apportée à Philippe II par l'ambassadeur de Venise près d'un mois avant que le rapport officiel de don Juan parvînt à Madrid.

On montre encore à l'Escurial la stalle du chœur où était assis le fils de Charles-Quint quand on lui transmit par un guichet le message de l'ambassadeur. Le visage de Philippe II ne trahit aucune émotion. Un des derniers tableaux du Titien, alors presque centenaire, représente cependant l'impassible souverain offrant son fils à Dieu en action de grâces d'une victoire où la protection divine s'était si visiblement montrée[1].

« Les populations chrétiennes de l'Albanie et de la Morée, nous assure sir Stirling Maxwell, offraient

[1] L'étendard arboré à la poupe d'Ali-Pacha, étendard qui se conservait toujours à la Mecque, fut rapporté, nous apprend M. Navarrete, à Philippe II le 25 novembre 1571. Philippe II le fit déposer dans le monastère de l'Escurial. L'étendard y resta jusqu'en 1671 : à cette date, il disparut dans un incendie.

à don Juan la souveraineté du pays qui devait constituer de nos jours le royaume de Grèce. Philippe II répondit que son alliance avec Venise rendait l'offre tout à fait inacceptable [1]. »

[1] Venise, en effet, ne renonçait pas à recouquérir le magnifique domaine qu'elle tenait jadis du grand partage opéré en l'année 1204. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante écrite, au lendemain de la victoire, par l'illustrissime Seigneurie à don Juan. Cette lettre est curieuse à plus d'un titre, mais elle est trop longue : je l'abrége.

« Votre Altesse, écrivait en substance au frère de Philippe II le sénat vénitien, peut apprécier elle-même quelles importantes conséquences doit avoir l'éclatant triomphe que le Seigneur vient d'accorder à la Chrétienté, sous les heureux auspices d'un Saint Pontife et d'un Roi vraiment Catholique. Les forces d'un perfide et cruel tyran sont anéanties, la voie est désormais ouverte aux puissances chrétiennes pour consommer sa ruine, pour recouvrer l'Empire dont l'Empereur votre père était le légitime héritier. Dieu a clairement manifesté sa volonté ; il a montré de la façon la plus incontestable qu'il vous réservait l'accomplissement de cette glorieuse entreprise. Pour l'achever nous vous offrons toutes les ressources dont nous disposons ; nous y engageons notre honneur, notre vie, notre foi. Tant que cette cité subsistera, elle gardera la mémoire du service que lui a rendu Votre Altesse. C'est par des actes, ce n'est pas par des mots que la République entend vous prouver sa reconnaissance. Si le Seigneur nous accordait jamais la grâce de recevoir Votre Altesse dans nos murs, tous les visages, tous les cœurs lui parleraient de notre dévouement... Le Christ, pendant de longs siècles, a refusé à son peuple, à tant d'Empereurs, à tant de Rois, à tant de Pontifes qui la lui demandaient et qui en semblaient dignes, cette consolante victoire qu'il vient de vous accorder. S'il vous a réservé cette faveur, c'est pour que vous acheviez de votre main triomphante ce que vous avez si bien commencé. Le Christ vous a choisi pour être le défenseur de sa cause ; vous ne pouvez refuser l'honneur qu'il vous offre. Disposez de nos forces, comptez sur le soulèvement des peuples que le Turc tient encore sous sa main de

fer, comptez sur le concours des potentats chrétiens, sur celui même des princes infidèles qu'aura émus l'annonce d'une si grande victoire; suivez l'inspiration divine : elle sera votre guide et votre bouclier. C'est à vous qu'il appartient de délivrer le tombeau du Christ. Le bras de celui pour qui vous combattrez vous protégera. Dieu a sorti du fourreau l'épée de sa colère. » — *Copia de una lettera scritta al ser^mo signore don Giovanni d'Austria dall' illustrissima Signoria di Venetia.* Bibliothèque nationale, mss. fonds français, n° 3239, f° 60.

On voit à quelles séductions don Juan était soumis. D'accord cette fois avec Venise, la Papauté lui laissait entrevoir, pour prix de ses efforts, un trône en Syrie, en Afrique, si des droits antérieurs lui en déniaient un en Grèce. On voulait faire entrer pour ainsi dire de force dans la famille des Rois ce fils illégitime de Barbe Blomberg. Si jamais Philippe II en conçut quelque ombrage, ses soupçons furent injustes. En aucune occasion le fils naturel de Charles-Quint ne trahit la confiance qu'avait mise en lui le souverain légitime des Espagnes. Il resta jusqu'au bout le héros des premiers jours : on aurait beau chercher, on ne trouvera pas de tache sur son écusson.

La froideur de Philippe II cependant ne laissait pas d'inquiéter Venise. Après s'être montré tout de feu, le sénat, ne se voyant pas secondé, ne tarda pas, lui aussi, à se montrer tout de glace.

« Messine, nous apprend sir William Stirling Maxwell, fut la première à vouloir rendre hommage au vainqueur de Lépante : elle lui éleva une statue colossale due au ciseau de Calamosta. C'est un des plus beaux monuments du seizième siècle. Don Juan tient à la main son bâton de commandement. Quant à Colonna, sa statue trouva place au musée du Capitole. Pour célébrer le grand événement qui affranchissait la Chrétienté de ses craintes, les peintres ne restèrent pas en arrière des sculpteurs. Les deux Tintoret et Vicentino ornèrent de peintures représentant ce haut fait les palais et les églises de Venise; le Titien reprit ses pinceaux pour produire l'ouvrage qu'on admire au musée de Madrid; à Rome enfin, la bataille de Lépante fut peinte à la fresque dans le palais Colonna. »

CHAPITRE VIII.

MORT DE PIE V. — DISSOLUTION DE LA LIGUE. — MORT DE DON JUAN.

Malgré des ombrages croissants, la Ligue ne fut pas sur-le-champ dissoute. Le plus difficile semblait être de trouver un but que les coalisés eussent un égal intérêt à viser. On chercha longtemps sans parvenir à rien découvrir.

La campagne de 1572 ne fut que la répétition de la déplorable campagne de 1570. Elle mit sans résultat la flotte de la Ligue et la flotte du Sultan en présence dans les eaux de Navarin. Le pape Pie V était mort le 1er mai 1572. Avec lui s'évanouissait le feu de la sainte entreprise : les coalisés n'étaient plus alliés que de nom. Venise traitait déjà en secret de la paix. Elle en traitait sous les auspices officieux de la France.

« Quant à la paix des Vénitiens, écrivait le 10 juin

1572 l'évêque de Dax [1], je sais, Sire, que Votre Majesté désire leur bien et repos comme le sien propre. » Deux mois plus tard, le 23 août, Charles IX répondait : « Monsieur d'Acqz, j'ai bien pesé ce que vous m'écrivez, de quelle importance est l'intelligence que mes prédécesseurs de temps immémorial ont eue en ce pays de Levant, et comme ceux qui en apparence montrent l'avoir en si grande horreur tâchent néanmoins sous main et par tous moyens à eux possibles d'y mettre le pied, non pas à la bonne fin et intention que j'ai au bien universel de la Chrétienté, mais pour servir à leur ambition particulière. Pour laquelle rembarrer, je veux embrasser et poursuivre l'exemple de mes prédécesseurs [2]. »

S'attendait-on à trouver l'auteur de la Saint-Barthélemy si raisonnable? Il était temps que la bataille de Lépante rendît sur mer un peu de confiance à la Chrétienté. Avec les intelligences qu'il gardait en Europe, le Sultan, s'il eût été victorieux, pouvait anéantir l'Espagne. L'anéantissement de l'Espagne n'eût peut-être pas tourné aussi sûrement que bien

[1] *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*

[2] Tous les rois, à cette époque, jouaient un double jeu. Quand Charles IX apprit la bataille de Lépante, « il manda, dit Brantôme, à l'évêque de Paris cet avis, pour en remercier Dieu et chanter *Te Deum laudamus* ».

des politiques alors le pensaient, à l'avantage et à la grandeur de la France [1]. Les événements appelés par un vœu imprudent ont parfois de singuliers contre-coups. Heureusement, fort heureusement, selon moi, Charles IX ne se trouvait pas tout à fait libre d'obéir aux sympathies que l'évêque de Dax s'efforçait d'entretenir chez lui pour les Turcs.

« M. d'Acqz, écrivait le Roi le 28 septembre 1572, par une dépêche du 6 de juillet dernier, j'ai entendu les propos qui ont passé entre vous et le premier Bassa et l'instance qu'il vous a faite de me persuader d'entrer en guerre avec le Roi Catholique, offrant à cette fin le secours de l'armée navale du Grand Seigneur pour m'en servir. A quoi l'on ne pouvait plus sagement répondre que vous avez fait, ayant besoin de penser aux affaires qui se présentent au dedans de mon royaume, encore aujourd'hui plus que jamais après l'exécution advenue en la personne

[1] M. de Grammont me paraît avoir eu, avant moi, des doutes à cet égard. « L'invasion de l'Espagne, écrit-il, eût été singulièrement facilitée par le soulèvement simultané de deux millions de musulmans qui s'y trouvaient encore. On peut s'assurer, par la lecture des mémoires du duc de Caumont de la Force, qu'ils étaient depuis longtemps préparés et armés pour la révolte. Le drapeau de l'Islam eût donc flotté en même temps sur les Pyrénées et sous les murs de Vienne. Qui peut dire ce que fût alors devenue la civilisation européenne? »

de l'admiral et ses adhérens. Non, Dieu merci, qu'il se remue aucune chose, m'y étant de toutes parts rendue l'obéissance que je puis désirer, mais vous savez bien que guerre civile si longue que celle qui a été ne peut être terminée sans avoir donné beaucoup à souffrir à mon peuple, lequel a besoin de repos, et moi aussi de temps et de loisir à assurer ceux qui peuvent être encore en quelque doute et défiance pour les remettre tous sous une même règle et forme qui est le seul moyen d'y établir la paix et la tranquillité. » On a reproché à Philippe son incurable méfiance. Est-ce le roi de France qui eût pu lui en faire un crime[1]?

Le traité de paix entre la république de Venise et la Sublime Porte fut signé le 15 mars 1573. Philippe II profita des forces navales qu'il avait rassemblées pour envoyer don Juan rétablir à Tunis le protectorat de l'Espagne. L'année suivante, Ouloch-Ali prenait sa revanche. Les ordres de Phi-

[1] « Les Vénitiens, dit Brantôme, se fâchant de la guerre, prièrent le roi de France de moyenner la paix envers le Grand Seigneur. L'évêque de Dax, de la maison de Noailles, un Limousin fort grand et digne personnage, fit un très-heureux voyage pour eux vers le Grand Seigneur et en obtint la bonne paix qu'ils désiraient... Et par ainsi, de très-bonnes occasions et bons effets qui n'eussent manqué d'en sortir pour la Chrétienté, faillirent à l'appétit des malheureuses envies, jalousies et divisions. Ainsi jadis se perdit la Terre Sainte. »

lippe II imposaient à don Juan une extrême réserve. Le fort de la Goulette, assiégé par les Maures, bloqué d'un autre côté par la flotte ottomane, tomba, sans qu'il fût possible de le secourir, au pouvoir du capitan-pacha. Ni l'Espagne ni l'Europe n'attachèrent à cet incident une grande importance. L'Espagne, depuis la bataille de Lépante, ne tremblait plus pour ses rivages; l'Europe voyait sans regret se déplacer le courant commercial. L'intérêt passait insensiblement de la Méditerranée à l'Océan.

L'avenir réservait encore des victoires à don Juan; de tristes victoires, malheureusement. Requesens avait succédé dans les Flandres au duc d'Albe : il mourut le 5 janvier 1576. Don Juan fut désigné par le Roi pour remplacer Requesens. Il était alors en Lombardie; le 12 août 1576, il débarquait à Barcelone; au mois de novembre, il prenait possession de son gouvernement. « Il y alla en brave aventurier, dit Brantôme, sans grand embarras de train ni d'armée. Il prend la poste avec six chevaux seulement, passe par toute la France en un temps dangereux et pays scabreux, sur la vigile de la guerre, — car trois mois après nous l'eûmes, — vient à Paris, descend en la rue Saint-Antoine, apprend que le soir même il y a bal au Louvre, s'y rend

déguisé, voit danser toute la cour, contemple avec admiration la belle reine de Navarre, la merveille du monde, et demeure en extase devant une telle beauté. Puis après se remet, part ravi, reprend la poste et poursuit son voyage. »

Le 7 décembre 1577, les États généraux des Pays-Bas proclamaient le successeur de Requesens « ennemi de la patrie ». Le 31 janvier 1578, don Juan attaque à Gembloux les troupes des États et leur donne, suivant l'expression de Brantôme, « une camisade ». Plus de six mille Néerlandais périrent dans cette bataille; la victoire ne coûta aux Espagnols qu'une poignée d'hommes. Vers le milieu de septembre, le frère de Philippe II prend ses quartiers d'hiver près de Namur. Il y arrive miné par la fièvre. La peste combattait en ce moment pour la liberté de la Hollande : douze cents hommes encombraient les hôpitaux. Le 28 septembre, le vainqueur de Grenade, de Lépante, de Gembloux, reçut le viatique et remit ses pouvoirs au duc de Parme. Il avait, s'il faut en croire Brantôme, « pris la peste de Diane de Dompmartin, femme de Philippe de Croy, marquis d'Havré ».

Le 1er octobre 1578, à une heure de l'après-midi, ce héros charmant, qui semble avoir compté parmi

ses ancêtres Alexandre, « passa entre les mains de son confesseur comme un oiseau qui s'envole ». Il venait d'accomplir ses trente et un ans. Une plus longue existence, — les sombres circonstances au milieu desquelles don Juan se débattait étant données, — n'aurait pu que faner la fleur de poésie qui parfume encore sa mémoire. Jetez à pleines mains les lys sur cette tombe : ce n'est pas don Juan, c'est la chevalerie même dont nous venons de recueillir le dernier soupir.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

LA CONCENTRATION.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PRÉLIMINAIRES DE COMBAT.

TROISIÈME PARTIE.

LA JOURNÉE DU 7 OCTOBRE 1571.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA

(Fanal)